COLLECTION
DE
LA BAÏONNETTE

VOLUME
7

A coups de Baïonnette

300 DESSINS
en couleurs et en noir
de :

Gus. BOFA,
CAPPIELLO,
CAPY,
DELAW,
Alb. GUILLAUME,
HENRIOT,
HUARD,
etc., etc.

300 DESSINS
en couleurs et en noir
de :

IRIBE,
LÉANDRE,
LÉONNEC,
POULBOT,
Benj. RABIER,
VILLEMOT,
WIDHOPFF,
WILLETTE,
etc., etc.



L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS -:- 30, RUE DE PROVENCE, 30 -:- PARIS



Chas
[illegible]

ON FRANÇAISE ILLUSTRÉE.) (30, rue de Provence, PARIS. Tél. Bergère : 39-6

A BAÏONNETTE



Le général Humbert dit " *Crème de menthe* " ou *le* " *Tank parlementaire* "

CANONS! DES MUNITIONS! ... GUS BOFA, DELAW, FABIANO, G...





LA FORGERONNE

PAR ROBERT DIEUDONNÉ

QUAND les Titans, dont l'insolence était chaque jour plus grande, osèrent déclarer la guerre aux dieux, une grande animation emplit l'Olympe. Les moindres héros vinrent offrir leurs services à Jupiter et les déesses, groupées autour de Junon, firent preuve de beaucoup de courage et de dignité.

Seule Vénus, le visage contracté, avait grand'peine à retenir ses larmes. Pourtant, elle n'avait pas le droit de montrer sa douleur, puisque Vulcain, son mari, qui était infirme, ne risquait pas de courir le hasard des combats. Mais on savait dans l'Olympe que si son cœur battait peu pour le Forgeron, il était gonflé de la tendresse la plus hardie pour Mars, à qui son rang parmi les immortels donnait une place d'honneur, à la tête des troupes de couverture, le jour même de la mobilisation.

La séparation fut déchirante ; en vain, le dieu de la guerre, en pressant sur sa poitrine la déesse de la beauté, lui donnait-il l'assurance du retour après une prompte victoire, Vénus, dans le voile de ses cheveux roux, sanglotait sans trêve, affolée de pressentiments ; tout était fini pour elle, puisque celui qu'elle aimait partait pour une guerre sans merci. Pour ne pas amollir un cœur qu'il voulait inébranlable, le soldat abrégea les adieux. Alors, sans se préoccuper de la jalousie d'un époux, Vénus montra à ceux qui n'étaient pas partis les marques les moins discrètes d'une inconsolable douleur.



... Ganymède était embusqué.

Tous ceux qui pouvaient porter une épée, une lance ou un javelot avaient quitté l'Olympe. Il ne restait plus que Ganymède qui était embusqué, et Vulcain, qui, d'un bras lourd, martelait l'airain dans une atmosphère de flammes et de fumées.

Les nouvelles des combats étaient rares et contradictoires. Certes, Jupiter était invincible.

Le triomphe était certain, mais à quel prix ! L'ennemi, préparé depuis longtemps à la lutte, y apportait une âpreté désespérée.

Nul procédé, si bas qu'il fût, ne lui répugnait. Ainsi les Titans, à maintes reprises, avaient mis en péril le roi des dieux.

Vénus était méconnaissable : haineuse et farouche, elle n'avait que du mépris pour le mari boiteux qu'on lui avait imposé. Tandis que Mars, là-bas, se couvrait de gloire en affrontant tous les périls, le Forgeron, à l'abri, continuait sa tâche ordinaire sans paraître se soucier d'une guerre qui brisait tant de cœurs.

Il semblait répondre : « Pourvu que ça dure ! » à celles qui soupiraient : « Comme c'est long ! »

Cependant, la nouvelle parvint tout à coup d'une éclatante victoire ; certes, la guerre n'était pas finie, puisqu'il fallait réduire les Titans jusqu'au dernier, mais Mercure, envoyé en messager, témoignait une vive confiance et affirmait que tout allait bien.

C'est tout au plus s'il gourmanda Vulcain, lui reprochant de ne pas travailler assez ; mais le fils de Junon haussa ses épaules tordues et répondit qu'il ne pouvait tout faire seul et que Jupiter, pour l'aider, ferait bien de lui renvoyer quelques Cyclopes qu'il avait emmenés avec lui pour grossir ses effectifs.

Ah ! comme Vénus à ce moment méprisait l'ouvrier sordide qui, courbé sur son enclume, semblait si parfaitement se désintéresser des batailles. Jamais haine de déesse ne fut si forte, et elle ne cherchait pas à la dissimuler ; elle éclatait en reproches au moindre prétexte ; mais la regardant sous ses sourcils broussailleux, son mari se contentait de dire : « C'est malheureux de voir que les femmes ne comprennent rien ! »

Un jour, Mars, en permission, parut tout à coup dans l'Olympe. Il fut accueilli avec un sincère enthousiasme, mais Vénus, plus que tout autre, lui fit comprendre tout son émoi intime et son ravissement.

Qu'il était magnifique avec son casque bossué, son bouclier percé de coups, sa cuirasse ternie que le sang avait marqué d'une rouille pourpre ! Ses yeux étaient fiévreux et profonds, et lui, qui jadis n'était qu'un beau militaire, avait pris dans la misère des combats comme une patine d'intelligence dont on ne croyait pas susceptible le rude métal de son esprit.

La première heure qu'il passa près de Vénus lui sembla la meilleure de sa vie, bien qu'il crut s'apercevoir qu'elle fût un peu frivole. Mais elle était si belle qu'il ne chercha pas même à l'excuser : il l'aima, comme aime un guerrier entre deux combats, sans analyser son plaisir.

Trop heureuse pour se contraindre, Vénus, pendant le séjour de Mars dans l'Olympe, ne prétendit pas un instant ménager l'amour-propre d'un époux si loin de sa pensée. Aussi bien pouvait-il rivaliser, cet obscur batteur d'enclume, avec un héros marqué dans sa chair par les traces de cent combats !

Quelle fut donc sa surprise le jour où son ami lui dit sérieusement :

— Je ne peux pas partir sans avoir vu Vulcain.

Elle rougit, un peu gênée, une prière dans les yeux, et murmura :

— Pourquoi faire ?



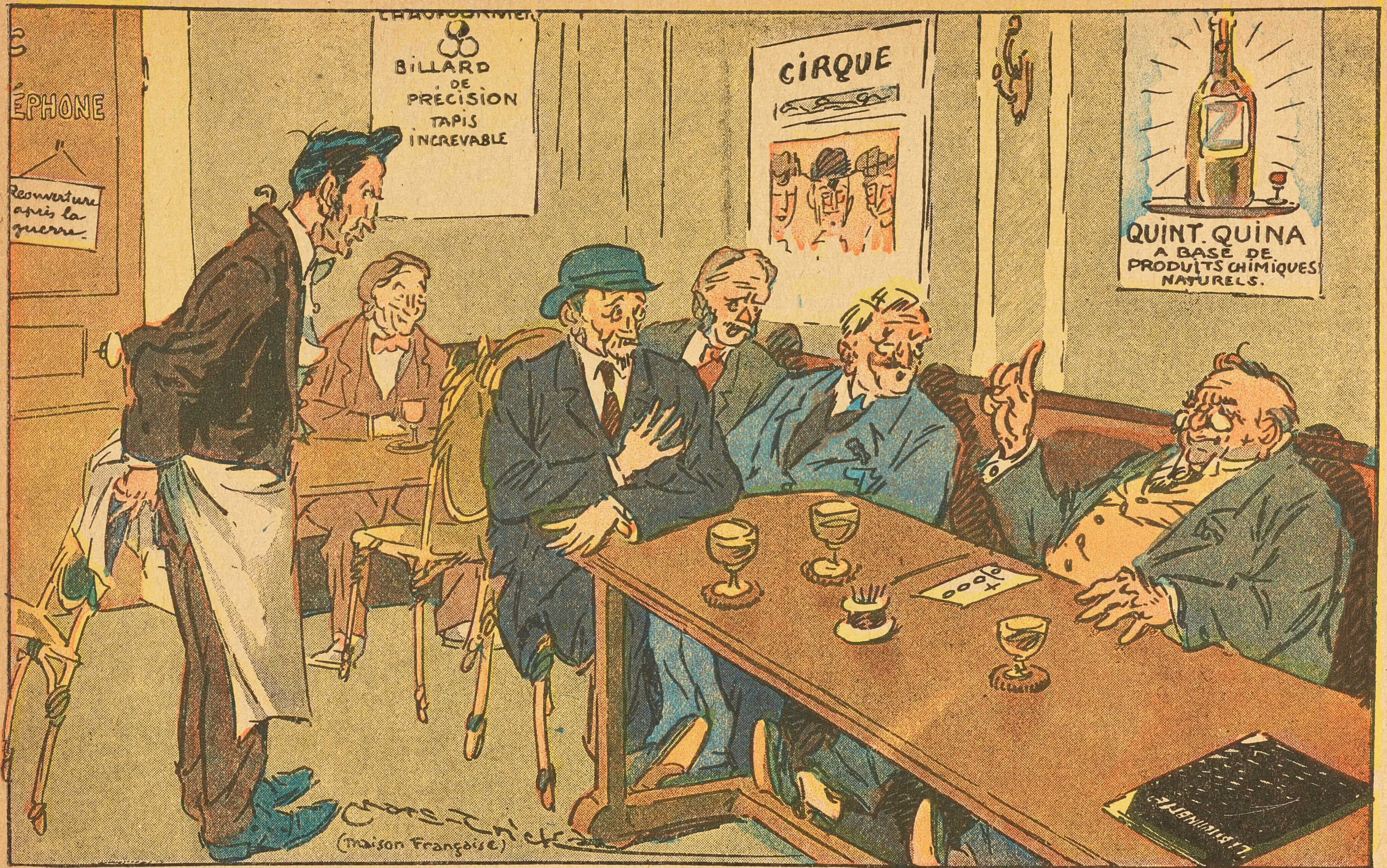
(Dessin de Hautot.)

— Oh ! moi, j'peux dire que j'y en ai donné, à la France, des canons, et des fusils, et des autos, et des équipements...
— ? ? ?...
— Oui, mon vieux, moi j'ai souscrit.

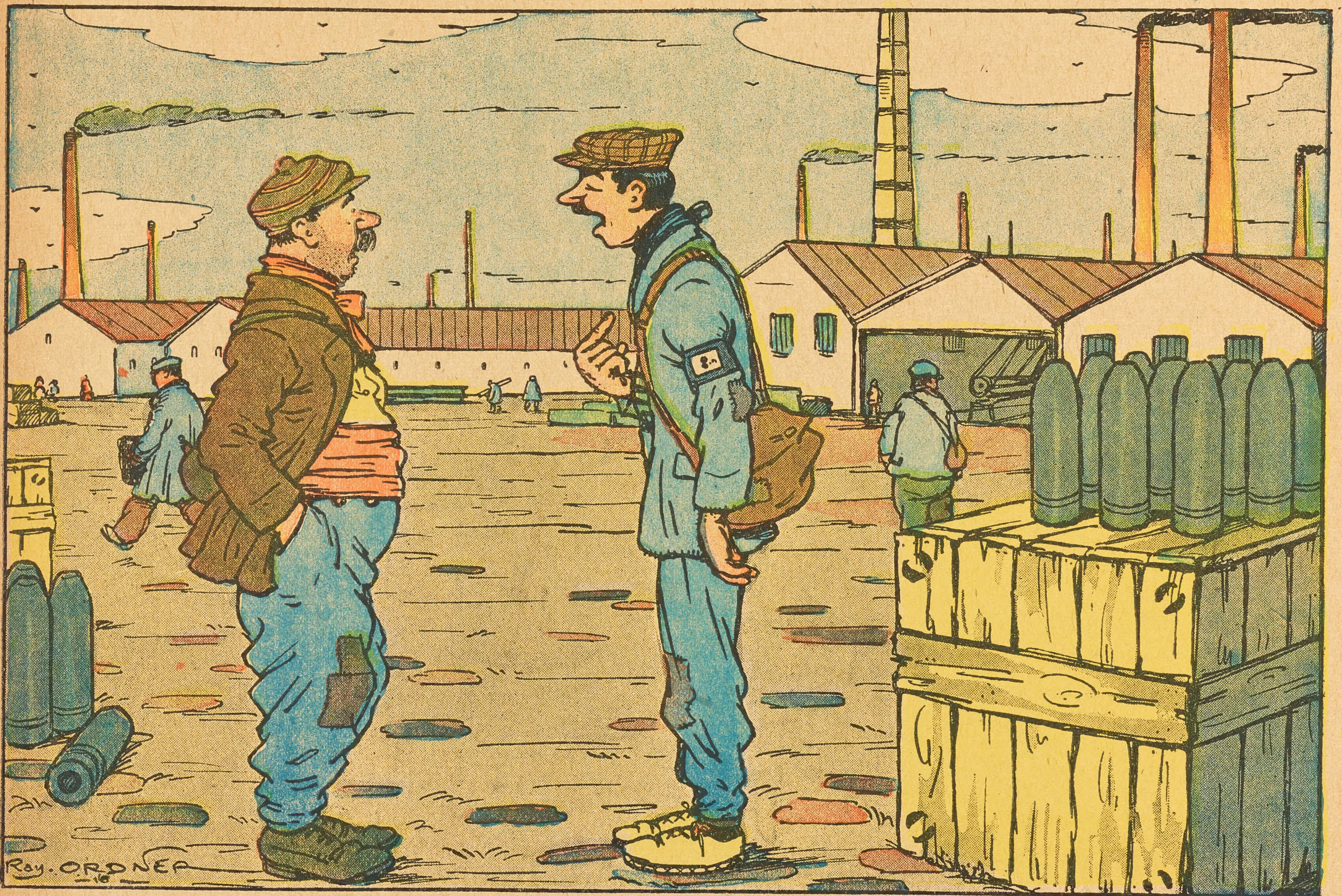


— Y a pas à dire, l'canon à longue portée, n'y a que ça ! Moi, je suis pour le canon à longue portée...
— Oui, mais vous l'êtes encore plus pour le canon... à portée de la main.

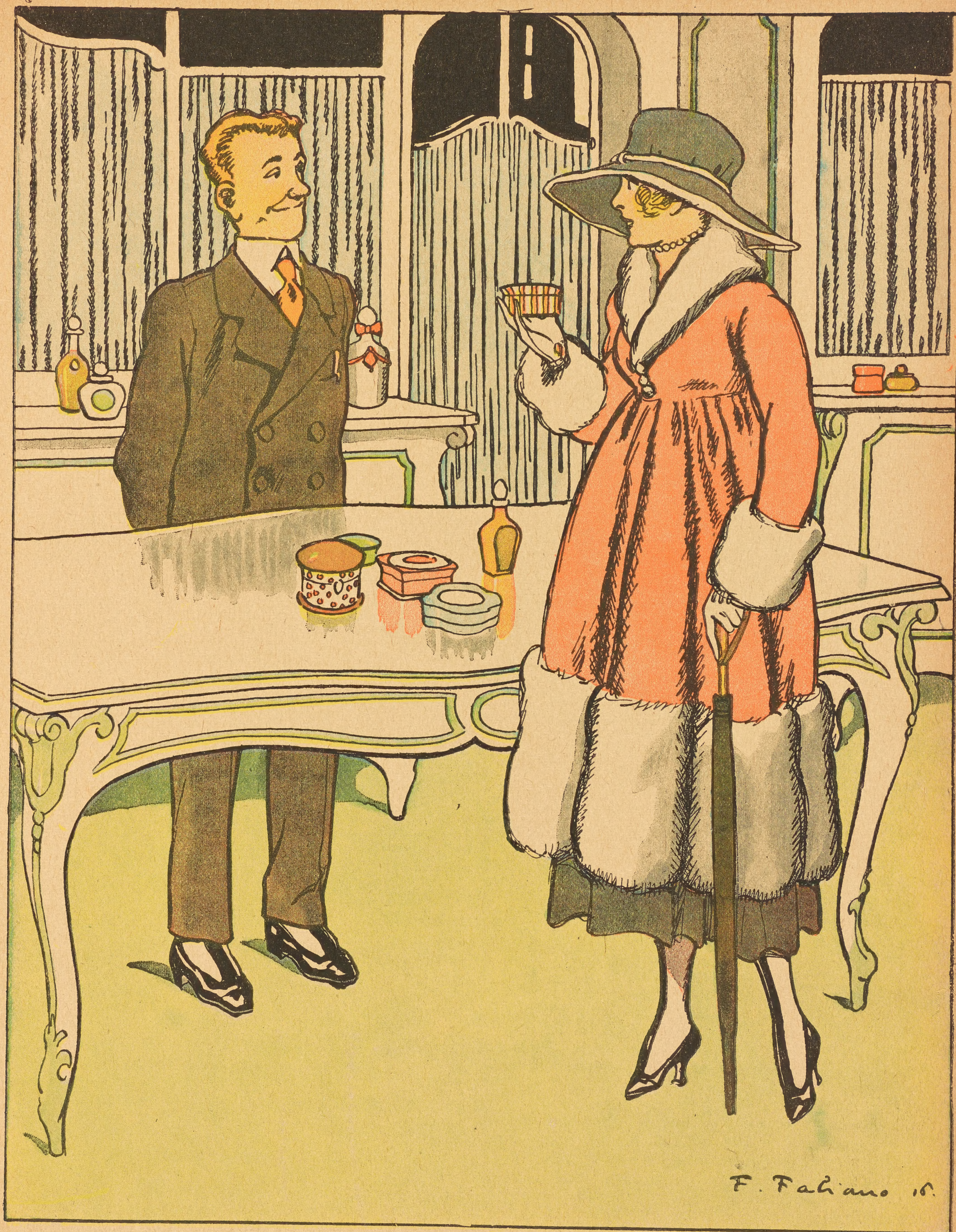
(Dessin de La Noe.)



— Oui, messieurs, tant que nous n'en aurons pas de trop, nous ne serons pas certains d'en avoir assez !... (Dessin de Mars Trick.)



— Comment, tu fais des obus ? T'as donc appris à tourner ?
— J'crois bien !... depuis dix ans que j'me tournais les pouces ! !... (Dessin de Ray Ordner.)



(Dessin de Fabiano.)

— Comment ! vingt francs cette boîte de poudre ?
— Eh ! Madame, on en consomme tellement en ce moment !

— Parce que j'ai besoin de le voir, répondit Mars qui n'avait pas l'habitude de voir discuter ses décisions.

Il se dirigea vers l'antre tout sonore de coups de marteau; elle le suivit.

L'ouvrier, couvert d'une sueur noire, brandissait des tiges ardentes qu'il écrasait sur l'enclume. Quand il vit Mars, il



Vénus n'avait que du mépris pour son mari.

épongea son front et lui tendit ses doigts calleux : « Ça va?

— On les aura ! » répondit Mars.

Debout à la porte, Vénus toussait un peu, la gorge piquée par la limaille et la fumée.

Les deux dieux, côte à côte, s'entretenaient gravement :

— Pour vaincre, ô Vulcain, il nous faut des armes et des armes encore ; il nous faut des chars légers et résistants, des épées qu'aucun choc n'ébrèche, des boucliers que les dards les plus acérés n'entament pas ; il nous faut des flèches aiguës et fines en si grand nombre que le ciel de nos ennemis en soit obscurci ; il nous faut des javelots pénétrants et souples qui filent dans l'air en frémissant. C'est ton œuvre! Notre courage est indispensable à la victoire, mais à quoi pourrait servir notre valeur si les armes nous manquent pour défaire les Titans !

— Hélas ! que puis-je faire de plus? dit Vulcain, je suis seul dans ma forge, et j'ai beau être un dieu, je n'ai pas quatre bras !

— Ne peux-tu trouver ici personne qui te vienne en aide?

— Peuh ! Ganymède n'est bon à rien !... Quant aux déesses...

— Des femmes pourraient t'être utiles?

— Pourquoi pas !

Mars regarda Vénus silencieuse sur le seuil, mais elle lui sembla si blanche et si frêle qu'il n'osa rien lui dire.

Une ride barra son front, une inquiétude le troubla une minute, il serra silencieusement la main de Vulcain et partit, soucieux.

Le soir même, après des adieux qui se prolongèrent jusqu'au dernier instant, Vénus le vit s'éloigner vers la terre où l'attendaient les hasards mystérieux des combats.

Elle était songeuse, lasse et brisée, mais voici que soudain elle eut honte de son indolence et de son inutile douleur.



Elle se dirigea résolument vers l'antre de son mari.

Il l'aperçut avec surprise : « Mars est donc reparti qu'on te voit ici?... »

— Ne me fais pas mauvais accueil, dit-elle ; je viens t'aider.

— Toi !

Elle releva en torsades sa crinière rousse sur sa nuque et, sur le corps ineffable de la déesse le reflet des flammes mit des caresses.

— M'aider ! dit Vulcain. Quand tu auras tiré la chaîne du soufflet pendant deux minutes, tu auras des ampoules aux mains.

— Ne décourage pas ma bonne volonté et fais-moi travailler.

— Encore un caprice !... pensa le Forgeron. Mais ce n'était pas un méchant dieu et il la guida de ses conseils.

Des jours et des jours, Vénus vécut sous la forge noire ; de ses mains, malhabiles d'abord, elle tendit au marteau les barres de fer rougi ; elle allait, parmi la fumée âcre, activant les braises de la forge ; le soufflet s'époumonnait sous son geste rythmé.

Le soir, quand Vulcain, brisé de fatigue, prétendait prendre quelque repos, l'infatigable Vénus, qui apportait au travail les mêmes ardeurs qu'à la volupté, lui reprochait de n'en pas assez faire ; elle évoquait le spectacle de l'interminable guerre et lui montrait les combattants anxieux d'avoir des armes pour le suprême combat. Lui qui était si fort n'en pouvait plus, et elle, la frêle déesse de la beauté, ne semblait donner nulle prise à la fatigue tant la soutenait la plus



Les adieux se prolongèrent

sereine volonté... Grâce à elle, il forgeait des armes, des armes, des armes...

Et l'époux comprit avec mélancolie la force infinie de l'amour.

. . . .

Ainsi Vénus aujourd'hui, tandis que Mars est aux armées, tourne des obus dans les usines, à côté de Vulcain...

Robert Dieudonné.

(Illustrations d'Hérouard.)



— *Des canons, des munitions ! on n'entend dire que ça...*
— *C'est parce qu'on n'en parlait pas assez avant la guerre !*



— *Je connais cette usine... on y fabriquait de la poudre de riz...*
— *Aujourd'hui, c'est de la poudre de guerre !*



— *Comme tu ne ferais pas mieux d'aller faire des obus que de tricoter des chaussettes ?*
— *Eh bien ! et toi, au lieu de lire ton journal ?*



LA MARSEILLAISE DES OBUS

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus...
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus !



— *Une question, colonel... Il nous en restera assurément beaucoup après la guerre... Pourra-t-on les transformer en pains de sucre?*



(Dessins d'Henriot.)

— *J'avais un champ de blé... aujourd'hui j'ai un champ de fer... Chic! je pourrais exploiter une mine.*



— *Ce qu'on en consomme !... Ce matin nous en avons dépensé pour 50 000 francs...*
— *Et tu oublies les centimes...*



— *Des munitions !... encore et toujours... et plus encore, puisque c'est le vrai moyen de les fiche dehors !*



(Dessin de Leroy.)

DES CANONS !

— *Faites-en !... Faites-en toujours ! il n'y*



s DES MUNITIONS !

n en aura jamais de trop pour tuer la guerre...

DES CANONS! DES MUNITIONS!!

Chanson de VICTOR TOURTAL

Musique d'ADOLF STANISLAS

Marciale

Monsieur Charle-Humbert est un fou - dre De guerre,et sachez qu'aujourd'hui ___ S'il n'a pas in_venté la pou - dre C'est qu'Ba_con l'a fait a_vant lui. ___ Mais il a, la chose est cer_tai - ne, Rendu grand ser_vice au pa_ys A_vouons-le, mes chers a_mis En lui criant à perdre halei - ne:

REFRAIN. Energico.

Il faut pour sauver la na_tion ___ Des ca_nons et des mu_ni_tions! ___

(Dern. Coupl.)

allarg. Tempo

f mf pp cresc. poco a poco sempre sff sfz ff col canto Ped

I

Monsieur Charles Humbert est un foudre
De guerre, et sachez qu'aujourd'hui,
S'il n'a pas inventé la poudre,
C'est qu'Bacon l'a fait avant lui.
Mais il a, la chose est certaine,
Rendu grand service au pays,
Avouons-le, mes chers amis,
En lui criant à perdre haleine :
« Il faut, pour sauver la nation,
« Des canons et des munitions ! »

II

En lisant cet appel suprême,
Le brave lecteur du « Journal »
Se sentit un autre lui-même,
Le mouton devint un chacal.
Alors, brandissant sa fourchette,
Il exigea qu'à chaqu'repas
On tripla le nombre des plats,
Hurlant à la sixième côt'lette :
« Humbert a bougrement raison :
« Pour tenir, faut des munitions ! »



III

La femme elle-même, quel charme,
— Brieux doit être bien content, —
Répondit à ce cri d'alarme
Sans hésiter un seul instant.
Ce fut une guerre nouvelle :
Carmin par-ci, crayon par-là,
Jour et nuit la poudre parla.
Ah ! quel pétard dans la dentelle !
Pour la femme, nous le savons,
Des flacons, c'est des munitions !

IV

Jusqu'au poivrot qui, patriote,
Voulut se mettre à l'unisson :
Monsieur Charles Humbert, saprelotte !
Est hygiéniste à sa façon.
Le régime est plutôt sévère :
« Plus d'alcool » ! s'écrie le pochard.
Il n'prend plus la cuit' qu'au pinard,
Susurrant en vidant son verre :
« Boum ! encore un d'mi-s'tier, patron,
« Des canons, c'est des munitions ! »



(Illustrations de Marco de Gastyne.).

V

Maint'nant soyons sérieux. La France
A l'appel répondit : Présent !
Et le résultat fut immense,
On peut en juger à présent.
Car maint'nant, là-bas, sur la Somme,
Les Boch's en sont comm' deux ronds d'flan
Ils dis'nt en se tâtant les flancs :
« C'est inhumain, on nous assomme
« Cette fois. Mein gott, ils en ont
« Des canons et des munitions !

VI

Et lorsque, bientôt, la Victoire
Viendra nous assurer la paix,
Mes chers amis, n'allez pas croire
Qu'Humbert se taira, non, jamais !
Sa trompette, plus éclatante
Encor, plus fort retentira.
Mais ce jour-là l'appel chang'ra.
Il criera de sa voix puissante :
« Pour le Kaiser et ses légions :
« Des cabanons, des punitions ! »

VICTOR TOURTAL.



(Dessin de Gesmar.)

— *Obusiers ! crapouillots ! grenades ! C'est facile à dire. Moi, il ne me reste même pas 1.75 !*



(Dessin de Villemot.)

— *Mon lieutenant, c'est encore la modiste qui fabrique des 150 qui s'est trompée dans son envoi...*



(*Daily Miror*, Londres.)

— Oh! la la! papa! Ce n'est pas un cerceau de papier : c'est de l'acier trempé.



(*Campana de Gracia*, Barcelone.)

L'ÉCHELLE DES VICTOIRES ALLEMANDES



(*La Victoire.*) (Dessin de Pierre Chatillon.)

Aujourd'hui sur le front, et demain sur le derrière.



(*Le Journal.*) (Dessin de Ricardo Flores.)

Le Kronprinz fait d'amères réflexions.



(*London Opinion.*)

— Quoi, encore des hommes! Mais ces milliers que je vous ai donnés la semaine dernière?

— Verdun, p'pa!



(*L'Evénement.*) (Dessin de Manfredini.)

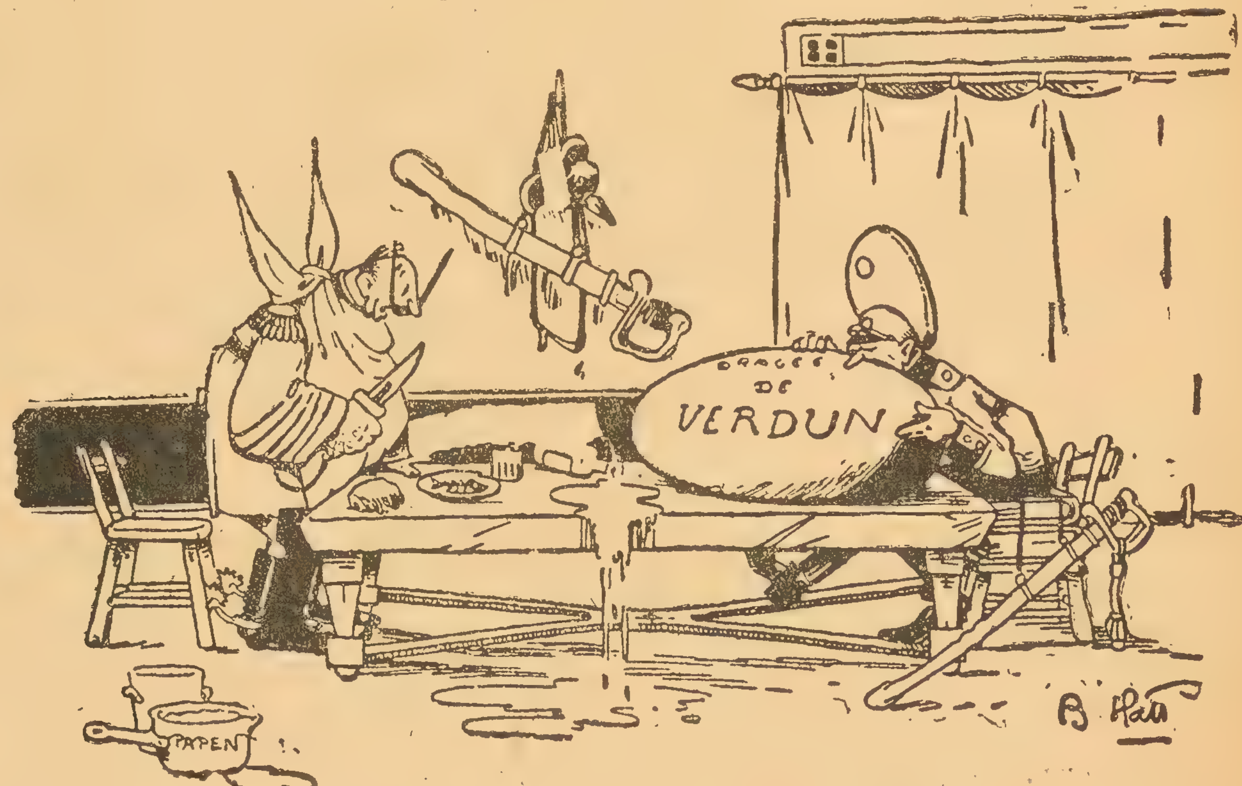
— Le naufrage de la Marne, la douche de l'Yser, le coup de peigne de Verdun, il n'y manquait plus que le Portugal, pour la friction!!!



(*Le Journal.*) (Dessin de Maurice Neumont.)

— Qu'est-ce que tu as, papa?

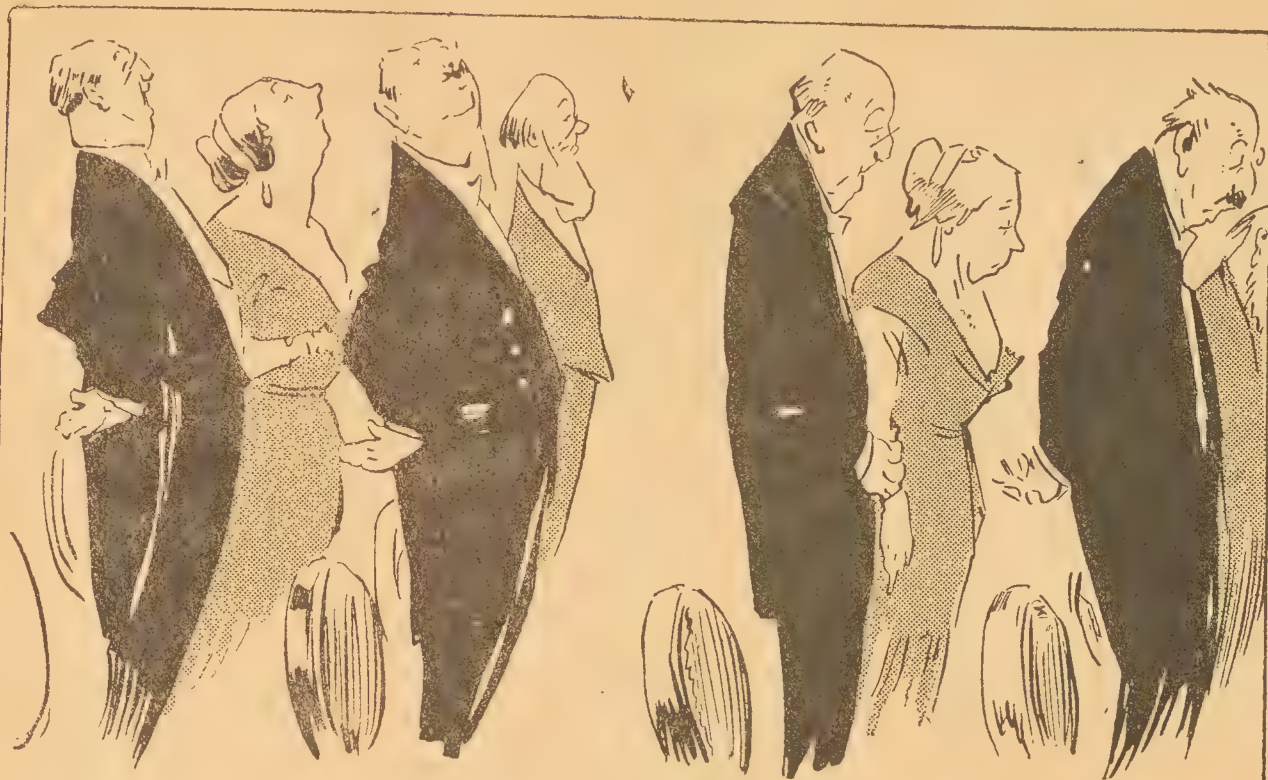
— Je viens de me casser les dents en essayant de mordre là-dedans!



(*Le Petit Journal.*) (Dessin de B. Hull.)

— Willy! Willy!... Vous allez casser votre dernière dent.

LES MEILLEURS DESSINS







(*Sketch*, Londres.) (Dessin de G. E. Studdy.)

LES HYMNES NATIONAUX



(*Campana de Gracia*, Barcelone.)

L'OUVERTURE DE LA CHASSE

— J'en ai tué trois ! J'en ai tué trois ! !



(*Rigolboche*, journal du front.) (Dessin de Poitevin.)

DE L'INCONVÉNIENT DES CAMIONS CAMOUFLÉS EN PRAIRIE

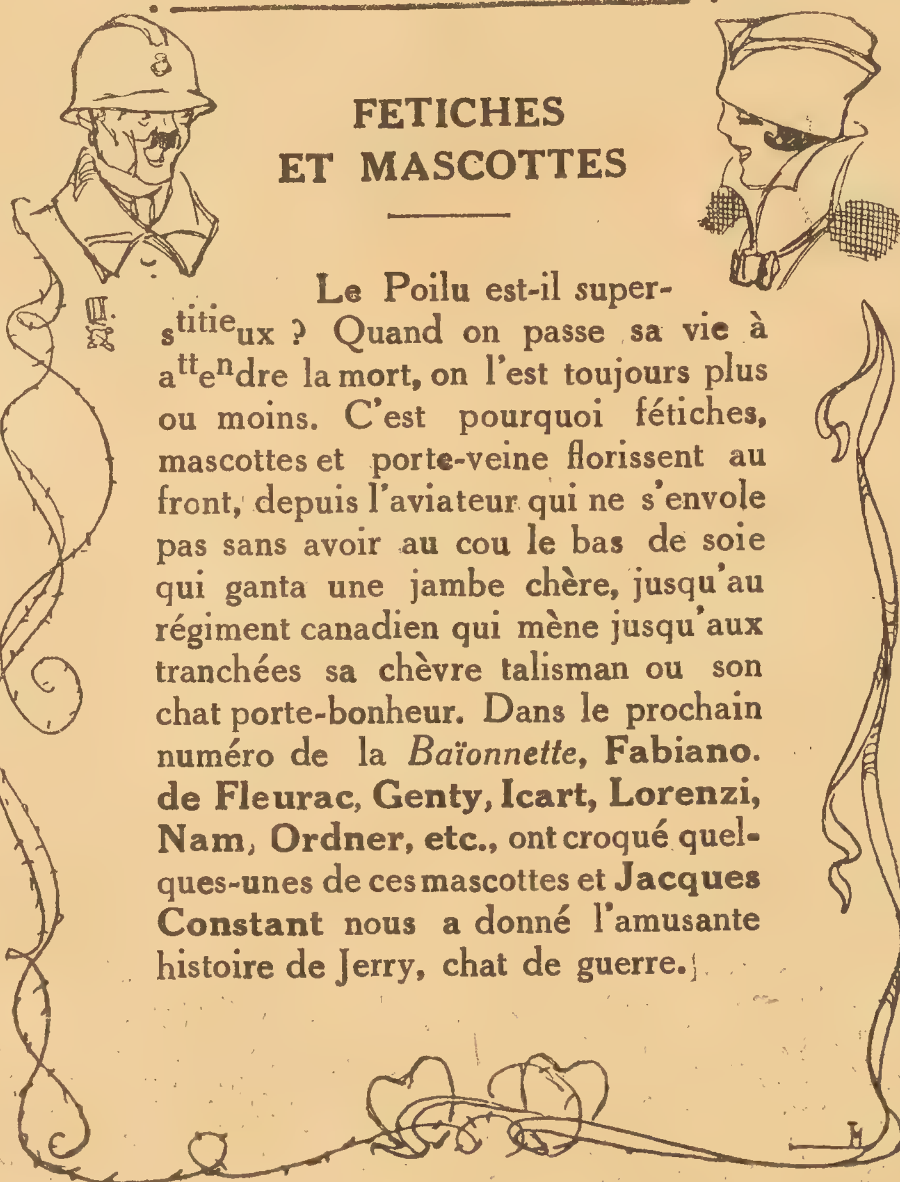
— Arrête-toi, vieux, y a une vache qui broute ton camion !



(*London Mail.*) (Dessin de Frank P. Witter.)

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas rasé ce matin ?

— Nous n'avons qu'une glace, monsieur, de sorte que j'ai dû raser la figure d'un autre...



FETICHES ET MASCOTTES

Le Poilu est-il superstitieux ? Quand on passe sa vie à attendre la mort, on l'est toujours plus ou moins. C'est pourquoi fétiches, mascottes et porte-veine florissent au front, depuis l'aviateur qui ne s'envole pas sans avoir au cou le bas de soie qui ganta une jambe chère, jusqu'au régiment canadien qui mène jusqu'aux tranchées sa chèvre talisman ou son chat porte-bonheur. Dans le prochain numéro de la *Baïonnette*, **Fabiano. de Fleurac, Genty, Icart, Lorenzi, Nam, Ordner, etc.**, ont croqué quelques-unes de ces mascottes et **Jacques Constant** nous a donné l'amusante histoire de Jerry, chat de guerre.



(*Ruy Blas.*)

— Garçon, ce beurre n'est pas frais...

— Oh ! madame, il est de ce matin.

— En ce cas, il est bien fort pour son âge.



(Dessin de Delaw.)

LES GRANDS' TRIBUNS

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.)

Le Gérant : F. TINESSE.

3e Année. — N° 80. — 18 janvier 1917. Le Jeudi. — 25 Centimes.
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.) (30, rue de Provence, PARIS. — Tél. Bergère : 39-61.)

LA BAÏONNETTE



FÉTICHES ET MASCOTTES

FABIANO, DE FLEURAC, GENTY, ICART,

JERRY CHAT DE GUERRE

GERDA WEGENER

PAR JACQUES CONSTANT





Il était venu au monde au fond de la boîte à charbon, dans une cuisine de Piccadilly. Dût-il à cette circonstance d'être noir comme Belzébuth, alors que ses quatre frères et sœurs avaient un pelage tricolore? En tout cas, sa couleur, plus encore que le droit d'aînesse, lui valut de vivre, au lieu d'aller flotter, pattes en l'air, sur les flots huileux de la Tamise.

Un matin, sans souci des tendres miaulements maternels, la cuisinière le prit par la peau du dos, lui ceignit le cou d'un ruban cramoisi et l'emporta dans son panier. L'instant d'après, il se trouvait à Kensington et, par un trou du couvercle, il pouvait apercevoir une affiche bariolée où un tommy athlétique clignait de l'œil au-dessus de cette légende : « *Garçons, vous croiserez-vous les bras quand la Patrie a besoin de vous?* » Puis il fit son entrée dans le cottage de M. Durham, sollicitor. Un peu plus tard, il enfonçait ses griffes, pointues comme des aiguilles, dans le sein de miss Mabel Durham, bien qu'elle le couvrît de caresses et qu'elle le qualifiât des appellations les plus tendres : « *My dear* ! *my dearling* ! *my little flower* ! »

Sa destinée se joua le mois qui suivit, entre 15 et 16 heures. Il était à ce moment un délicieux chaton, une boule élastique de soie noire avec un museau de corail et des yeux de jade. Familiarisé avec les tapis et les coussins, il avait perdu tout souvenir de ses humbles origines et répondait au nom de Jerry.

Ce jour-là, Mabel était nerveuse. Elle tricotait distraitement, les yeux fixés sur le cadran doré de la pendule. Comment se faisait-il que Charlie Spring, Charlie, son flirt, ne fût pas encore arrivé? Comme la demie sonnait, il parut enfin, toujours soigné, rasé de près, ses cheveux couleur de miel séparés en bandeaux géométriques. Il avait son joli teint de fraises à la crème, mais ses prunelles bleues étaient moins souriantes qu'à l'ordinaire. Et Mabel, qui savait y lire aussi clairement qu'en un livre, y déchiffra une préoccupation.





— Eh bien, Charlie, d'où provient ce retard? Et quel souci vous agite?

— Il y a, Mabel, que Jack et Joe Everson, les *avants* de notre *team*, et le gros Landor, et même Bob Chelsea, notre *talonneur*, se sont engagés hier dans les armées du Roi.

— En quoi cela vous touche-t-il?

— Comment, *my sweet heart*, ne comprenez-vous pas que je serais devenu une pauvre vieille chose pleine de honte si je n'avais suivi leur exemple?

— De sorte que...

— Je quitte Londres demain matin pour le camp de Maidstone.

Mabel s'était levée, le visage bouleversé, les paupières soudain rougies. D'émoi elle laissa tomber son peloton de laine, pour la plus grande joie de Jerry, embusqué sous sa robe.

A cette minute précise, la jeune fille sentit qu'elle aimait ce grand garçon ingénu et placide, et elle se reprocha de s'être plu à le railler, à le bafouer presque, et à esquiver, par taquinerie, les timides déclarations qu'il avait risquées.



— Oh! Charlie, j'ai beaucoup de chagrin de votre départ, mais en même temps je suis fière de vous.

— Vous m'aimez donc... un peu?

— En avez-vous jamais douté?

— Oh ! Mabel, que je suis heureux ! Et tenez, cela me donne le courage de vous demander quelque chose.

A ce moment, Jerry, las d'emmêler les brins de laine, s'avisa, par jeu, de

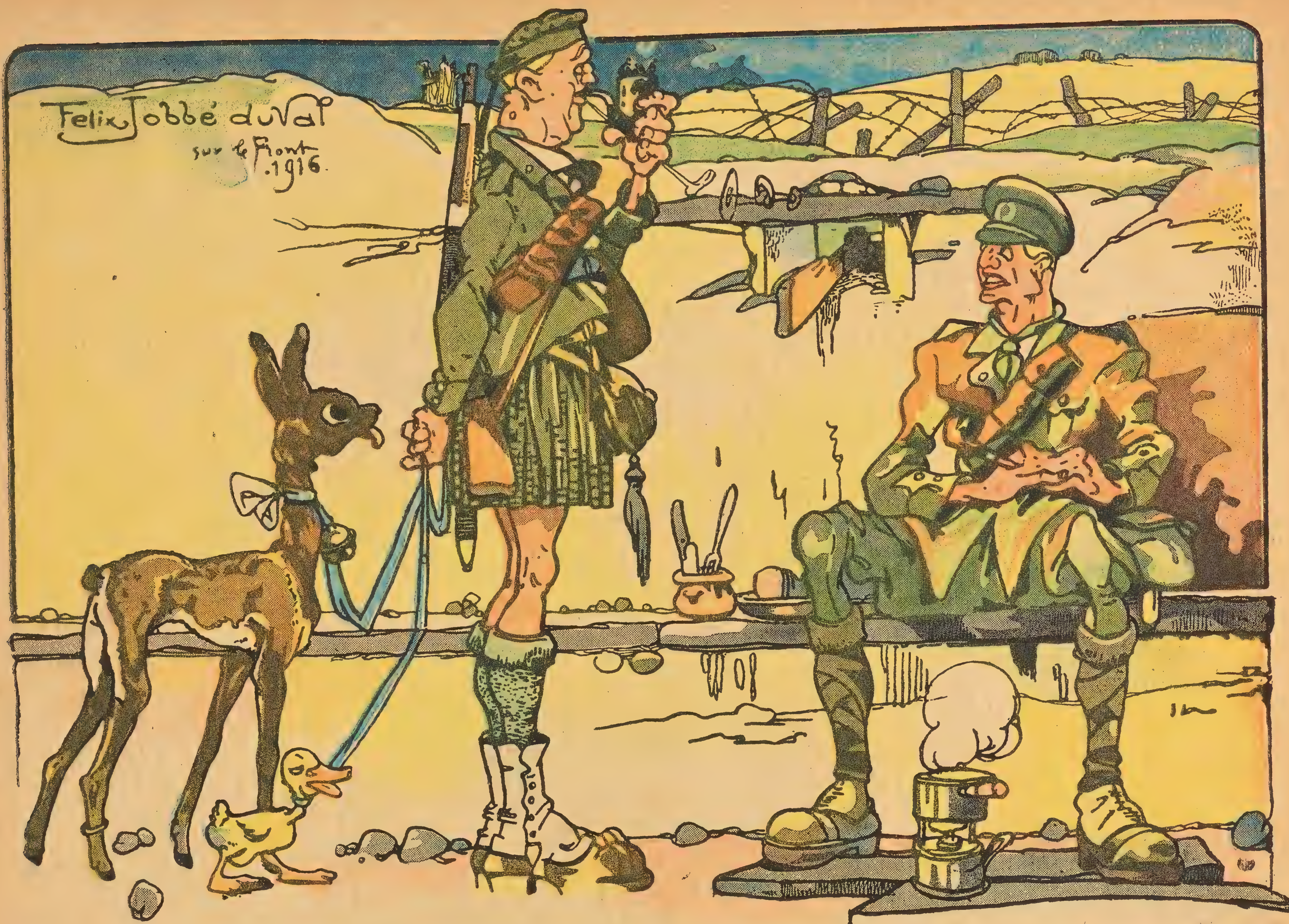




(Dessin de Métivet.)

ET AVEC ÇA?

— .. *Une tête de cochon, pour vous porter bonheur!...*



— *Croyez-vous aux Mascottes, Jim?*
— *No! Douglas, je suis pas superstitieux!*
— *Moi, je suis. Aussi je possède deux.*
— *Well! alors, donnez-moi une, le plus petite.*

(Dessin de Jobbé-Duval.)



— *Mélanie, vous n'avez pas vu une fausse natte ?*
— *C'est Monsieur qui l'a emportée au front, parce que j'y ai dit qu'une mèche de cheveux de madame y porterait bonheur.*

(Dessin de Ray. Ordner)



(Dessin de Genty.)

ENTRAINEMENT MÉTHODIQUE

LE SOIGNEUR — *Avant-hier, douze côtelettes ; hier, dix ; aujourd'hui, huit seulement je donne ; j'entraîne lui pour le jour sans viande.*





monter aux mollets de sa maîtresse qui s'empara de l'effronté et le maintint de force sur sa poitrine.

— Alors, Charlie?

— Je voudrais — pardonnez mon audace! — quelque chose bien à vous, qui me rappellerait sans cesse votre souvenir et qui me servirait de fétiche.

— Oh! *my dear*, que vous offrirai-je?

Elle réfléchit rougissante, et puis, embrassant tendrement Jerry, elle le tendit à Charlie :

— Tenez, mon cher fiancé, je vous le donne. Il paraît que les chats noirs portent bonheur.

Et voici comment, sans en tirer d'orgueil, Jerry devint chat de guerre.

Il s'initia à la vie militaire au camp de Maidstone. Là, le *team* de foot-ball était presque au complet et Jack, aussi bien que Joe, Bob comme Landor et beaucoup d'autres joyeux garçons qui s'entraînaient pour la chasse aux *Huns*, adoptèrent Jerry. Il vécut de lait condensé, de bœuf « Armour » et de biscuits « Huntley ». Il oublia vite Kensington et sa jolie maîtresse, mais celle-ci n'eut garde de lui rendre la pareille, car il servait de truchement aux effusions des fiancés. Dans ses lettres, Mabel le couvrait de baisers et de caresses en songeant à Charlie, et quand celui-ci envoyait des tendresses, c'était toujours par l'intermédiaire de Jerry.

Elève officier, le jeune homme partit en France comme sous-lieutenant et, ensemble, ils lièrent connaissance avec la boue grasse des tranchées flamandes. Quand il entendit pour la première fois les marmites boches, le chat souffla et miaula d'une façon très réjouissante, puis, comme tout le monde, il finit par ne plus s'en émouvoir.

Il se tenait le plus souvent sur l'épaule de son maître, ou dormait couché en boule sur son vieux dolman. Mais il gagna l'affection de la compagnie entière quand il l'eut sauvée des gaz asphyxiants.

Un matin, en effet, Charlie le vit accourir hérissé, titubant et se plaignant si désespérément que tout le monde se précipita, y compris le *surgeon* qui était venu prendre le café. Celui-ci saisit le chat, examina son museau bleui et cria brièvement : « Camarades, vos masques, vite ! Voici les gaz invisibles ! »

Cajolé par tous les hommes, Jerry, rétabli, devint le fétiche de la compagnie et Charlie pensa, de bonne foi, que sa vie était liée à celle de l'animal. Sottise, n'est-ce pas? Et cependant, le jour où le jeune officier fut blessé si grièvement à l'assaut de Bazentin, le jour où tombèrent Joe, le petit Bob et tant d'autres braves garçons — voyez la coïncidence ! — Jerry avait disparu.



A l'ambulance, où le *surgeon* avait esquissé une vilaine grimace en regardant sa cuisse broyée, Charlie songeait mélancoliquement que Mabel était bien jolie, trop jolie, hélas ! pour unir son sort à celui de l'infirme qu'il allait devenir. Et il fermait les paupières pour que la nurse ne remarquât pas les grosses larmes qui ruisselaient sur ses joues basanées. A ce moment, le jeune homme eut l'impression qu'un animal sautait sur la couverture. Cela s'avança lentement le long des pieds, grimpa jusqu'à la poitrine, puis un ronronnement sonore se fit entendre tandis qu'une langue râpeuse léchait les joues du jeune homme.

— Jerry, mon cher petit camarade ! fit-il soudain réconforté.

C'était bien Jerry, mais un Jerry méconnaissable, souillé de boue et de sang, avec, à l'épaule, une large plaie béante. Comment avait-il, comme un chien fidèle, retrouvé la piste de son maître et parcouru les quatre lieues qui séparaient l'ambulance de la première ligne de tranchées? C'est ce que personne n'aurait pu expliquer.

Mais Charlie, retrouvant son fétiche, fut vraiment regaillardi. Il eut l'impression très nette que tout irait bien et, quand le *surgeon* lui avoua doucement qu'il fallait couper la jambe, il répondit par un gaillard : *All right!*

Il demeura tout un jour dans la torpeur douloureuse qui suit l'anesthésie, et ce qui l'incommoda le plus ce fut — ô ironie ! — la jambe sacrifiée.

Un matin, dans le soleil qui inondait le lit blanc, il vit resplendir, tel un ostensoir, le chignon d'or de Mabel.

— *My dearling*, comme j'ai souffert pour vous et comme je suis heureuse de vous revoir !



— Mabel, on vous a dit? Je suis amputé.

— Puisqu'il le fallait, Charlie !

— M'aimerez-vous encore?

— Méchant! qui osez mettre des bornes à ma tendresse !..

Jerry, dûment recousu, nettoyé et presque guéri, ronronnait, couché sur l'épaule de son maître.

Mabel, qui le caressait, se baissa pour déposer sur sa tête un doux baiser, mais — heureux hasard ! — ce furent les lèvres toutes proches de Charlie qui le reçurent.

Et le jeune officier murmura tout bas:

— Vous aviez bien raison, Mabel, de me dire que Jerry nous porterait bonheur.

JACQUES CONSTANT.

(Illustrations de Gerda Wegener.)



— Il n'y a pas de sucre à l'arrière, mais il y en a toujours un morceau au front pour Jacquot.

— Les meilleures mascottes, ce sont les chiens, les chiens amis de l'homme et surtout des poilus.



— Les zouaves ont, eux, des singes, des vrais.



— D'autres, des chats: mais ceux-ci furent souvent dévorés par les rats.



— Celui-ci a une sainte médaille.



— Cet autre, une vieille pipe.



(Dessins d'Henriot.)

— L'Arabe a le grigri du Désert...

— Chères mascottes de tous genres, amulettes ou portraits, lettres d'amour, images de l'enfance chérie... une simple feuille desséchée...

— Mais, la vraie mascotte du Poilu, c'est l'amour de la Patrie et la certitude de la Victoire !

LE CHAT
— C'est moi, le vrai poilu des tranchées.





LE BULL
Né à Londres chez des Français.
Venu en France avec les Alliés...
Ira à Berlin avec les deux.







LE COCHON
— Personne ne me veut plus comme fétiche depuis qu'on a appelé Guillaume comme moi.

LE SINGE
— Mon patron a fait la Marne et l'Yser, l'Artois, la Somme et Verdun ! Et le vôtre ?

L'OIE
— Le mien a fait fortune.

(Dessins de Nam.)


LE CORBEAU ET LE CAFARD
— Nous sommes tout de même un peu fétiches...
— Bien sûr, puisque nous sommes les bêtes noires des Boches...
LE SOULIER ET LE LAPIN
— Il nous prend toujours tous les deux en avion, pour lui rappeler sa petite amie.
— Et moi, je suis la « mascotte » du grand coq.
Jacques Nam
— C'est encore nous leurs mascottes préférées...



(Dessin de Naja.)

— Ce chèvre, il était mon mascotte... et le vôtre?
— Ben moi, mon vieux Tommy, j'ai mon bouc.



(Dessin de Manfredini.)

— Kamarade!... Porte-bonheur!!...



(Dessin d'Hautot.)

— Vous en faites donc pas, marraine : c'est notre mascotte !...





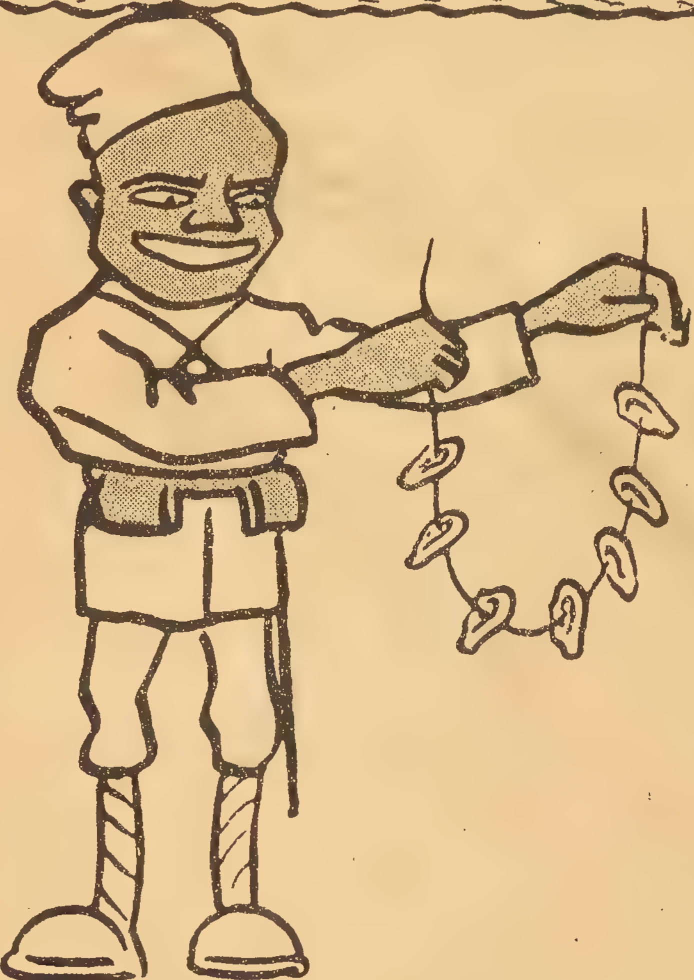
LeTommy: un ballon.



Le Russe: un knout.



L'Italien: une mandoline.



Le Sénégalais: des oreilles de Boches.



Le Kronprinz: une tête de mort.



Le Neutre: des ciseaux



L'Américain: un sac de dollars.



Le Permissionnaire: un sixième enfant.



Le Poilu: la baïonnette.

(Dessins de Lig.)



(Dessin de L. de Fleurac.)

— Ces envoyés... du Paradis
Sont des mascottes... mes amis.
— Quel est le salaud qui a dit ça?



(Dessin de Lorenzi.)

L'ÉPAULETTE D'AMOUR

Nul sous-officier, recevant l'épaulette
(Quand elle se portait encor) n'était charmé
Plus que l'humble soldat, alors qu'il décachette
La lettre qu'il attend, et qu'un ruban aimé
— Celui qui retenait la fine chemisette, —
Déroule un souvenir odorant et pâmé.

LES MEILLEURS DESSINS



(*L'Écho de Paris.*) (Dessin d'Abel Faivre.)

— Où faut-il prier pour papa, puisqu'il n'a pas de tombe?
— Sur mon cœur, mon petit!



(*London Mail.*) (Dessin de Chas Chilld)

— Papa, veux-tu me donner six sous, pour un pauvre soldat blessé?
— Certainement, mon enfant, où est-il ce blessé?
— Eh bien, heu... heu... au contrôle du cinéma...



(*Ruy Blas.*)

— Je ne veux plus rien avoir à vous, mon gendre, je vous rendrai le cadeau que vous m'avez fait pour le jour de l'an.
— Ça, c'est une bonne idée. Moi, je vous rendrai votre fille...



(*Le Rire.*) (Dessin d'Ostoya.)

— Il n'y a rien à faire, mon garçon, que de vous ouvrir le ventre une quatrième fois.
— Dans ce cas, Monsieur le major, laissez-moi donc des boutonnières...



(Dessin de Raemaekers.)

— Oh! figure toi! bonne nouvelle! Cinquante victimes! (1)



(*Bystander.*) (Dessin de Lowell)

— Pourquoi ne me suis-je pas engagé dans l'infanterie!



(*Le Front.*) (Dessin de Malzac.)

— Dommage qu'elle soye crevée!
— Oui, elle commençait à s'habituer à ne plus manger.

(1) Dessin extrait de **Germania** (*Les Allemands peints par eux-mêmes et par les Neutres*), un album in-4 : 3 fr. 50. (*Édition Française Illustrée.*)

LES MEILLEURS DESSINS *(suite)*



(*Excelsior.*) (Dessin de Genty.)

BLESSURE LÉGÈRE

— Ça tombe à pic! J'voulais écrire à ma marraine, j'savais pas quoi lui raconter...



(*London Mail*)

POLI MAIS... DISTRAIT

— Pardon, madame, vous ne vous servez pas de ce cendrier?



(*L'Evénement.*) (Dessin de Berger.)

— Dis-donc, Gretchen, tu te rappelles, quand on me représentait maigre, et avec les dents longues.



(*Ruy Blas.*)

DEVANT VERDUN

— Hein! la grosse mère, c'est pas aussi facile que de bombarder une cathédrale.



(*Punch*, Londres.)

LE SOCIALISTE AMÉRICAIN. — *Ne voulez-vous pas rencontrer votre camarade allemand?*

L'OUVRIER ANGLAIS. — *Oui, sur le champ de bataille, mais pas ailleurs !*



LES NOUVEAUX RICHES

Insolents, encombrants, d'une naïveté qui désarmerait, si l'on ne savait pas de quoi leur richesse est faite... Tels sont les riches de la guerre. Tels les ont dépeints **Paul Iribe, Fabiano, Genty, Ibels, Touraine, Leroy, Mars Trick, Ordner, Amiaux, etc.**, tels les présente **Soulacroix,** et tels les chante **Léon Abric** dans le prochain numéro de la *Baïonnette.*

LES TIRAGES DE LUXE DE LA BAIONNETTE

En réponse aux demandes qui nous sont fréquemment adressées, nous informons nos lecteurs que :

1° Le tirage spécial que nous avons fait du numéro « RAEMAEKERS » est *totalement épuisé* ;

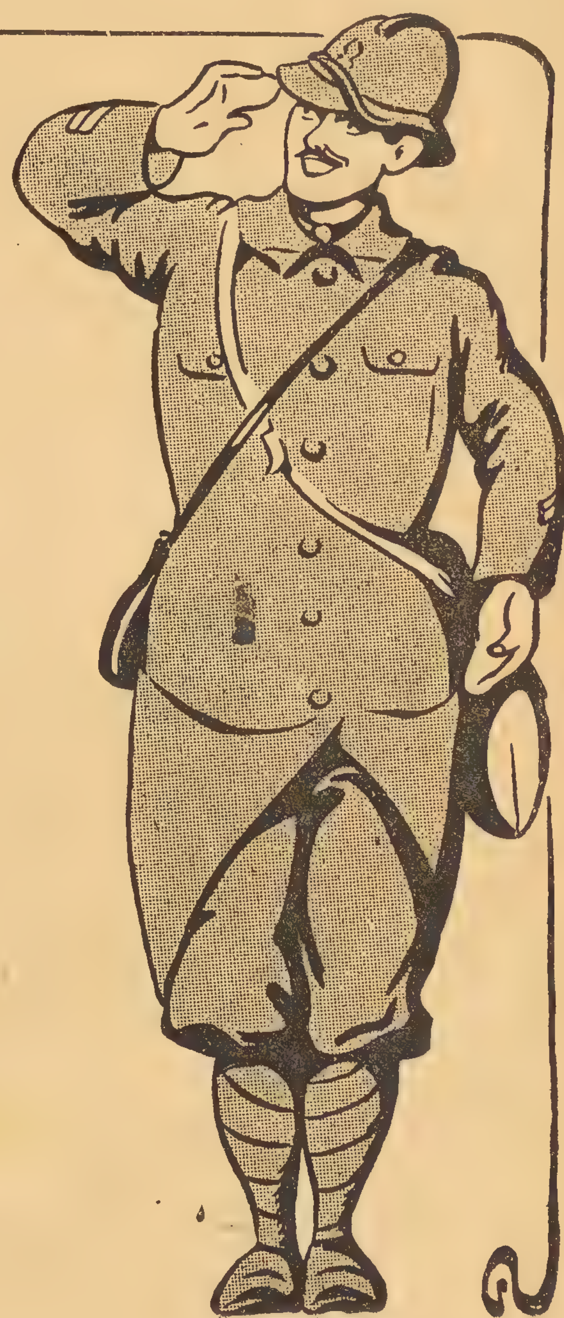
2° Du tirage spécial que nous avons fait du numéro de PAUL IRIBE, « La Danse Macabre », il nous reste encore *quelques* exemplaires japon et vélin.

Rappelons qu'il a été tiré de ce numéro :

a) 80 exemplaires sur japon impérial, grandes marges, exemplaires contresignés par l'artiste et numérotés de 1 à 80 (soixante exemplaires seulement ont été mis dans le commerce). L'exemplaire est vendu 20 francs.

b) 300 exemplaires sur vélin pur chiffon, grandes marges, exemplaires numérotés de 81 à 380. L'exemplaire est vendu 3 francs.

Les commandes doivent être accompagnées de leur montant en nn mandat-poste et adressées à M. l'Administrateur de *L'Édition française illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.





(Dessin de Icart.)

— Mein Gott!... heureusement j'ai mon fétiche!...

CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ. *Le gérant :* F. TINESSE.

3e Année. — N° 81. — 17 Janvier 1917 (L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE) Le Jeudi. — 25 Centimes Abonnements : France : 12 fr. — Étr. : 20 fr (30, rue de Provence, PARIS. — Tél. Bergère : 39-61.)

LA BAÏONNETTE



ET TOUT CELA ME SEMBLAIT SI CHER... AVANT LA GUERRE



RICHES !



PAR GABRIEL SOULACROIX

Scenario d'une *Cinéphonie* en sept films et de nombreux disques. A mesure que se développe l'action sur l'écran, un phonographe émet les paroles des différents personnages.

PREMIER FILM.

Un pauvre petit logement. La JEUNE FILLE *de la maison achève de mettre le couvert, cependant que, par la porte ouverte de la cuisine, on voit la* MAMAN, *une grosse dondon pas très distinguée, perpétrer un fricot quelconque. Entre le* PÈRE, *visiblement de mauvaise humeur.*

LA MAMAN. — Eh ben, Onésime, la journée a été bonne ?
LE PÈRE. — Pas moyen de décrocher une commande. Ah !



— *Qu'est-ce qu'il y a à diner ?*

joli métier, en temps de guerre, que celui de courtier en bonneterie ! Qu'est-ce qu'il y a à dîner?
LA JEUNE FILLE. — Du macaroni, papa !
LE PÈRE, (*pas emballé*). — Seulement?
LA MAMAN. — Quoi, seulement?... Ça coûte assez cher pourtant. Le gruyère est hors de prix ; le beurre, c'est une abomination..., etc..., etc.
LE PÈRE. — Tiens, sous ma serviette, une lettre de mon ami Pinchard. Et vous ne me le disiez pas tout de suite... Chouette ! Pinchard me prie de venir le voir, il va me passer une commande de chaussettes russes pour les contingents marocains... Et d'autres affaires à suivre... Je deviens fournisseur de l'armée !...

DEUXIÈME FILM.

Une salle à manger d'un luxe insolent. Les meubles : de l'imitation de faux Louis XVI. Les trois personnages que nous avons vus dans un piètre logis ont aujourd'hui un hôtel luxueux. Le PÈRE, *la* MAMAN *et la* JEUNE FILLE *sont maintenant* MOSSIEUR, MADAME *et* MADEMOISELLE. *Ils sont à table et finissent leur repas, très gênés de la surveillance d'un maître d'hôtel imposant et d'un valet de chambre très grand style qui suivent leurs gestes embarrassés d'un regard ironique. La famille se lève sans rien dire et passe, pour prendre le café, dans le fumoir de* MOSSIEUR.

TROISIÈME FILM.

Le fumoir. Meubles cossus en peau de porc. Des divans profonds comme des tombereaux. Si tout cela a été payé au mètre cube, il y en a pour beaucoup d'argent.

MOSSIEUR. — Enfin, plus de maître d'hôtel ni de valet de chambre derrière nous pour se payer notre tête. Ils me coupent l'appétit, ces deux lascars-là, avec leur air de se fiche du peuple. Je n'ai pas mangé mon content.
MADAME. — C'est malheureux, parce que chacun de nos repas, avec l'office, nous revient à cent francs !
MOSSIEUR. — Oh, ça n'a pas d'importance ; habituons-nous à ne plus liarder. Je gagne des millions... Tant pis si on nous vole un peu. Ainsi, tenez, nos deux chauffeurs... Eh ben, ils grattent sur tout : l'essence, les pneus... Je garde le sourire avec eux !... Qu'est-ce que ça peut faire? Nous sommes si riches !
MADAME ET MADEMOISELLE (*en écho*). — Nous sommes si riches !...
LE VALET DE CHAMBRE (*surgissant, au grand effroi des trois personnages, obligés de rectifier leur façon de se tenir un moment relâchée*). — Une dame, d'une mise plus que modeste et se disant la cousine de Mâdame, demande si Mâdame peut la recevoir. Voici sa carte.
MADAME. — La cousine Madeleine !... C'est bien, j'y vais. Introduisez dans le salon vermillon et or ! (*Mâdame prononce « vermillion », ça fait plus riche. Le valet sort.*) Je ne suis pas fâchée d'en boucher une surface à cette pimbêche de Madeleine. Ce qu'elle va rager de nous voir si cossus !...
MOSSIEUR. — Elle doit être dans une purée noire depuis que son fils est mobilisé !
MADAME. — Si elle vient pour nous taper, elle peut se taper. Restez là, vous deux.

QUATRIÈME FILM.

Le salon vermillon et or. Horrible. Des bibelots et des bibelots, les fonds de boutique des bric-à-brac boches de Paris. La cousine Madeleine, extrêmement simple mais non dépourvue d'élégance, examine tout cela avec un peu d'ahurissement.

MADAME. — Bonjour, Madeleine. C'est gentil d'être



... *Dans de somptueux fauteuils en peau de porc,*



(Dessin d'Ibels.)

CHEZ L'ANTIQUAIRE

— Tenez, voici le portrait d'un fournisseur aux armées, décoré par Napoléon.
— Par Napoléon ! C'est intéressant... comme précédent.



(Dessin de Raymond Pallier.)

— *Vous avez là une superbe argenterie.*

— *Oh ! ce n'est rien ; quand je reçois du monde chic, c'est bien autre chose !*



(Dessin de Mars Trick.)

— *Pa'ce que vous savez, on sait z'un peu c'que c'est !... On l'a fait avant vous...*



(Dessin de Leroy.)

— *Garçon ! un demi-setier ! !*



NOUVELLES RICHES

— Vous en avez un chic ! Paraît que ça rapporte plus de fabriquer des obus que d'en recevoir !

(Dessin de J.-J. Leclerc.)

venue nous dire un petit bonjour. Tu admires mon salon « vermillion » et or ? J'en ai cinq, de salons, et tous de couleurs différentes... Mais assieds-toi donc, tu es là que tu prends racine...

La Cousime. — Merci. Je passe. Je voulais d'abord avoir de vos nouvelles, vous féliciter de tout ce qui vous arrive d'heureux — et puis te dire que mon fils Jean...

Madame. — Le petit peintre ?...

La Cousine. — Après avoir été blessé à Verdun, il a été soigné par une jeune infirmière, jolie, distinguée, intelligente... qu'il vient d'épouser. J'avais le devoir de t'annoncer le mariage de Jean Maudru avec Mlle Yvonne Rochedalle, un mariage improvisé, comme il s'en pratique en ce moment.

Madame (*avec dédain*). — Mariage d'amour ! Mais pauvreté n'est pas vice.

La Cousine. — Oui. Yvonne, tout de suite, a déclaré à mon fils qu'elle n'avait pas d'argent ; elle avait compris que Jean était fier... Mais, après la cérémonie, Mme Rochedalle, la maman, m'a révélé que j'étais la belle-mère de la fille unique des Rochedalle-Planté, les gros filateurs de Rouen. Quelque chose comme quinze ou vingt millions !



— Tout l'honneur est pour moi. médême !

Madame. — Vingt millions !

La Cousine. — Jean a eu une grande colère... Mais avec des baisers, tout s'arrange !... Je suis bien heureuse... Et je vois que tu partages ma joie... Mes bonnes amitiés à tous les tiens...

Madame. — Au moins, donne un coup d'œil à notre installation...

La Cousine. — Ce que j'ai vu me suffit... C'est... c'est étourdissant. Mes compliments : on ne fait pas mieux chez Dufayel ! Portez-vous bien tous les trois ! (*Et la cousine s'en va*).

Madame. — Chez Dufayel !!! (*L'apoplexie a été évitée, tout juste.*) Oh ! l'intrigante ! La Légion d'honneur. Vingt millions ! (*Au valet de chambre qui entre.*) Qu'est-ce que c'est encore ?

Le valet de chambre. — Madame la marquise de Saint-Profit fait demander si Mâdame est visible.

Madame. — Si je suis visible? Mais on ne peut pas plus... Une marquise !... C'est ça qui enfonce des filateurs !... Introduisez la marquise... Pas ici : dans le salon gorge de pigeon !

Cinquième film.

Le salon gorge de pigeon (*à vous donner la chair de poule*).

La Marquise. — Vous pardonnerez la liberté que je prends, Madame..

Madame. — Mais tout l'honneur est pour moi, Médème !... (*Et Mâdame exécute une révérence qui coûte l'existence à une vingtaine de bibelots, disposés sur un guéridon soudain en contact avec un arrière-train volumineux et brutal.*) Un petit accident ! Mais tout ça se remplace ; ça fait aller le commerce ! Plaie d'argent n'est pas mortelle..

La Marquise (*ton admiratif*). — Hélas, cette plaie-là cause tout de même beaucoup de souffrances, en ce moment surtout. Et c'est ce qui excuse l'audace que j'ai eue de venir à vous sans vous connaître. Vous connaissant à présent, ma bien chère amie, je n'hésite plus à vous inscrire en tête de ma liste de souscription pour l'*Œuvre des menus-plaisirs des embusqués*, à côté de la duchesse Hildegonde de Ménilmontant...





Madame. — Combien qu'elle a donné, cette dame ?

La Marquise. — Quinze mille... Ah ! nos protégés ont des besoins qu'il faut soulager discrètement... Il y a de ces douleurs occultes...

Madame. — N'insistez pas : j'ai compris. Je me fends de vingt mille... Tenez, voilà un chèque que m'avait signé mon mari pour payer mon couturier. Oh ! il m'en signera un autre. Quand il y en a plus, y en a encore !

La Marquise. — Quelle générosité ! Votre nom paraîtra dans le *Moniteur de la Gentry magnifique !* Que de tact et de générosité... Nous nous reverrons souvent, chère amie !...

Madame. — Tout l'honneur et le plaisir seront pour moi...

La Marquise. — Je m'absente pour quelques semaines... Mais, à mon retour... (*embrassades, révérences, sortie de la quêteuse.*)

Madame. — Faut que je nous colle dans le Bottin mondain !

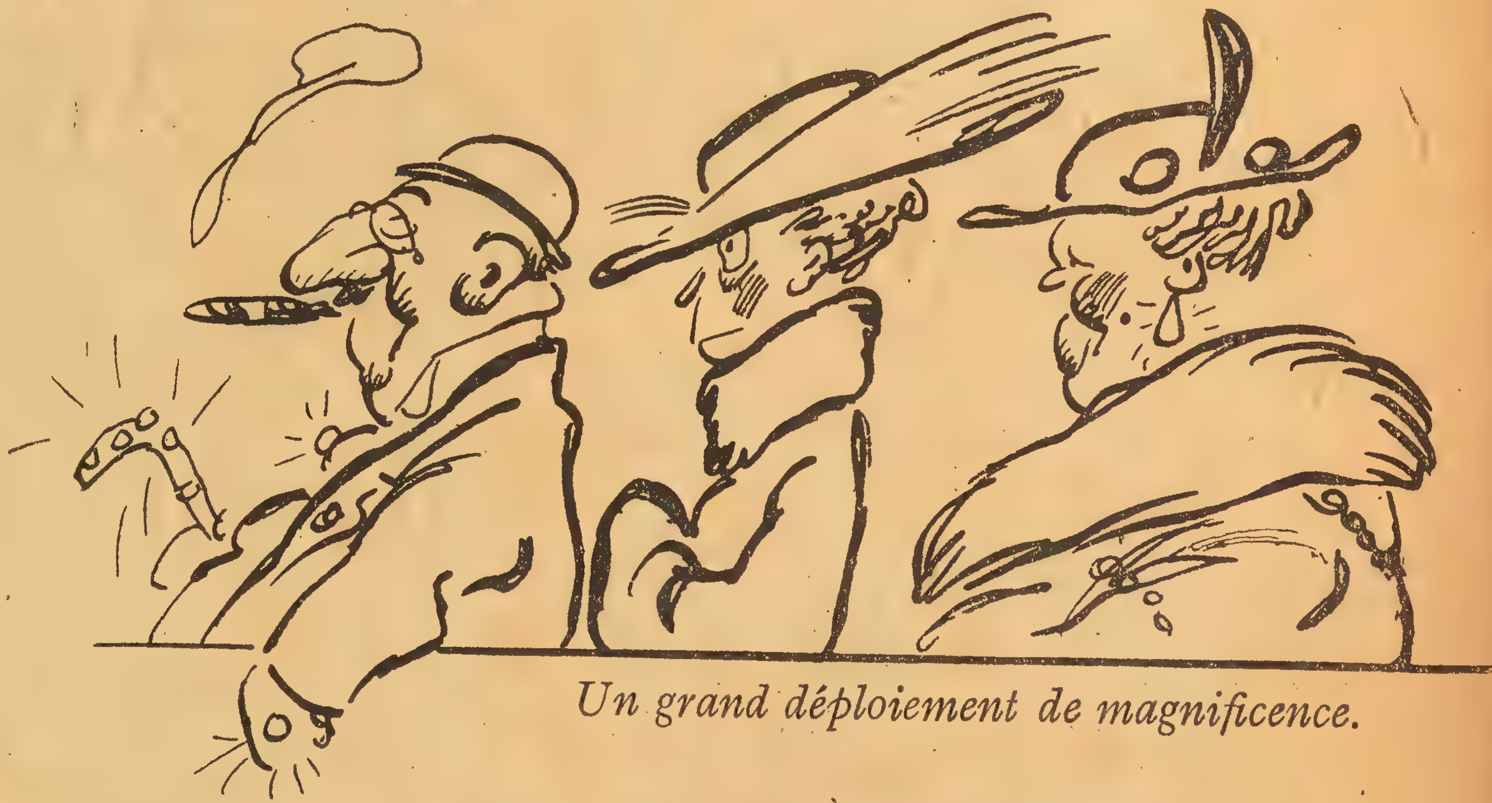
Sixième film.

Le péristyle de l'hôtel, dalles et colonnes de marbre blanc La limousine est là, une 40 PH toute neuve ; carrosserie ébouriffante : ça reluit. Chauffeur nègre. Un valet de pied à la portière. Mossieur, Mâdame et Mâdemoiselle prennent place dans la voiture ; le valet attend les ordres.

Mademoiselle. — Si qu'on irait un peu au Bois?

Madame. — Oui, mais avant, il faut nous montrer dans un endroit chic où des gens de notre connaissance puissent nous voir en passant.

Mossieur. — Tu as raison, bobonne ! (*Et Mossieur donne un ordre au valet de pied.*)



Un grand déploiement de magnificence.

Septième film.

L'auto s'arrête devant le Café de la Paix. Le moteur fait un raffût énorme avec l'échappement libre. Môssieur, Mâdame et Mâdemoiselle descendent et vont prendre place à la terrasse. Effarement des consommateurs devant un tel déploiement de magnificence. Les promeneurs s'arrêtent et forment un rassemblement. Dans les panneaux de la limousine, les rayons du soleil, se réfléchissant, semblent allumer un incendie ; un titi parle d'appeler les pompiers.

Madame. — On ne passe pas inaperçus, tout de même. Rédresse-toi, fifille. Et toi, Onésime, t'es là comme une moule. Des gens te regardent. Dis quelque chose tout haut, pour t'affirmer.

Mossieur (*avec éclat*). — Garçon, trois demis bien tassés !

Madame. — Et deux bocks pour notre chauffeur et notre valet de pied, qui sont là, sur nos quarante chevaux !

Gabriel Soulacroix

(*Illustrations de Gus Bofa*



*Le **nouveau** riche est sorti brusquement d'un obus ou d'une grenade... ou simplement d'une fourniture aux armées...*

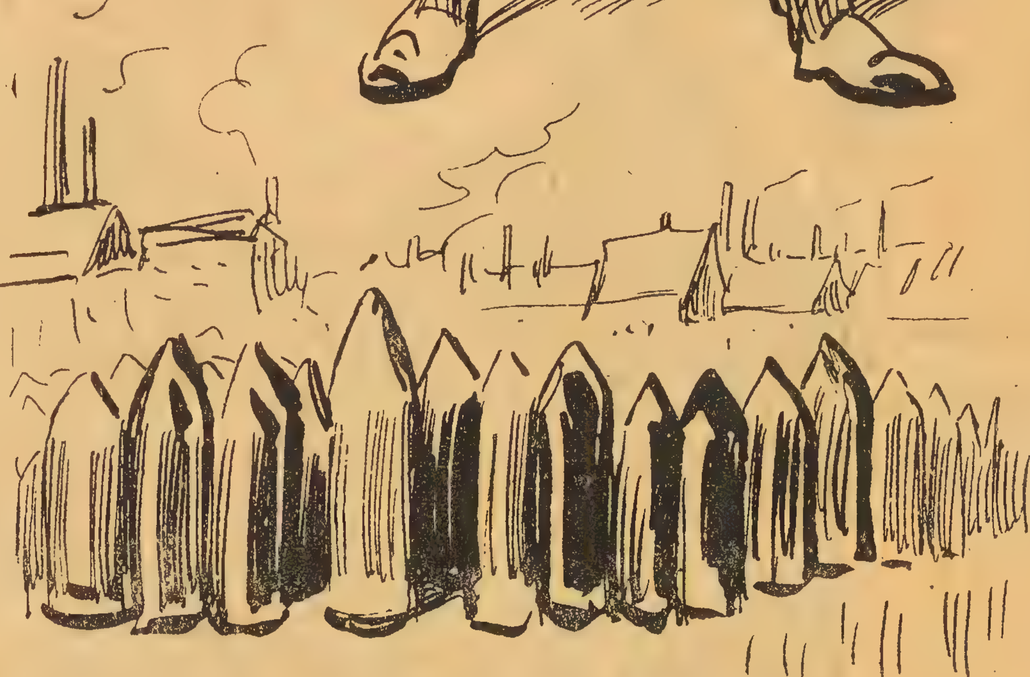




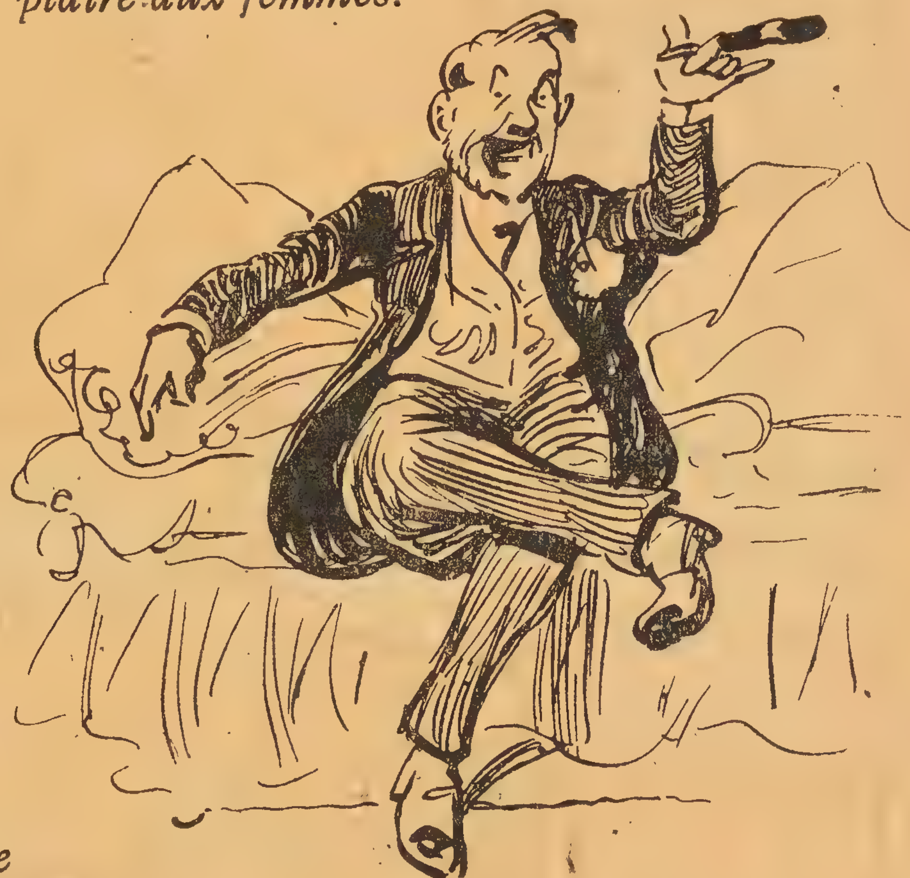
Le nouveau riche a tout ce qu'il faut pour plaire aux femmes.



Le vieux riche n'est pas mort. Il attend qu'on lui paie ses loyers ou que « les affaires reprennent ».



S'il est triste et si on lui a pris sa place, que n'a-t-il fabriqué des obus?



Le nouveau riche espère que la guerre durera éternellement.



(Dessins de Henriot.)

Il se fera à la richesse, sera avare ou prodigue ; il encouragera peut-être les arts...



Sa femme sera la Providence des couturiers.



Mais, au total, n'envions pas le nouveau riche. Au train dont vont les impôts, il est probable qu'il ne le sera pas longtemps.

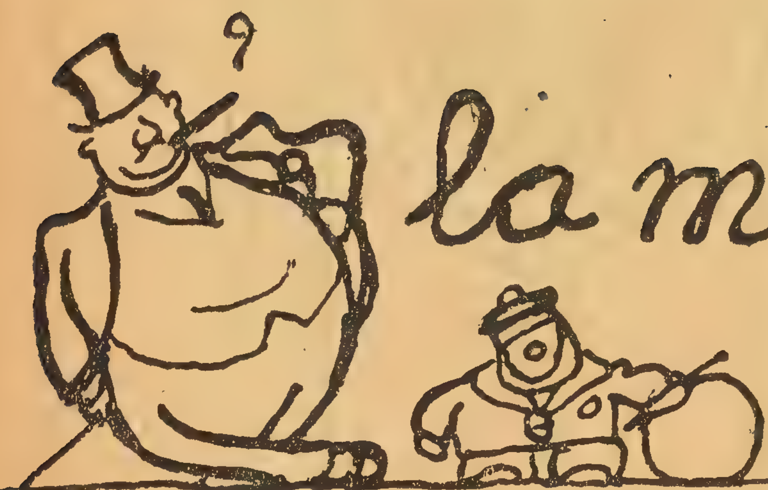


(Dessin de Fabiano.)

— *Depuis que je suis devenu si riche, il serait plus*



nvenable que tu ne me parles qu'à la troisième personne...



la marche des Pansus!

par

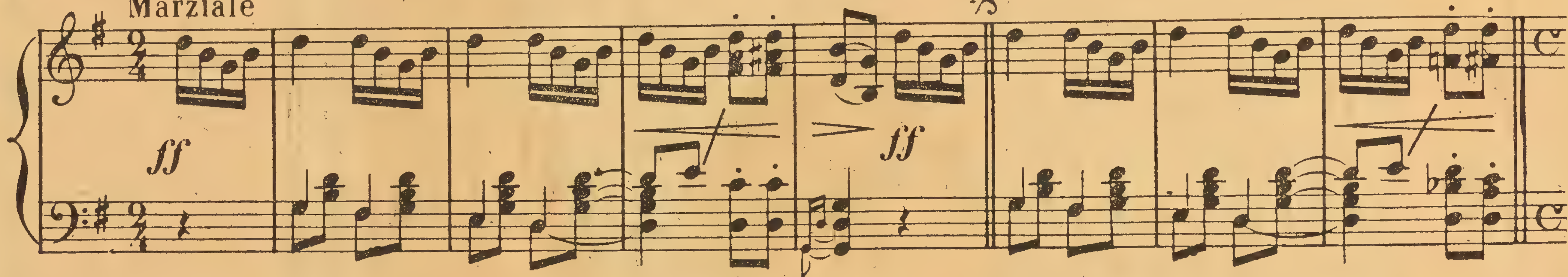


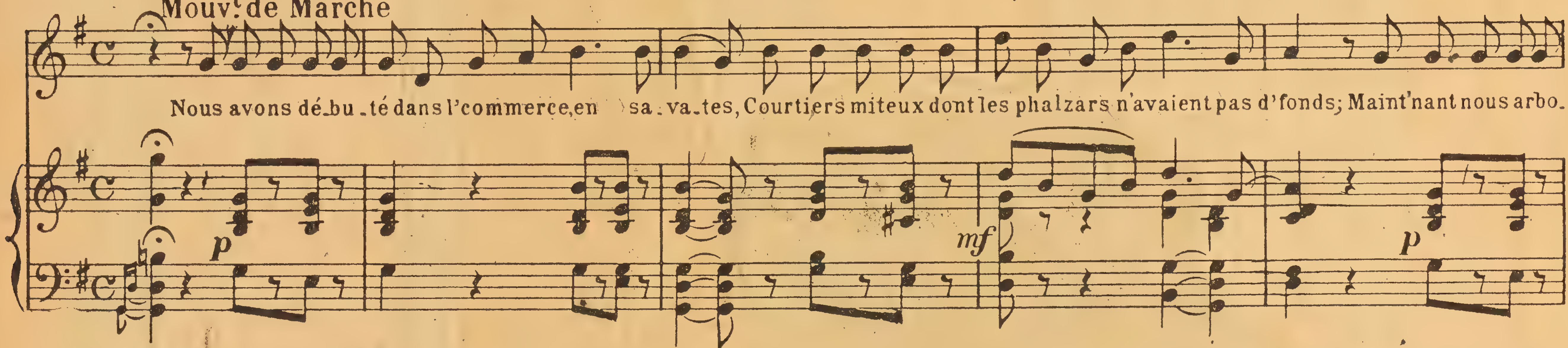
PAR LÉON ABRIC

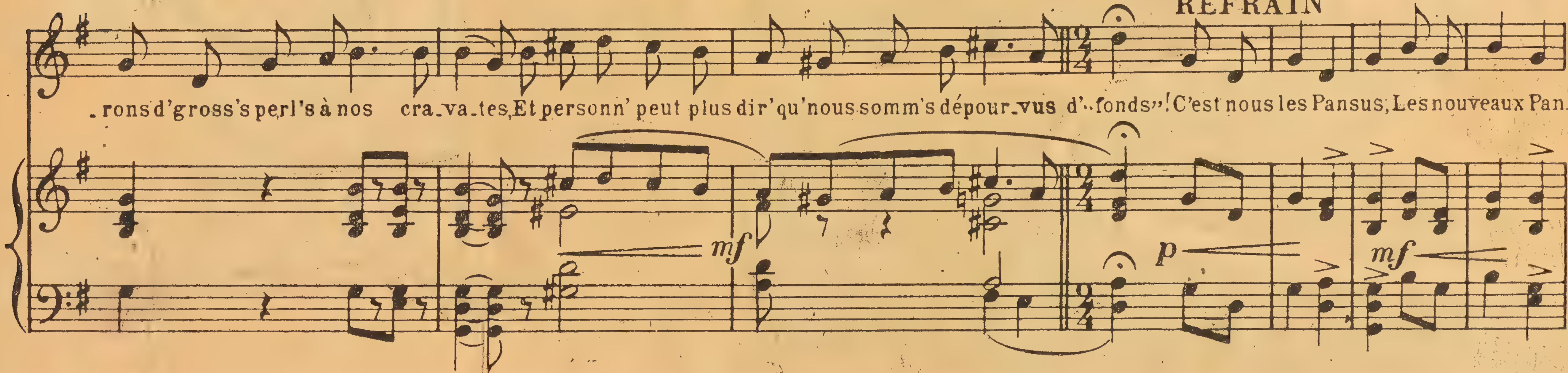
Air des *Petits Joyeux* de Bruant

Harmonisation nouvelle d'ADOLF STANISLAS

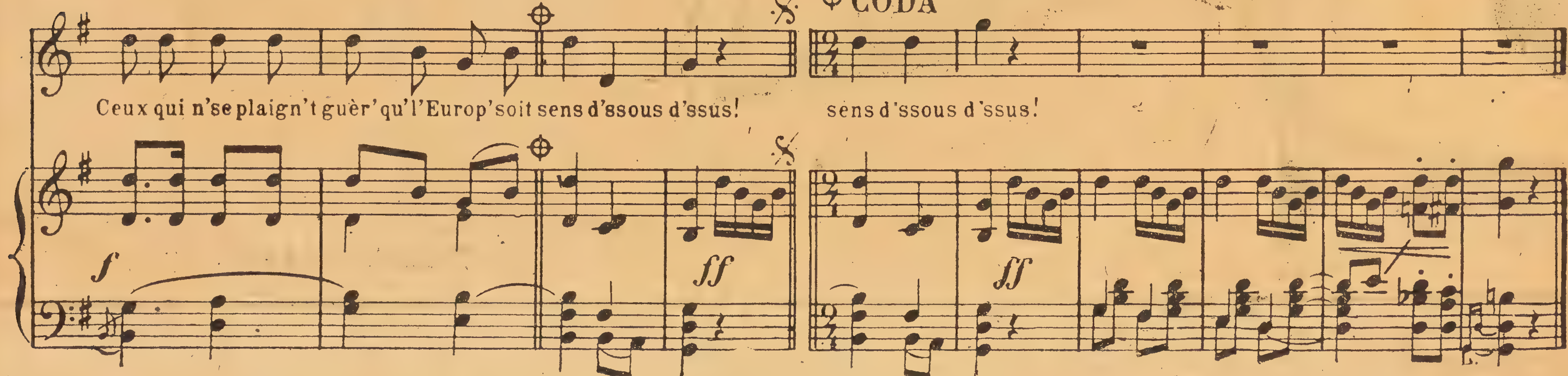












Publié avec l'autorisation spéciale d'Aristide Bruant.

REFRAIN

C'est nous les Pansus,
Les nouveaux Pansus,
Ceux qui n'se plaign'nt guère
Que l'Europ' soit en guerre,
C'est nous les Pansus,
Les nouveaux Pansus,
Ceux qui n'se plaign'nt guèr'
Qu' l'Europ' soit sens d'ssous d'ssus !



I

Nous avons débuté dans l'commerce en savates,
Courtiers miteux dont les phalzars n'avaient pas d'fonds ;
Maint'nant nous arborons d'gross's perl's à nos cravates,
Et personn' peut plus dir' qu'nous somm's dépourvus d' « fonds » !

II

Les r'pris's de territoir's, ça n'est point dans nos sphères,
Pas plus que l'héroïsme et les gestes guerriers ;
La r'pris' qui nous occupe est la r'pris' des affaires,
Et c'est pour les ratas qu'nous cueillons les lauriers.

III

Les mauvais's langu's prétend'nt que nous n'somm's pas honnêtes,
Qu'nous carottons l'État et nos concitoyens...
Bast ! On peut très bien vivr' sans avoir les mains nettes,
Et l'on s'fich' des ragots quand on a les moyens !



IV

D'ailleurs, notr' réussit' c'est la r'vanche assurée
D'ceuss' qu'avaient pas assez sur les ceuss' qu'avaient d'trop,
Et Bibi-la-Puré' d'vient Bibi-la-Curée :
Il a sa 30 HP ; les autr's prenn'nt le métro !



V

Nous n'savons pas encor' nous présenter dans l'monde,
Aussi les gens d'la haut' nous ferm'nt-ils leurs salons.
N'pouvant fréquenter l'mond', nous fréquentons l'immonde :
D'autr's salons s'ouvr'nt à nous, aussi c'que nous y allons...

VI

On a beau nous zyeuter avec un r'gard oblique,
Blaguer nos façons d'faire et nos airs villageois,
Nos capitaux nous class'nt ; et dans la République
Avant peu c'est nos fils qui s'ront les « Grands Bourgeois » !

VII

Nous aurions fort bien pu crever d'faim, — ça, qu'est bête ! —
Mais à forc' de bâfrer nous mourrons autrement.
Quand notr' tour arriv'ra, nous claqu'rons du diabète...
S'il y a pas plus d'honneur, y a bien plus d'agrément !...



Léon ABRIC

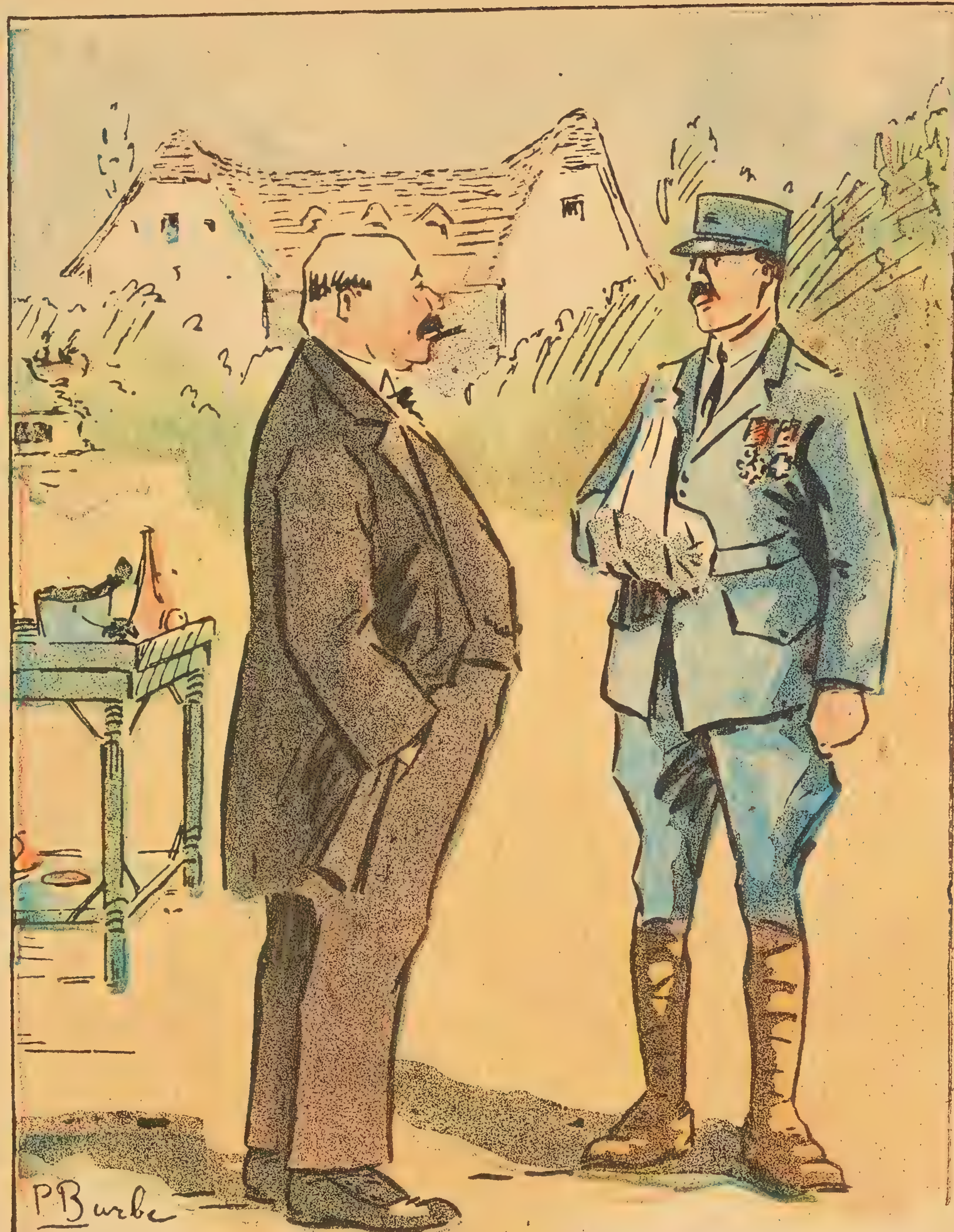
(Illustrations de Gus Bofa.)



(Dessin de Amiaux.)

— *Vous entendez, Mossieu l'artichèque, surtout, n'oubliez pas mes armemoireries.*

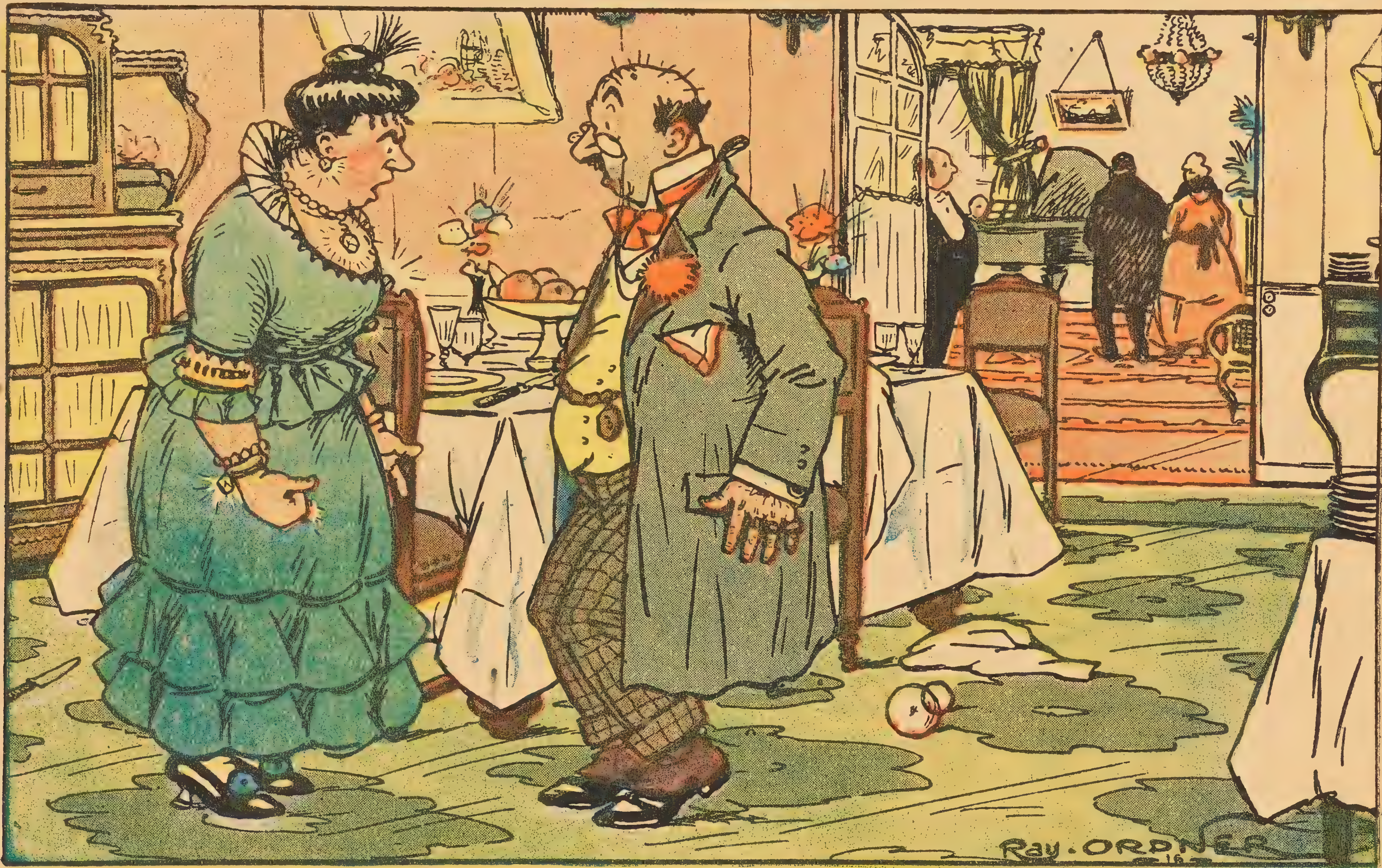
— *Oui, oui, c'est entendu, avec Geule de bois sur Champ de bataille.*



(Dessin de P. Barbe.)

— *Et à l'offensive de Champagne j'ai gagné la croix.*

— *Et moi un million...*



(Dessin de Ray Ordner.)

— *Ça marchait si bien !... Il a fallu que tu proposes aux invités d'aller prendre le café dans l'arrière-boutique !!...*



(Dessin de Touraine.)

— *Mais oui, je suis arrivé à Paris en sabots, et je n'en rougis pas...*
— *Comme vous avez raison! Dailleurs, vous auriez du mal à le faire.*

Ce dessin est le dernier qui nous ait été adressé, quelques jours avant sa mort, par notre regretté collaborateur Ed. Touraine, le maréchal des logis pilote-aviateur Bonnafont, tombé glorieusement pour la France, le 26 octobre dernier.



(*Critica*, Buenos Ayres,) (Dessin de Rojas.)

L'ESSAYAGE

— *Majesté, cet uniforme est un peu grand pour vous !*



(*Suisse.*) (Dessin de Carlègle.)

— *C'est vous qui avez transporté ces cadavres ?... Vous n'auriez pas pu les aligner proprement !...*



(*Panasso*, Athènes.)

— *J'ai voulu les noyer dans leur sang, ils m'ont noyé dans le sang de mes soldats.*



(*Cincinnati Times Star.*) (Dessin de Bushnell.)

LA GUERRE MONSTRUEUSE



(*Iberia*, Madrid.)

LA QUESTION ÉCONOMIQUE

La France, par le surcroît de ses exportations sur ses importations, enrichit chaque année l'Espagne de 122 millions. L'Allemagne, par le surcroît de ses importations sur ses exportations, appauvrit chaque année l'Espagne de 110 millions.



(*Hollande.*) (Dessin de Raemaekers.)

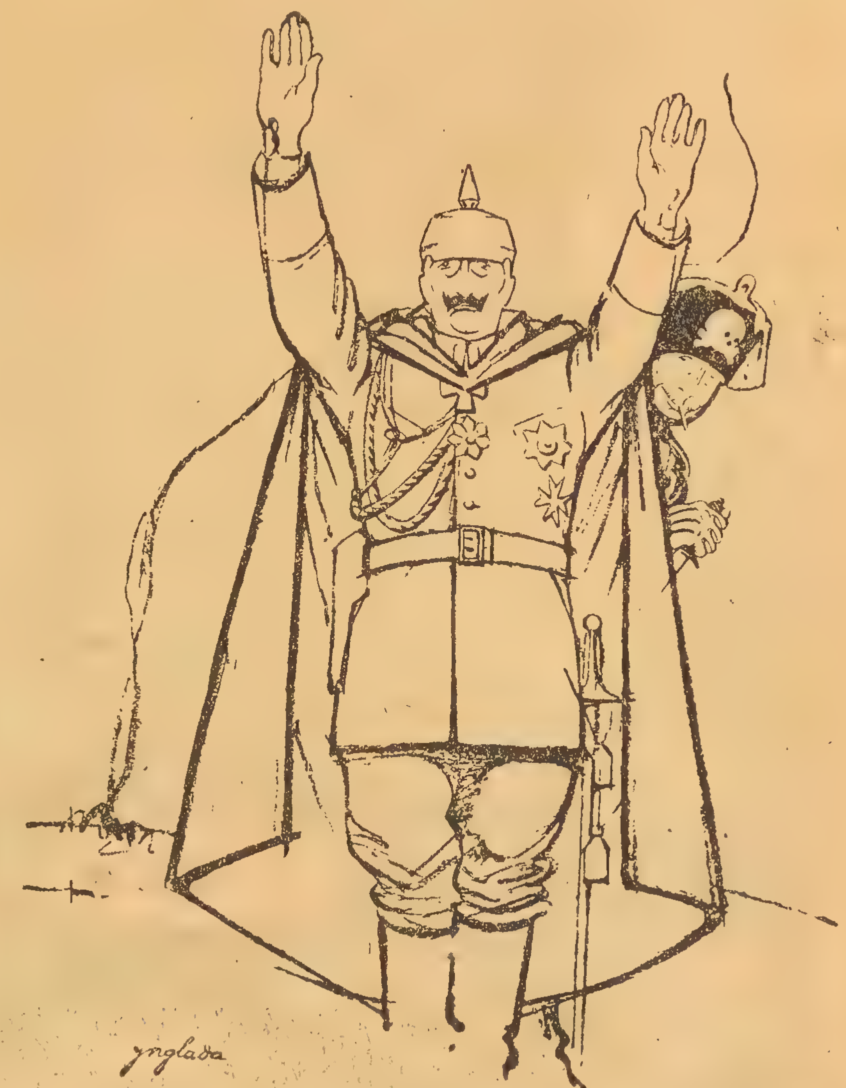
BONTÉ ALLEMANDE

— *Si je te vois encore aussi triste, je t'enverrai rejoindre ton père en Allemagne.*



(*Hollande.*) (Dessin de Raemaekers.)

— *Dis ! N'est-ce pas que je sais me faire aimer ?*



(*Iberia*, Madrid.) (Dessin de Nuglada.)

LA PAIX ALLEMANDE



(L'Écho de Paris.) (Dessin d'Abel Faivre.)

— *C'est terrible ; pour avoir une table on est obligé de se battre!*

— *... Vous n'êtes pas blessé?*



(Le Petit Bleu.) (Dessin de Berger.)

— *Ah diable!... J'avais donné les feuilles de chêne au Kronprinz pour l'échec de Verdun... Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui donner pour Vaux?*



(Le Petit Bleu.)

— *Vous avez vu, m'ame Michu, l'Ambigu ne joue plus de drames ; on donne une opérette d'Hervé!*

— *Oh! Hervé n'a dû fournir que le livret.*



(Le Journal.) (Dessin de Poulbot.)

— *J'voudrais tout de même pas être à la place de Guillaume.*

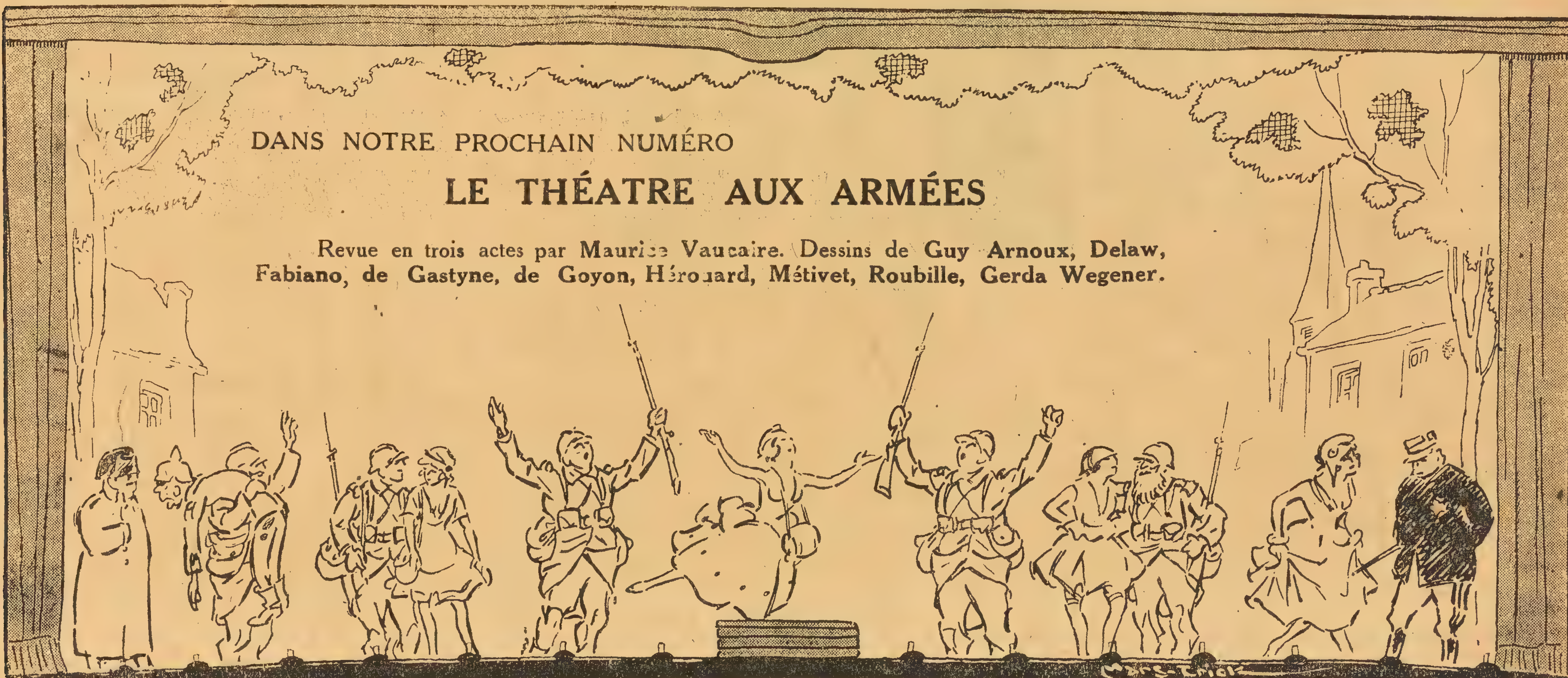
— *Il voudrait p't'être bien être à la tienne.*



(Ruy Blas.) (Dessin de Morriss.)

— *Il a beau être très fort à l'épée, je saurai bien parer toutes ses bottes.*

— *Ben, t'aurais bien dû parer celle qu'il t'a fichue dans le derrière, la semaine dernière.*





(Dessin de Genty.)

LE CHOIX D'UNE FEMME DE CHAMBRE

— Dis-moi, Julo, pourquoi as-tu préféré une négresse ?
— Les gens sont si méchants ! On ne dira pas que celle-là est de la famille...

CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.

Le gérant : F. TINESSE.

3e Année. — N° 82. — 25 janvier 1917. Le Jeudi. — 25 Centimes. Abonnement : France : 12 fr. — Etr. : 20 fr.
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE) (30, rue de Provence, PARIS. Tél. Bergère : 39-61.)

LA BAÏONNETTE



Le Théâtre aux Armées

TANT PLUS ÇA CHANGE!... Revue en trois siècles, par MAURICE VAUCAIRE

DESSINS DE GUY ARNOUX, DELAW, FABIANO, DE GASTYNE, DE GOYON, MÉTIVET, ROUBILLE et GERDA WEGENER



PAR MAURICE VAUCAIRE

AVANT HIER (1745)

MARÉCHAL MAURICE DE SAXE, généralissime.

DE MARIGNY, surintendant des Beaux-Arts.

FAVART, directeur de théâtre subventionné et chansonnier.

PARMENTIER, directeur de la troupe des comédiens de l'armée du comte de Lowendal.

TROUPE FÉMININE

Mmes FAVART, de la Comédie-Française.

CLAIRON, de la Comédie-Française.

GOGO, de la Comédie-Française.

de VERRIÈRES, favorite du Maréchal.

AUGUSTE, danseuse.

HIER (1808)

NAPOLÉON Ier, généralissime.

ALEXANDRE Ier, Empereur de Russie.

REMUSAT, surintendant des spectacles.

MAHÉRAULT, commissaire du gouvernement près le Théâtre-Français.

NICOLET, directeur du Petit Guignol, montreur de Marionnettes.

D'AUBERT, chansonnier.

TROUPE FÉMININE

Mmes GEORGES, de la Comédie-Française.

MARS, de la Comédie-Française.

CONTAT, de la Comédie-Française.

BOURGOIN, de la Comédie-Française.

ANDREE, dite Mamzelle Trompette, comédienne de société.

GRASSINI, danseuse.

AUJOURD'HUI (1916)

GÉNÉRAL JOFFRE, généralissime.

DALIMIER, Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts.

EMILE FABRE, administrateur de la Comédie-Française.

MAX MAUREY, ex-directeur du Grand Guignol.

BOTREL, chansonnier.

LUCIEN BOYER, chansonnier.

TROUPE FÉMININE

Mmes SARAH BERNHARDT; LUCIENNE BREVAL, de l'Opéra.

SOREL, DAMAURY, B. DUSSANE, ROBINNE, NIZAN, de la Comédie-Française, etc...

Mme X. — Chanteuse de salon.

Mlles TAMBOUR.

ZAMBELLI, danseuse, etc., etc..:



AVANT-HIER (1745)

Les tentes du camp du maréchal de Saxe, avec leurs banderoles et leurs fumées au vent, s'étagent sur une colline en demi-cercle. On aperçoit au loin une ville. Boutiques provisoires des mercantis mêlées aux tentes ; parfumeries, pâtisseries marchands de vins, etc...

Une tente d'état-major, dont la portière relevée laisse voir une table chargée de cartes, de plans.

A gauche, un vaste hangar ouvert avec bancs et tréteaux. Une affiche collée à l'entrée indique le spectacle : « le Bal Bourgeois, les Fêtes Publiques, la Chercheuse d'Esprit. Chansons. »

MAURICE DE SAXE *achève de griffonner quelques vers à Mme Favart, il se relit :*

Adieu divinité du parterre adorée,
Faites le bien d'un seul et le désir de tous,
Et puissent vos amours égaler la durée
De la tendre amitié que mon cœur a pour vous !



LE CHEVALIER DE FOLARD (*entrant*). — Bonjour, cher maréchal !

MAURICE DE SAXE. — Bonjour, ami, d'où venez-vous ?

LE CHEVALIER DE FOLARD. — De faire distribuer les programmes du spectacle à nos soldats.

MAURICE DE SAXE. — On leur devait bien cela. En ce moment, nous nous engraissons de couleuvres. Pour moi, passe encore ! Il n'en est pas de même quand il s'agit d'eux... Quelles troupes ! et comme on est bien avec ces gens-là !

LE CHEVALIER DE FOLARD. — Vous vous délassiez à écrire des vers ?

MAURICE DE SAXE. — Oui, à Mme Favart... On fait courir des bruits fort impertinents sur nous, et j'ai bien peur que les librettistes et les musiciens de l'avenir n'en fassent des opéras-bouffons. D'ailleurs, toute l'armée, la cour et la ville devraient savoir que je suis épris de Mlle de Verrières.

LE CHEVALIER DE FOLARD. — Mars a toujours aimé Vénus !

MAURICE DE SAXE. — La marquise de Pompadour m'a fait tenir hier ce billet. (*Il tire d'une poche un papier qu'il déplie et le passe au Chevalier.*)

LE CHEVALIER DE FOLARD (*lisant*). — « Je sais que vous trouvez le temps de vous occuper d'amour et de théâtre ; je suis femme et ne vous en blâme pas ». (*Il lui rend le billet.*) Elle a raison. Dites donc, Maréchal, quand nous battons-nous ? Les soldats et les officiers s'ennuient.

MAURICE DE SAXE. — Bientôt. Allez me quérir l'heureux Favart, j'ai à lui parler, et organisez-moi un beau combat de coqs !

LE CHEVALIER DE FOLARD. — Et de poules ensuite, elles vous aiment, toutes, Maréchal.

MAURICE DE SAXE (*à Favart*). — Bonjour Favart !

FAVART. — Monseigneur, je suis à vos ordres.

MAURICE DE SAXE. — Je ne t'ai pas fait venir comme un simple amusement, mais parce que cela entrait dans mes vues politiques et dans le plan de mes opérations militaires. Je t'ai nommé chansonnier de l'armée, tu es chargé d'entretenir la belle humeur de mes hommes.

FAVART. — Ma femme doit chanter ce soir *la Tulipe* que j'ai composé pour un mien cousin, grenadier au Royal-Bourgogne.

MAURICE DE SAXE. — Demain je livre bataille, on n'en est pas encore instruit ; annonce-le à mes soldats, par un couplet, à la fin du spectacle. Que rien ne transpire jusque-là !

FAVART. — Bien, monseigneur, je le ferai ce couplet, de toute mon âme.

MAURICE DE SAXE. — Comme je suis un homme bien élevé, j'enverrai demander demain à mon adversaire, le prince Charles, un laisser-passer pour toi et ta troupe. Va, que l'amour de la patrie et de ta femme t'inspirent !

FAVART (*s'inclinant*). — Monseigneur, ma patrie, vos victoires et ma femme m'ont toujours inspiré ! (*Il sort.*)

Le maréchal de Saxe rentre dans sa tente. Un mousquetaire rouge laisse retomber la portière.

Deux importants carrosses amènent quelques personnes devant le hangar. De l'un descend M. de Marigny, surintendant des Beaux-Arts, frère de Mme de Pompadour.

De l'autre, se précipitent joyeusement : Mmes Favart, Clairon, Gogo, de Verrières, Auguste et le sieur Parmentier, directeur des spectacles aux armées de Lowendahl.

Mme FAVART (*à de Marigny*). — Bonjour marquis ! Vous aussi, aux armées du Roi ?

MARIGNY. — Pour veiller à ce que les tapisseries de Gobelins et de Beauvais, offertes par Sa Majesté au Maréchal, soient proprement accrochées dans sa tente.

Mlle GOGO. — Vous viendrez nous applaudir, tout à l'heure ?

MARIGNY. — Vous êtes si jolies et j'aime si fort le théâtre. J'ai tant fait pour les artistes qu'ils devraient bien, par reconnaissance, donner mon nom à quelqu'une de leurs salles.

Mme FAVART. — Si les muses ne sont pas ingrates, elles vous en construiront une un jour, derrière votre palais de l'Elysée.

MARIGNY. — J'en accepte l'augure. (*Il entre chez Maurice de Saxe.*)

. . . .

Mme FAVART. — Je suis folle de plaisir, chaque fois que je me retrouve au milieu de ces braves.

Mlle AUGUSTE. — La dernière fois, trois petites camarades et moi nous avons été dévalisées près de Louvain par des hussards d'Autriche. C'est amusant d'être attaquées !

Mme FAVART. — Ah ! ces danseuses, comme elles sont légères !



Mlle AUGUSTE. — Faut bien !

PARMENTIER (*à Mlle Clairon*). — Je trouve que Favart manque de tact, il ne met que ses œuvres sur les programmes.

CLAIRON. — Et sa femme a toujours la vedette. Quel couple !

PARMENTIER (*à Mlle Clairon*). — C'est moi le *premier* qui ai organisé des représentations au front, à Gand.

CLAIRON. — Moi qui suis pour le classique, je la trouve commune dans ses chansons de Collé, c'est manquer de respect aux soldats que de leur débiter de telles grivoiseries ; tandis qu'un beau monologue de Corneille ou de Racine.

PARMENTIER. — Non, ça les rase, comme ce « Barbier de Salamanque », le dernier four que j'ai monté au théâtre du Marais.

CLAIRON. — Vous croyez ?

De tous côtés, apparaissent des soldats : mousquetaires rouges, gardes du corps de la maison du Roi, en bleu et blanc doublé cramoisi, Volontaires du Maréchal : tartares et polonais ; Arquebusiers de Grassin — des parigots, ceux-là ! — Fusiliers de montagne, en veste rouge et espadrilles à rubans bleus montant aux genoux nus, gars du 9e Auvergne, du 33e d'Infanterie en blanc et rouge, du 17e Irlandais en rouge et jaune, du Royal-Wallon en bleu et rouge.



UN FUSILIER (*à Mme Favart*). — Vous nous avez amusés, l'autre jour, avec la chanson de *la Tulipe*... On l'a tous chantée en pensant à vous, à Fontenoy... Alors, les camarades m'ont chargé de vous remettre votre brevet de prévôt honoraire du régiment.

Mme FAVART. — J'attendais ça, mes enfants. Ma belle amie Mortagne commande un « corps détaché ». Mlles de Villeneuve et Villiers sont lieutenants-généraux, Mlles Prévost et Valois brigadiers.

Mlle DE VERRIÈRES. — Moi, j'appartiens à l'état-major de première ligne.

Mlle FAVART. — Vive monrégiment !... Venez tous ! Je paie à boire. (*Elle emmène un groupe se rafraichir à la baraque d'un mercanti vinicole.*)

UN DU 17e IRLANDAIS (*à Mlle de Verrières*). — Vous très blonde, vous ressemblez à ma fiancée Betsy, de Tipperary.

Mlle DE VERRIÈRES. — Embrasse-moi et donne-moi ton numéro, je te recommanderai à mon ami le Maréchal... Et quand tu n'auras rien à faire, écris-moi, je te répondrai...

UN ARQUEBUSIER-PARIGOT (*à Mlle Gogo*). — Tu m' reconnais pas, Gogo... on était voisins à Romainville.

Mlle GOGO. — Bien sûr que j'te reconnais, on a dansé ensemble, un soir, dans le parc du maréchal de Ségur.

L'ARQUEBUSIER-PARIGOT. — T'étais grise.

Mlle GOGO. — J'avais bu du vin de Toulon.

L'ARQUEBUSIER-PARIGOT. — T'as fait du chemin, t'es à la Comédie-Française.

Mlle GOGO. — Et toi, sacripant, tu es devenu un demi-dieu ! Tiens, tu m'as donné une puce !

L'ARQUEBUSIER-PARIGOT. — Où ça ?

Mlle GOGO. — Y a pas d'mal ! *(elle chante).*

On m'a dit qu'il a la gale,
Eh ben, s'il s' gratte,
On s'gratt'ra tous deux !
Ma mère, ma chère mère.
S'il a la gale, on s' gratt'ra tous deux.
Ma mère, je le veux.

UN JEUNE OFFICIER DU 9e AUVERGNE (*à Mlle Auguste, danseuse*). — Un renseignement, mademoiselle ?

Mlle AUGUSTE. — Votre servante, M. l'Officier.

LE JEUNE OFFICIER. — Qu'est-ce qu'on joue à Paris en ce moment ?

Mlle AUGUSTE. — A l'Opéra, *Thésée* ; aux Français, *le Médecin par occasion* ; à la Comédie-Française, *Cornaline esprit follet et Cornaline magicienne.*

LE JEUNE OFFICIER. — Est-ce vrai que notre maréchal a été couronné en pleine représentation à l'Opéra, il y a trois mois, comme autrefois Villars ?

Mlle AUGUSTE. — Oui, j'étais sur le théâtre... Ma camarade Metz, qui chantait l'air de la Gloire dans *Armide*, s'est approchée de son avant-scène, et lui a posé sur la tête la couronne de lauriers des accessoires, en chantant :

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguste héros que j'aime.

LE JEUNE OFFICIER. — Elle a eu une fière idée Mlle Metz...

Mlle AUGUSTE. — D'autant plus que le maréchal lui a envoyé le lendemain un cadeau de 10 000 livres.

(Ils vont plus loin.)

UN GRENADIER (*saoul à ses camarades*). — V'là comment je leur parle aux actrices de Paris, avec respect et amour.

UN DU ROYAL-WALLON. — Pour une fois, sais-tu, on va en nommer une cantinière d'honneur, comme dans les régiments d'Lowendal, sti là *qu'a pincé* Berg op Zoom !

LE GRENADIER. — Lieutenant... major... colonel... avec la plaque à deux canons et l'cœur de Cupidon !

UN DU 1er BRETON (*à un mousquetaire*). — Dis donc, Maurice de Saxe, c'est un Saxon ?

UN MOUSQUETAIRE. — Non, imbécile, c'est un fils du roi de Pologne.

CELUI DU 1er BRETON. — Alors, ça va...

UN DU 9e AUVERGNE. — Eh ! v'nez ! La représentation va commencer...

Ils courent tous au hangar en chantant *la Tulipe.*

Le *Bal Bourgeois, les Fêtes Publiques,* la *Chercheuse d'Esprit* sont expédiés ; le soir tombe... le spectacle va finir... On entend la voix claire et chaude de Mme Favart :

Demain nous donnerons relâche.
Guerriers, Mars va guider nos pas.
Demain, bataille, jour de gloire !
Que dans les fastes de l'Histoire
Triomphe encor le nom français.
Revenez après vos succès
Jouir des fruits de la Victoire !

Les soldats sortent, joyeux, enthousiastes.
— On s'ennuyait, on va se battre, mille dieux !
— Il paraît qu'il y a soixante étendards à prendre.
— On en prendra soixante et un.

En avant
Fanfan
La Tulipe !

(Illustrations d'Hérouard.)



(Dessin de Cerda Wegener.)

AU CAMP DE MAURICE DE SAXE (1745)



HIER (1808)

A Erfurt (Saxe) en septembre 1808. Dans le cabinet de l'Empereur.

NAPOLÉON (*marchant de long en large, les mains derrière le dos. Il dicte une lettre au chansonnier d'Aubert, son secrétaire*).

« *A R'musat, Surintendant des spectacles.* — M'occupant toujours des plai irs du soldat, veuillez ordonner des fêtes brillantes pour les troupes qui traverseront la France, du Rhin aux Pyrénées. Je veux qu'à Mayence, Metz, Nancy, Reims, Orléans, Bordeaux, Périgueux, les municipalités offrent des réjouissances toutes militaires dont je ferai les frais. Je consacre à cet objet un million pris sur le trésor de l'armée. Ayez soin de laisser aux municipalités le mérite de leur généreuse hospitalité. Des chansons guerrières seront composées pour être chantées dans les banquets.

« Je désire que les vieux soldats qui partent du Niémen pour se rendre sur le Tage se rencontrent et se réjouissent avec les enfants de dix-huit et dix-neuf ans qui quittent les bords de la Seine ou de la Loire, pour ceux de l'Elbe ou de l'Oder.

« Envoyez-moi immédiatement Talma, Lafont, Saint-Prix, Mlles Georges, Mars, Contat, Bourgoin et la Grassini pour jouer devant l'Empereur de Russie et devant mes hommes à partir du 27. Ils donneront *Phèdre, Cinna, l'Avare* et ma comédie favorite *Secret de ménage.*

D'AUBERT. — J'ai fini, Sire.

NAPOLÉON. — En attendant, vous me ferez le plaisir d'aller dans les bivouacs chanter vos chansons à mes grognards.

D'AUBERT. — Je viens d'en terminer une d'actualité, en plusieurs couplets.

NAPOLÉON. — Sur quel sujet?

D'AUBERT. — Il s'agit, Sire, de votre entrevue cordiale avec Alexandre Ier, sur le Niemen. Je l'ai intitulée *le Radeau Impérial ou l'Alliance Franco-Russe.*

NAPOLÉON. — Vous me la chanterez plus tard.

D'AUBERT. — Avec plaisir, Sire.

L'Empereur sort. Le secrétaire-chansonnier fredonne :

« Sur le Niémen,
Deux empereurs tutélaires,
Sur le Niémen,
Pour le bien du genre humain,
S'sont donné la main, etc... »

Au bivouac.

UN GRENADIER (*à d'Aubert*). — Vas-y d'ta chanson, fiston !

UN VOLTIGEUR. — Si t'as une belle image, j'ai encore un sol.

UN GARDE DU PRINCE BORGHÈSE. — C'est pas des chansonniers, c'est des chansonnières qu'on voudrait voir. En Egypte, la générale Verdier, qu'était une grande cantatrice italienne, v'nait nous distraire dans l'désert. On l'aurait croquée comme une dragée de Verdun, avec sa culotte collante, ses épaulettes et son plumet.

UN VIEUX GROGNARD, *en caressant sa grosse moustache grise.* — Laissez- le chanter...

D'AUBERT. — C'est sur l'air de *J'ne sais pas danser.*

(Il chante, la main sur le cœur).

Sur le Niémen,
Deux empereurs tutélaires,
Sur le Niémen,
Pour le bien du genre humain,
S'sont donné la main,
S'embrassant comme deux frères.
Là sur un radeau,
Ont traité la paix sur l'eau.

Le petit rad au
Guidé par deux pilotes,
Le petit radeau
Qui n'est rien moins qu'un bateau,
De l'enn'mi sur l'eau
Saura culbuter la flotte.
L'Empereur français
Va les soumettre à la paix.

Chantons, célébrons jusques à l'Amen,
L'entrevu' sur le Niémen
De ces deux nouveaux Alexandre
Qu'auraient pu tout réduire en cendres!...

LE GROGNARD. — Tapé !

D'AUBERT. — Chers amis, à la fin du mois, la troupe du Théâtre-Français vous jouera *Phèdre, Cinna* et *l'Avare.*

LA VEUVE BRULOT, *cantinière.* — Dis donc à Nicolet d'venir avec ses marionnettes ; mes théâtres parisiens, à moi, c'est la *Montansier-Variétés* et les *Troubadours*, de la rue de Louvois.

D'AUBERT. — L'Empereur y a pensé, vous aurez Nicolet et son *Petit Guignol.*

LE GROGNARD. — Vive l'Empereur !

Au théâtre d'Erfurt.

L'Empereur Alexandre Ier et Napoléon sont au premier rang. Derrière eux, le grand duc Constantin, le roi de Saxe, le duc de Weimar et le prince Guillaume.

Au programme un acte de *Phèdre*, un acte de *Cinna*, un acte de *l'Avare* et un solo de danse exécuté par la Grassini.

En scène, Mlle Georges rugit *Phèdre*. Charme et fureur. Amour et rage. Toute la lyre de Racine.

Mlle GEORGES. — ... *Ah! cruel, tu m'as trop entendue... Eh bien, connais donc Phèdre et toute sa fureur.*

ALEXANDRE Ier. — Ach!... Belle personne.

NAPOLÉON. — Sauf les mains et les pieds ; moi je ne regarde que les mains et les pieds.

Ensuite, c'est *l'Avare* avec Mlle Mars, occasionnellement dans le rôle d'*Elise*, Mlle Contat dans celui de *Frosine* et Mlle Bourgoin dans celui de *Marianne*.

Mlle CONTAT. — *Le Ciel ne m'a point fait l'âme de bronze...*

Mlle MARS. — *Trouve-nous quelque invention pour rompre ce que tu as fait.*

NAPOLÉON. — Joséphine a tort, je n'aime qu'elle.

Pour finir, *Cinna* avec Talma. Jamais le tragédien ne s'est mieux drapé et n'a joué avec plus de sublime.

NAPOLÉON, *à son impérial voisin.* — Je place la tragédie au-dessus de tout, la tragédie réchauffe l'âme, élève le cœur, crée des héros. Si Corneille vivait, je le ferais prince.

Après le spectacle, l'Empereur demande Mahérault, l'Administrateur de la Comédie-Française et le remercie. L'Empereur Alexandre lui fait remettre une tabatière par son officier d'ordonnance Tolstoï.

NAPOLÉON, *à Rémusat qui précède Maherault.* — N'oubliez pas mes soldats, amusez-les...

RÉMUSAT. — On leur offrira le *Barbier de Séville* avec



Mlle Contat... Nicolet, directeur du *Petit Guignol*, leur jouera tout son répertoire.

NAPOLÉON. — Je le connais, il est venu à la Malmaison et à Saint-Cloud ; ses pièces sont savoureuses.

NAPOLÉON, *à Alexandre Ier*. — Comment trouvez-vous la brune, celle qui vient de parler?

ALEXANDRE Ier. — Krasiwaïa! Donc agréable.

NAPOLÉON. — C'est un pruneau sans chair...

Mlle BOURGOIN. — *Ouvre-nous des lumières...*

NAPOLÉON. — Celle-là, c'est la mieux de toutes...

ALEXANDRE Ier. — Donc idéale...

NAPOLÉON. — Je vous préviens, par expérience, qu'elle est bavarde et indiscrète.

Le solo de danse de la Grassini.

ALEXANDRE Ier. — Je la connais, elle a dansé dans ma capitale.

NAPOLÉON. — Comment la trouvez-vous?

ALEXANDRE Ier. — Je préfère les ballets russes, mais elle est positivement jolie. L'Impératrice Joséphine n'en est-elle point jalouse?

Les dames de la Comédie-Française, guidées par des officiers, font le tour du camp. Les soldats ont dressé un arc de triomphe aux artistes. Magnifique réception, rafraîchissements, etc...

UN LIEUTENANT DE LANCIERS, *culotte rouge, gilet bleu* (*à Mlle Mars*). — Votre grande renommée. Mademoiselle, et votre nom guerrier, vous ont désignée à mes soldats, ils m'ont prié de vous remettre votre brevet d'adjudant-major.

Mlle CONTAT. — Et moi ?

Mlle MARS. — Ma chère, il faut s'appeler Mars.

Mlle CONTAT *(s'excusant)*. — Je ne suis que Vénus.



UN CAPITAINE D'INFANTERIE LÉGÈRE (*tout en bleu*), *à Mlle Bourgoin.* — Que joue-t-on en ce moment à Paris ?

UN SOUS-LIEUTENANT D'INFANTERIE DE LIGNE (*tout en blanc, hausse-col rouge*), *à Mlle Georges.* — Donnez-nous des nouvelles?

Mlle GEORGES. — Voici le *Journal de Paris.*

La feuille est grande comme un mouchoir.

LE CAPITAINE, *lisant.* — « Au Théâtre-Français, *les Précepteurs*, à l'Opéra-Comique, *Adèle...*

LE SOUS-LIEUTENANT, *à Mlle Contat.* — Mademoiselle, je vais vous charger d'une commission. Si vous revenez ici le mois prochain, j'y serai encore, apportez-moi des gilets de flanelle sans couture, on les recommande dans les réclames de la quatrième page.





APRÈS LE
Le rêve



THÉATRE
du Poilu.

(Dessin de Roubille.)



Mlle CONTAT. — Mes camarades du théâtre se feront une joie d'y joindre des douceurs pour vous et vos braves. Où trouverai-je ces gilets?

LE SOUS-LIEUTENANT (*coup d'œil au Journal de Paris*). — *A la Barbe d'Or*, 39, rue Vivienne.

Mlle MARS. — J'offrirai à ma compagnie, à mon retour, cinq cents billets de la *Loterie Nationale*. Héros et demi-dieux! enfants de Bellone! allons trinquer en attendant....

UN LIEUTENANT DE LANCIERS. — La veuve Brûlot a un petit ratafia dont vous vous souviendrez...

Nicolet vient de jouer avec succès *Patafiole* ou *le Marinier de Saint-Cloud, la Recommandation de Rosalie, Six mois de siège* et *l'Asile du vieil Ermite*. C'est le tour des chansons que les blancs-becs et les grognards reprennent en chœur. Les plus prisées sont : *Ratapataplan, Fanfan la Tulipe.*



Ratapataplan!
S' ta femme était morte,
Te remarierais-tu ?
Non, non, non, non!
Je prendrais mon tambour,
Mes petites baguettes,
Je battrais la retraite...
Ratapataplan
Par tout l'régiment,

En avant
Fanfan
La Tulipe!
Mille noms d'une pipe,
En avant!

Mme ANDRÉE (*dite mam'zelle Trompette, comédienne de société*). — Mes amis, nous allons chanter ensemble, vous reprendrez en chœur.

UN SOLDAT. — Qui c'est celle-là? Tu la connais?

UN AUTRE SOLDAT. — Oui, j'ai été rembourrer ses fauteuils au temps q' j'étais tapissier, c'est la femme d'un député du Bas-Rhin.

Mme ANDRÉE (*une belle gaillarde pleine d'entrain, la Thérésa de 1808*).

Mon p'tit cœur en gage
N'est pas pour les poltrons,
A moi l'pompon!
C'est pour les gens de guerre
Qu'ont du poil au menton,
A moi l'pompon!
Le fusil sur l'épaule,
Le sabre au ceinturon,
A moi l'pompon!
A moi la belle, la belle,
A moi l'pompon!



Dans un coin, un grognard écrit un billet sur un tambour, un jeune camarade l'interroge.

LE BLANC-BEC. — Quoi, t'écoute pas, t'écris?

LE GROGNARD. — Oui... à l'Empereur,.. il paraît qu'il est par là...

LE BLANC-BEC. — Tu perds-t-y la tête!

LE GROGNARD. — Ferme ta boîte! R'garde plutôt si c'est lisible (*Il lit.*) « *Sire, j'ai contracté deux blessures mortelles qui, depuis douze ans, sont l'ornement de ma vie, l'une à la cuisse et l'autre aux Pyramides. Si ces deux anecdotes vous paraissent susceptibles de la Légion d'honneur, je vous en remercie d'avance.* — Bonniot. *Affranchir la réponse.* »

LE BLANC-BEC. — Viens donc plutôt chanter avec nous...

LE GROGNARD. — Oui, mais ma lettre partira tout d'même.

Mme ANDRÉE. — *En vrai soldat de la garde,*
Quand les feux auront cessé
J'tendrai la main aux blessés.
En avant
Fanfan
La Tulipe!
Mille noms d'un' pipe,
En avant!

UN DE MONTENOTTE. — Moi j'aime mieux la Comédie-Française, la femme Georges me ferait retourner au bout du monde.

UN DE BASSANO. — Moi, c'est la demoiselle Bourgeois que j'ai dans l'œil.

UN DE RIVOLI. — C' qu'elle sent bon, j'ai passé à côté...

UN DU MONT-THABOR. — Cours après, y a longtemps que le petit Caporal te l'a soufflée.

UN D'IÉNA. — Moi j'aime mieux les marionnettes, ça dit les choses comme on les pense.

DEUX D'EYLAU et DE FRIEDLAND. — Moi j'aime mieux la *Marseillaise*, on n'a qu'à la chanter pour renverser tout!...

UN D'AUSTERLITZ. — Naturellement!

(Tous, debout, les jeunes et les vieux, comme dans un grand final d'épopée)

Allons enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé!



(*Illustrations de Métivet.*)



AUJOURD'HUI (1916)

Pendant que le chansonnier Th. Botrel, non plus vêtu du costume brodé du Vendéen des grands *Pardons*, mais d'une capote fleurie de la croix de guerre et estampillé du brassard ministériel, s'en va chantant dans les tranchées et les cagnas.

Mon bon monsieur, je suis trop gueux
Qué gâchis vous f'rais-je !
Je suis pieds nus, sale et boueux
Et tout couvert de neige !

Pendant que Lucien Boyer, à la face consolante et au solide accent méridional, déclame en d'autres lieux analogues :

Les clairons sonnent, éclatants,
Chargez, on part...
Ils sont dans nos vignes, les corbeaux !

Le généralissime, grand-père des poilus, décachète au G. Q. G. un rapport du général X.

JOFFRE (lisant). — « *Mon général. J'ai étudié la proposition de M. Emile Fabre qui, très judicieusement, parle de la nécessité de distraire les hommes pendant les soirées d'hiver, au retour d'un séjour aux tranchées, et de leur santé morale,* etc.. *Il sera facile de s'entendre à ce sujet avec M. le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts pour l'organisation des représentations. Les artistes, je le sais, ne demandent tous qu'à collaborer gratuitement à ces spectacles... Nous avons déjà un chansonnier officiel, M. Botrel, fort goûté des soldats. Peut-être n'est-ce pas assez,* etc... » (*à son officier d'ordonnance.*) Approuvé, faites le nécessaire.

Le consentement complet du Grand Quartier Général est transmis à M. Dalimier sous-secrétaire d'Etat, surintendant des Grands et Menus plaisirs de la Nation

DALIMIER (*à son chef de cabinet*). — Guiraud, nous allons constituer un comité d'action pour le théâtre aux armées. Il y aura vous, Emile Fabre, Coolus, Cortot, Séché, et nous allons prendrons Maurey, l'ancien directeur du Grand Guignol pour diriger les représentations.

GUIRAUD (*assis dans l'authentique fauteuil de Robespierre*). — Excellente idée.

DALIMIER. — Téléphonez à Maurey.

GUIRAUD. — Bien, M. le ministre.

Max Maurey n'est pas loin, il se tient en permanence dans son cabinet directorial des Variétés, où il attend la réouverture de son théâtre d'après guerre, en faisant avec son administrateur Monvel d'innombrables parties d'échec, noble jeu de Philidor et d'Alfred Caput. Au coup de téléphone, il accourt rue de Valois, à petits pas veloutés, son long pardessus flottant et les mains dans le dos, comme chacun sait.

DALIMIER. — Mon cher Maurey, voulez-vous songer à des programmes variés et amusants pour nos poilus ?

MAX MAUREY. — Rien de plus facile, M. le ministre.

DALIMIER. — Voyez d'abord Emile Fabre, il faut nous servir de la Comédie-Française, artistes et répertoire.

MAX MAUREY. — En y ajoutant quelques comédiens et quelques actes du *Grand Guignol*, nous aurons un ensemble parfait, le classique et le moderne.

DALIMIER. — Bravo !

MAX MAUREY. — Molière et Tristan Bernard, Regnard et Courteline, Marivaux et...

DALIMIER. — Et Max Maurey.

MAX MAUREY (*sourire charmant.*) — J'allais le dire, M. le ministre...

◆ ◆

Les artistes, hommes et femmes, se sont retrouvés à huit heures moins le quart du matin devant la gare du Nord, à moins que ce ne soit devant celle de l'Est, chargés de plaids, de manteaux, de sacs de voyage. Le secrétaire du comité, M. Alph. Séché, remet à chacun son permis délivré par le grand quartier général. C'est une large feuille de papier bleu, d'une calligraphie gravée, élégante au possible. Les blancs ont été soigneusement remplis. A gauche, une petite photo du porteur, comme sur les cartes d'abonnement ou d'identité. Le signalement est noté aussi complètement que possible, depuis l'âge jusqu'aux moindres signes particuliers. Le cachet de l'Etat-major est tamponné au bas de la feuille.

Tout le monde est installé dans les wagons. Le train roule vers une destination *inconnue*, c'est seulement à la station qu'on sera fixé.

Arrêt. Trois autos militaires attendent. Tous s'y engouffrent, et en quatrième vitesse !

La D. E. S. (Direction des Étapes et Services) a retenu des chambres dans les hôtels ou auberges ; souvent c'est un billet de logement qui enverra Mlle Dussane ou Mlle Damaury chez l'habitant.

Cinq heures du soir.

La petite salle du tribunal de X... peut contenir quatre cents personnes, douze cents poilus s'y entassent, ils sont arrivés à pied, en bécane, en char-à-bancs, de 10 kilomètres à la ronde.

Un bon bougre qui est venu à griffes, de plus loin encore, cogne à la porte. Les autres lui crient à travers ;

— Pas mèche, on est plein !

Et le malheureux insiste, il donne des gages de toute sa bonne volonté de spectateur.

— Ouvrez, j'applaudirai comme un capitaine.

Les copains entr'ouvrent... Le bon bougre entre de biais, se fait mince, s'écrase comme une sardine entre deux voisins déjà aplatis...

Un groupe qui essaye de carotter est en faction du côté du couloir des artistes. La consigne est formelle, on ne passe pas ! Le groupe se résigne, il entendra ce qu'il pourra du concert, les voix des chanteuses arriveront, par bribes,... un brin de musique tout de même.

En attendant les trois coups, le groupe improvise une sérénade aux élégantes interprètes ; le refrain est :

On vous aime déjà !

Un poilu. — Tu les as vues, c'qu'elles sont chouettes !

Un autre. — C'est des femmes *soie-soie* !

Un autre. — On y pensera ce soir, en se pagnotant sur sa botte de paille.

Il en reste tout de même trop dehors, les dames *soie-soie* en ont le cœur serré. Elles vont en délégation demander au général la permission de donner une seconde représentation à huit heures.

Le général proteste :

— Et leur soupe?

— Faites-la sonner un peu plus tard, supplie le joli sourire de Mlle Robinne.

— A neuf heures et demie, implorent les beaux yeux de Mlle Damaury.

Le général consent...

— Soit... mais à une condition.

Le joli sourire et les beaux yeux deviennent perplexes et interrogateurs.

— C'est que vous me laisserez assister au spectale au milieu de mes hommes, en père de famille.

— Comment donc?...



L'autre jour, *le Théâtre aux Armées* a donné quatre représentations dans la même journée, c'était dans un poétique petit village de l'Alsace reconquise, le colonel réunit les artist s et les enchanta d'une phrase inoubliable :

— Maintenant que vous êtes là, notre terre est bien française !...

Les comédiens n'ont pas peur. Leurs autos, la nuit, longent les routes, tous phares éteints. Ils ignorent le danger ; Zambelli et Meunier danseraient sur un volcan !

Il y a deux mois, avec le courage de ces nègres des *corridas* portugaises qui exécutent des pantomines devant le taureau lâché, ils ont donné un spectacle dans la citadelle de V... Tous voulaient en être, mais il y eut choix et sélection pour une telle messe théâtrale que présidait le général P... celui qui a une figure d'ivoire et dont l'œil bleu perçant vous pèse en deux secondes.

On joua : *Depuis six mois*, marivaudage joyeux, et la belle Nelly Martyl, pareille au pâtre de la « Légende des siècles » qui psalmodiait des romances de guerre au seuil du donjon de « Hasferrer », chanta la *Marseillaise*.

Réveillées de bonne heure, la soubrette de Molière, la grande coquette de Dumas fils et l'ingénue de Musset se promènent...

Chacune a sa lettre. C'est un général qui remercie, il se déclare confus d'avoir abusé de l'extrême obligeance du *Théâtre aux Armées*, en demandant quatre représentations en vingt-quatre heures, « *Mes poilus vous en sont fort reconnaissants* » ; puis c'est un colonel qui se fait l'interprète de ses hommes... « *Au milieu de l'art et du bruit du canon, au milieu de la grâce et du bon rire, au milieu du charme et de l'admiration, vous aidez par votre talent, par votre joie communicative, par vos sentiments élevés, à la Victoire pour laquelle nous travaillons tous, chacun selon ses moyens. Votre départ laisse un vide parmi nous... La poussière de votre auto sera à peine dispersée que mes poilus appelleront à grands cris la joie de votre retour* ! » Enfin, c'est un poète anonyme qui a rimé sa bienvenue :

Une aurore fleurit aux [hampes des drapeaux,
A demain la moisson [rouge de la Victoire...
Ce soir amusons-nous, [on vous paie en bravos,
Nous n'avons que cela de [monnaie et... la Gloire.

La joyeuse soubrette, la fière grande coquette, et la modeste ingénue ont aussi chacune dans leur petit sac un brevet rédigé en bonne et due forme, comme en recevaient jadis leurs illustres devancières : Favart, Clairon et Verrières.

« Je suis élevée à la dignité de chasseur de 1re classe au ... bataillon de chasseurs à pied, dit la soubrette en lisant son parchemin « *pour nous avoir enlevé le cafard.*»

— Et moi, je suis caporal-clairon, sourit la grande coquette, en ajoutant « *nommée à l'unanimité par ceux qui ont eu le plaisir d'applaudir à votre talent, et d'avoir été emballés par le feu sacré de vos chansons.*

L'ingénue déclare en baissant les yeux, comme si elle disait « Mon petit chat est mort ! »

— J'appartiens en date d'aujourd'hui à l'escadrille ... comme observatrice et bombardière « *pour avoir fait vibrer les cœurs des braves poilus du front.* »

— Ça, c'est encore plus chic ! avoue *Célimène.*

— Veinarde ! soupire *Dorine.*

Une forêt à moitié déchiquetée par les marmites.

Les ormes droits, les chênes et les châtaigniers sont les colonnes effritées de cette cathédrale qu'un instant les vandales ont envahie. Des autels de mousse posés un peu partout s'élèvent, piqués de clochettes lilas et roses.

Les oiseaux sont revenus après la tourmente : ils s'égosillent, ils chantent pour les poilus et pour les belles dames *soie-soie* qui seront tout à l'heure sur les tréteaux des baraquements édifiés au milieu de la clairière.

Max Maurey se promène dans le cœur de la forêt, il a pris de l'avance, il aime à rêver seul, il donne à ras de terre des coups de canne qui décapitent les chapeaux roses et les parasols bleus des champignons. Un lièvre, pris de trac, galope dans un fouillis de luzerne, un campagnol rentre dans son trou...

A quelque cent mètres, la poétique ingénue Mlle Nizan, escalade tertres, talus fleuris et ruisseaux chantants ;



(Dessin de de Goyon.)

A ERFURT (1808)

elle s'arrête, sort un petit canif et grave son nom sur l'écorce d'un bouleau argenté ; un écureuil qui grignotait une prunelle file jusqu'en haut de l'arbre...

Mlle Cécile Sorel passe majestueusement devant un grand hêtre, telle Mme de Pompadour lorsqu'elle rencontra pour la première fois Louis XV en pleine forêt de Sénart.

Mlle Damaury et Mlle Dussane baguenaudent, intriguent les oiseaux, les plantes et les insectes. Un moineau hugolâtre siffle :

« *Hé ! venez voir, pinsons, verdiers, les geais, les merles !* »

Un caillou murmure :

« *Elle a le pied petit et la jambe bien faite* !

Un papillon va se poser sur leur nez tour à tour...

Sarah Bernhardt et Lucienne Bréval, derrière elles, déchaînent un concert aérien.

Une mésange crie à une fauvette :

— C'est Sarah. Il paraît que sa voix, quand elle parle, est plus harmonieuse que nos chants.

La fauvette vole au-dessus du front de camée de la noble Lucienne :

« Tu m'apprendras *Carmen* ! »

En bas, une rivière dort dans le calme, comme un lac : une vraie allée d'eau, ombragée par de hauts arbres qui s'appuient, front à front, d'une rive à l'autre, puis s'élargissent, découvrent une pelouse de plantes aquatiques.

M. Silvain, le Doyen, est dans une large barque ; ce





grand pêcheur n'a pu résister au plaisir d'emmener quelques camarades sur ce bachot plat que les tentacules des nénuphars et des sagittaires voudraient arrêter au passage, pour mieux l'entendre parler ou déclamer. M. George Grand rêve au dîner que lui ont offert la veille les officiers russes du camp de X...

M. Bernard, de la Comédie-Française, qui fait beaucoup de cinéma, s'exclame :

— Qu'on serait bien ici pour tourner, on se croirait dans les ruisseaux navigables des forêts vierges de Bornéo.

Le Doyen n'écoute pas, il est poète et l'ami des poètes, il a des souvenirs il articule :

Le grand Niagara résiste, le Rhin tombe;
L'abime monstrueux tâche d'être une tombe.

Puis, comme l'heure tarde, il rétablit perpendiculairement le bateau, ses bras herculéens prennent un point d'appui dans l'eau, et le bachot-gabare avance avec la rapidité d'une périssoire, bousculant l'harmonie des arbres qui se reflètent dans le miroir liquide.

Ils sont un millier de poilus assis dans la clairière, une mer de képis, de bérets, de bonnets, de chéchias et de bourguignottes... Il en est de suspendus dans les branches et sur les poutres des abris qui limitent le vaste carré.

On commence par le *Salut des comédiens* du bon poète Zamacoïs, dit par Marcelle Praince.

Dumény joue la *Fiole* de Max Maurey, avec Mlle Duluc.

UN POILU (*à son voisin, en regardant Dumény*). — Y r'ssemble à notre général, ce gars-là !

L'AUTRE. — C'est lui qui joue les généraux dans les cinémas, c'est un général civil, quoi !

Sarah Bernhardt, Mmes Dussane et Jeanne Méa interprètent *les Cathédrales*.

UN POILU SAVOYARD. — Ous qu'elle est, Sarah? C'est-y la môme à droite?

UN POILU DU JOCKEY-CLUB. — C'que t'es ballot !

LE POILU SAVOYARD. — J' suis pas abonné à l'Opéra, comme toi !

Zambelli danse. Les poilus l'écoutent du regard, car c'est une chanson que trace son chausson...

Puis un peu de music-hall... Mlle Tambour dont les jambes ne sont pas des baguettes...



UN POILU DE GRENELLE. — Eh, vieux! elle s'appelle Tambour !

UN POILU DE L'UNIVERSITÉ. — Autrefois sous les rois, il y en avait une aussi qui s'appelait Clairon, et une autre Trompette.

LE POILU DE GRENELLE. — Ah ! m... !

Mme X... dans son répertoire : *A moi l'pompon* ! et *la Fille entêtée*. Mme X... est la seule française qui chante au front anglais où elle est populaire avec *Goody-Goody* et *Non, jamais!*

UN COLONIAL. — J'la connais, c'est moi qu'a emménagé son Pleyel.

UN VITRIER. — T'en as des relations !

UN COLONIAL. — Quel succès ! Elle nous a comme Dussane !

Mme X... les poings sur les hanches, en jupe à minces rayures tricolores, envoie son couplet jusqu'à la borne de la clairière :

« Ma fill' qu'en feras-tu ?
On dit qu'il part pour la guerre.
— S'il va-t-en guerr', j'irons tous deux,
Ma mère, ma chère mère,
S'il va-t-en guerr', j'irons tous deux,
Ma mère, je le veux ! »

Mlle Dussane dans son répertoire : *Auprès de ma blonde*, *la Traderiquette* et *Fanfan la Tulipe*.

Elle sait se camper comme il faut, elle en a un galoubet... et des yeux qu'elle manœuvre comme deux belles étoiles brillantes que le patron du ciel lui aurait prêtées pour cette belle cérémonie !

En avant
Fanfan
La Tulipe.
Mille noms d'une pipe
En avant !

UN ALPIN. — J'lui lance mon béret !

UN ZOUAVE. — Moi, ma chéchia !

UN DE L'ARGONNE. — Les boches ont pas sa pareille !

UN DU BOIS-LE-PRETRE (à Dussane). — J'te nomm' caporal.

UN DE DIXMUDE. — J'te nomme ma sœur !

UN DE L'HARTMANNWILLERKOPF. — On se battra pour toi!

UN DE LA CHAMPAGNE. — Viens avec nous?

UN DE LA MARNE. — J'te port'rai sur mon sac !

UN DE VERDUN. — J't'ai reçu' dans l'cœur.

UN DE LA MAISON-DU-PASSEUR. — La *Marseillaise* !

TOUS. — *La Marseillaise* !

Mlles Bréval et Dussane la chantent à l'unisson, perdant la tête devant cette mer de képis, de bérets, de chéchias et de bourguignottes qui commence à soulever ses vagues...

Pendant un entr'acte, les poilus se secouent ; quelques-uns courent à la forêt chercher des genêts et des bruyères qu'ils offriront à leurs amis les artistes.

UN POILU PARIGOT. — C'est chouette ici, au moins pendant les entr'actes on peut sortir, c'est pas comme dans les music-halls où on nous garde pour la limonade.

UN AUTRE. — T'as qu'à pas t'laisser faire.

LE POILU PARIGOT. — J'irai plus qu'à la Comédie-Française, eusse donnent des contremarques.

Les artistes se massent derrière le théâtre. Le général X... prend la parole :

— Merci. Vous êtes nécessaires au front, vous y apportez la saine émotion ou la gaîté qui font que l'on s'éveille de cette sorte de torpeur créée par une longue guerre, et qu'après cette représentation, nous nous sentons prêts à tous les sacrifices, gaîment... à la française ! Dites-vous bien que les soldats qui se sont le plus distingués, sont ceux que votre *Marseillaise* a électrisés !

Un modeste poilu-docteur-ès-lettres, délégué par ses potes pour remettre les bruyères et les genêts d'or aux artistes, avec un petit compliment, improvise deux vers, en s'inclinant devant la grande Sarah :

Vous nous avez donné comme un coup d'éperon.
Vous vintes, nous vous avons vue et nous vaincrons !

MAURICE VAUCAIRE.

(Illustrations de Marco de Gastyne.)



(Dessin de Fabiano.)

A X... (1916)

— Pour vous remercier, Mademoiselle, d'être venue nous voir en « Passant ».

CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ. *Le gérant :* F. TINESSE.

3e Année. — N° 83. — 1er Février 1917. Le Jeudi. — 25 Centimes. Abonnement : France : 12 fr. — Étr. : 20 fr.
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.) (30, rue de Provence, PARIS. — Tél. Bergère : 36-6…)

LA BAÏONNETTE



…ESSINS DE
Arnoux, Gus
Capy, Delaw,
…astyne, Henriot,
Poulbot.
Histoires…

IMAGES



PAR CHARLES DERENNES

Braves gens d'ailleurs et d'ici,
Le ciel vous ait en sa merci!

Français, Russes, Anglais aussi,
Belges, Italiens et Serbes,
Portugais qu'on dit toujours gais
Et qui le seront plus et mais
Bientôt, — lorsque sur nos guérets,
Victoire, frémiront tes gerbes! —
Et vous, Japonais, mêmement,
Nul de vous n'en risque d'acerbes.
Auprès de nous, en ce moment...

C'est bien vrai que : *La Baïonnette*
Est le titre que l'on nous prête.
— Noble titre et qui point ne ment :
Notre sœur, au front, est connue...
On raconte que, rose, nue,
Aiguë, elle est belle vraiment,
Au point d'affoler l'Allemand...
Aiguë et nue et blanche, — et nette
Car Rosalie, en fille honnette,
Loin de rêvasser, d'être en quête
D'un protecteur ou d'un amant,
Ne songe qu'au punissement
D'un peuple gourmand et dément...

Nous sommes, nous, sa sœur cadette...

❖ ❖

Très humble, mais aussi coquette,
Nous portons à notre casquette,
Comme ornement, ou talisman,
Un panache probe et charmant :
L'esprit français, tout simplement!
Et, quand l'Aînée « y va gaiment »,
Quand Rosalie est d'une fête
Qui lui vaudra quelque conquête,
Nous, *La Baïonnette*, on s'apprête
Également

❖ ❖

Dans les milieux Qualifiés de *sérieux*
Et même ailleurs (ce qui vaut mieux !)
Les gens que nous préférons, ceux
Qui n'ont pas du poil dans les yeux,
Comprennent qu'il faut, « pour qu'on tienne, »
Adjoindre au sang dont est teinté,
Sur la palette de l'été,
Le sol picard (ou la Lorraine.
Ou d'autres pays, à côté...)
Adjoindre — azur, or, — la gaîté
Qu'on traitait chez nous d'ancienne.
Ah! que ce bien, ressuscité
Dans son auguste pureté,
— Rêve, sourire, honneur, clarté!
Ne quitte, on l'aura mérité,
Dans l'avenir notre domaine!
Et qu'il nous soit donné, sans plus,
Dans l'émouvant flux et reflux
Où cette guerre nous entraîne,



... Elle est belle vraiment
Au point d'affoler l'Allemand.

Qu'il nous soit donné, chers Poilus,
De vous plaire cette semaine !

Or, voyez. Ce qu'on veut tâcher...
— Civils, vous pouvez approcher :
Il faut que tout le monde vive!... —
Ce qu'on veut tâcher, en ce jour,
De faire refleurir, autour
Des deuils dont toute âme est plaintive,
C'est du bleu, de l'espoir, l'amour
Des belles images dorées
Et hautement peinturlurées,
Des légendes bien inspirées,
Des histoires faites au tour...



Que les hommes de douce France
Se disent : « C'est en Epinal
Que naquit l'art franc et loyal
Qui nous permit, dès notre enfance,
Chers imagiers, d'imaginer



Images naïves sur qui
Notre rêve s'est alangui..

Le chemin où doit s'incliner
Chacun devant notre vaillance ! »

Images naïves sur qui
Notre rêve s'est alangui
Dès l'âge que nous sûmes lire
Ou regarder : Bayard ! La Hire !
Jeanne d'Arc ! Enchanteur Merlin !
Babylas ! Malheurs de Sophie !
Chers noms de qui le rêve a faim
Et qui nous suivent dans la vie

Pour nous démontrer quà la fin,
Que l'on veuille pleurer ou rire,
Qu'on ait la palme du martyre
(Ou des fleurs des champs dans la main)
Pour nous démontrer que la fable
Montre de manière admirable
Que, soit-on grand ou misérable,
Être bon, c'est être malin...

(J'oubliais, parmi tant d'éloges,
Qu'Épinal est chef-lieu des Vosges.)



Beaux soldats du frônt et du feu,
A vous l'hommage de ce jeu.
Puissiez-vous voir bientôt, mon Dieu !
Les vieux, l'épouse... ou la marraine,
Votre pays, mont, val ou plaine,
Le sol natal, dont on ne peut
Guérir, si l'on vaut tant soit peu...
Et puisse, pour votre défense,
Ce parfum d'enfance et de France,
Au milieu du cruel silence
Que creuse le bruit du canon
Autour des têtes en démence,
Puisse-t-il évoquer un nom
Un souvenir, une pensée,
L'espérance mal effacée
De retrouver pour tout de bon
La maman ou la fiancée...
O Terre de France ! O Maison
Familiale pavoisée,
Où la victoire s'est posée
Comme un oiseau sur le gazon...

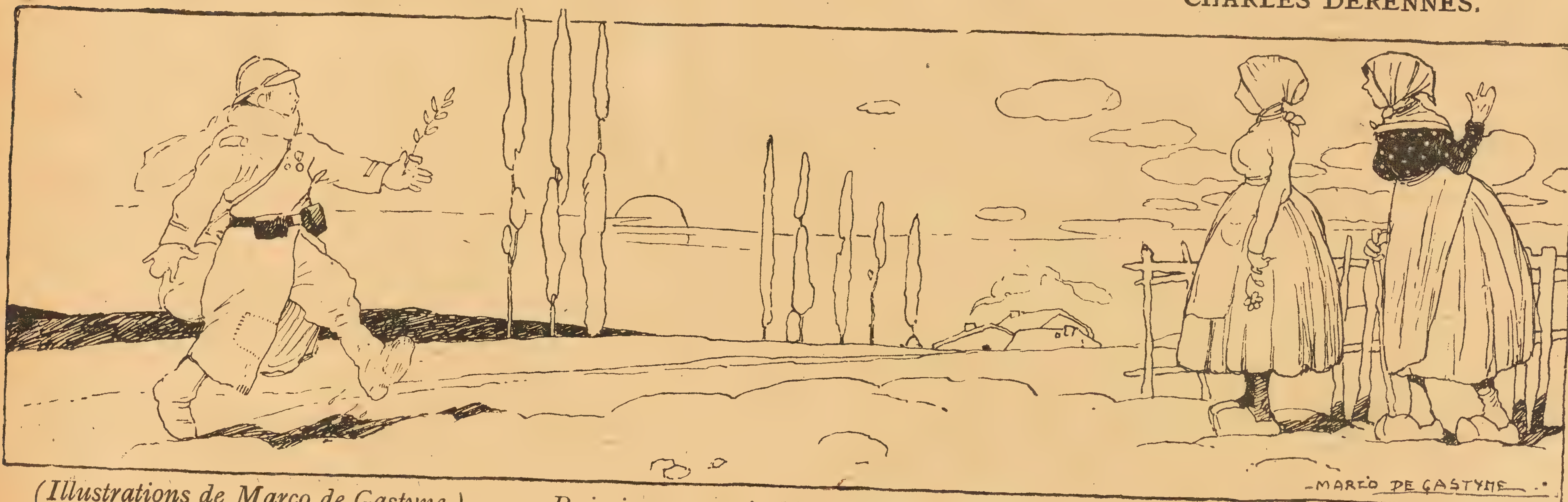
Elle apparaît, à l'horizon !...



De nos couleurs franches, gueulardes,
Tandis que ton Aînée, au feu,
Pique les Boches, — et un peu !
Toi, *Baïonnette*, c'est par jeu
D'esprit et d'âme que tu lardes
Le peuple vil qui va, demain,
Lassé de la mort, de la faim,
Blessé — tel était son destin ! —
Au cœur comme dans l'intestin,
Nourri de vent, vêtu de hardes,
Demander qu'on le laisse enfin
Se reposer sur le chemin
Où, Guillaume, tu te hasardes ;
Et tes impériales gardes
Pourront-elles, un jour prochain,
Se donner le luxe un peu vain
D'ôter, de tes pieds, les échardes ?

Bonnes gens d'ailleurs et d'ici
Le ciel vous ait en sa merci !

CHARLES DERENNES.



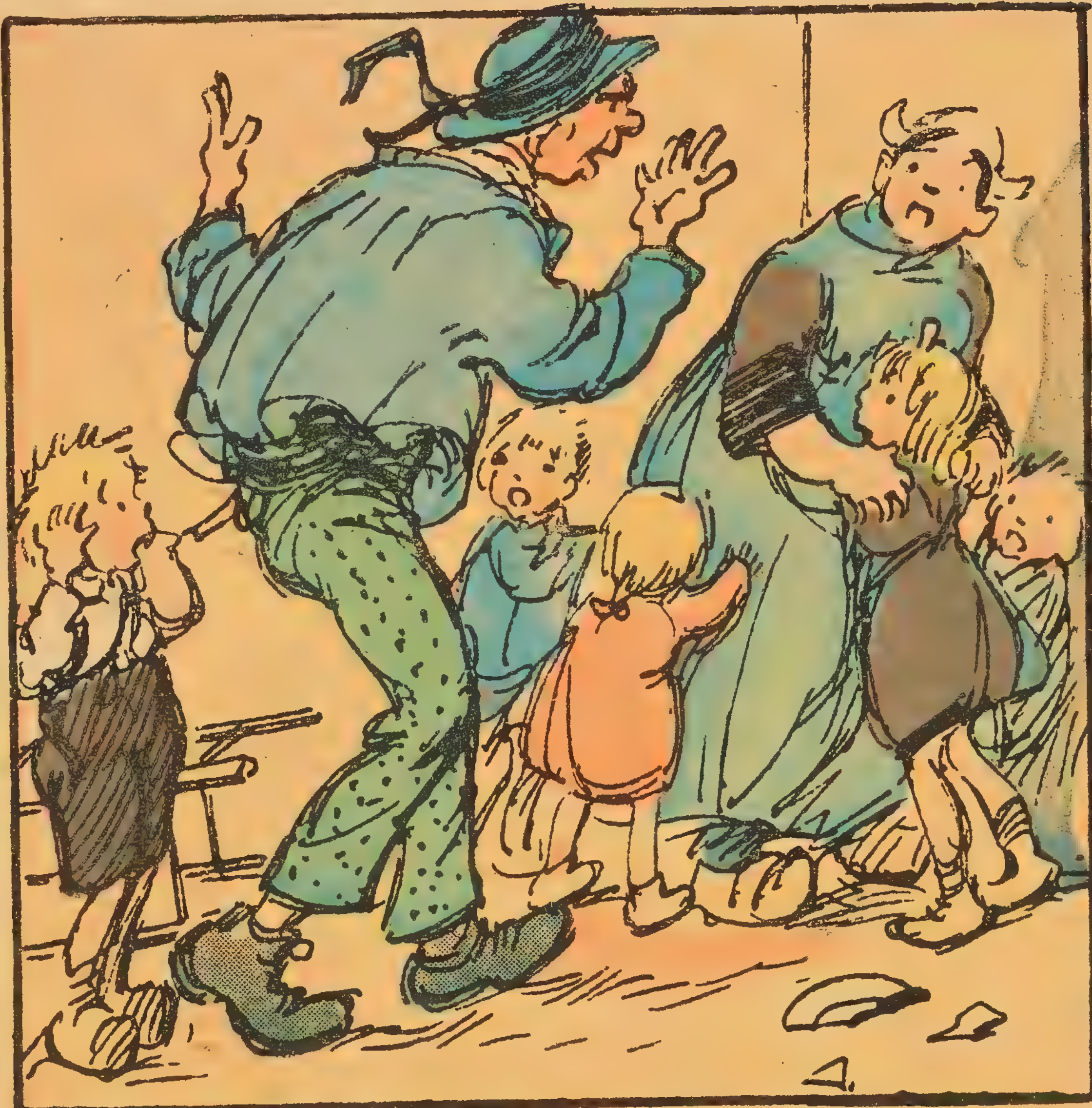
(Illustrations de Marco de Gastyne.)

Puissiez-vous voir bientôt, mon Dieu !
Le vieux, l'épouse... ou la marraine...

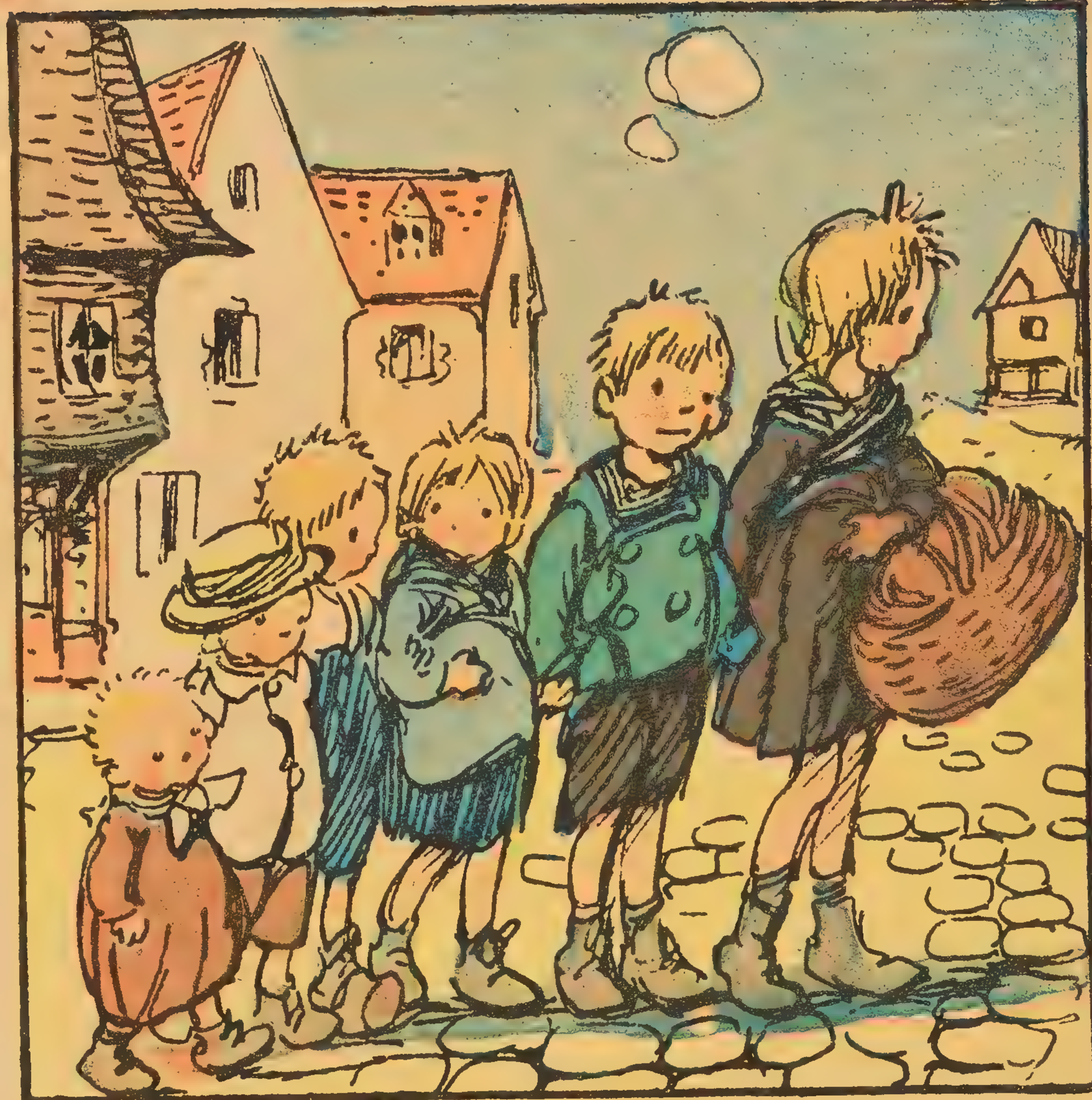
SIX MIOCHES



Ce n'est pas pour dire, mais, chaque soir, quand Yves Legouec sortait du cabaret, les maisons et même les pavés de son patelin lui jouaient de bien vilaines farces...



Il s'en vengeait méchamment sur les siens, sur l'infortunée Phrasie, son épouse, et sur ses six enfants, pauvres petits innocents. Ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes...



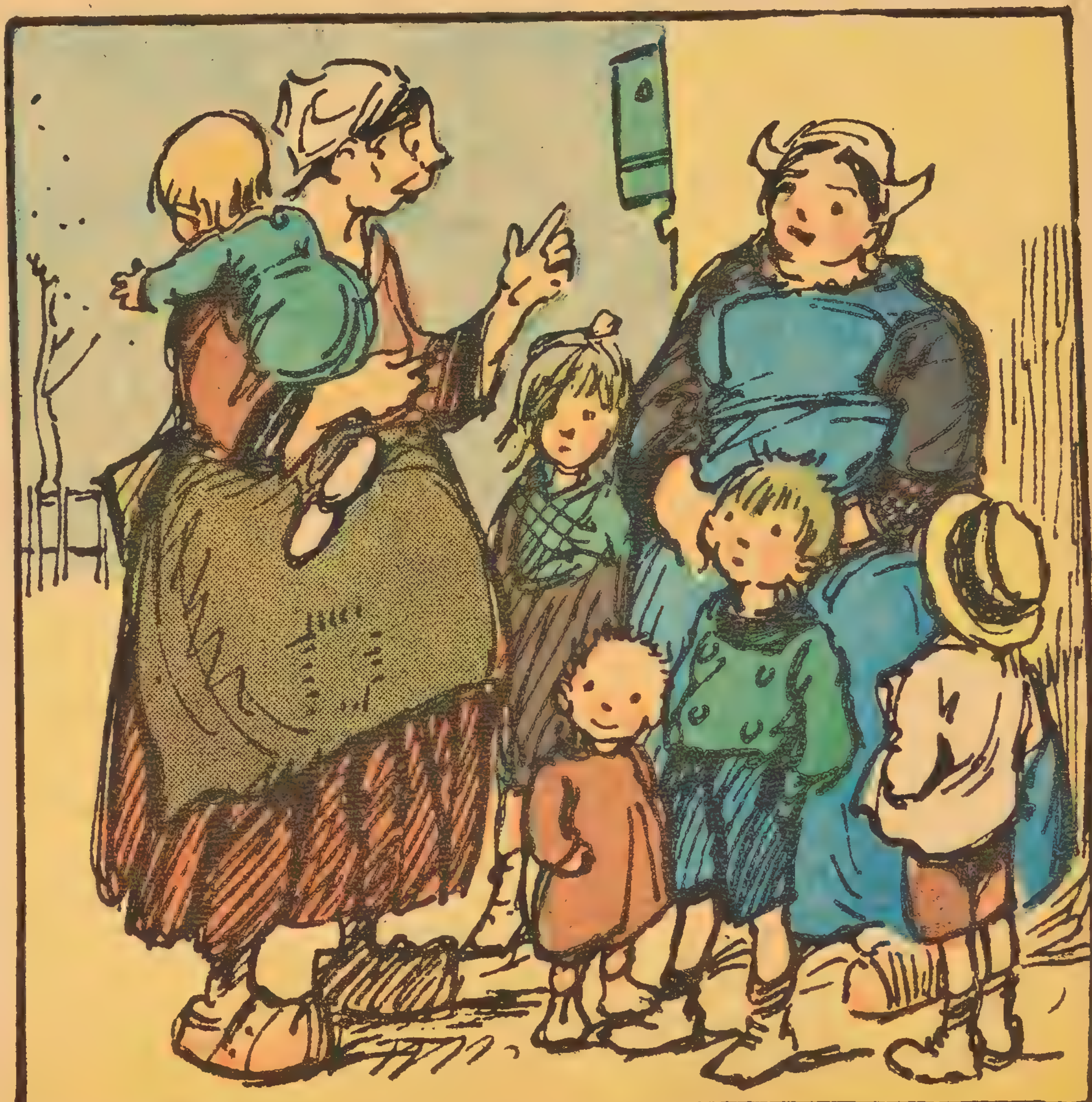
...erraient toute la journée, espérant de la bonté d'autrui un supplément à leur maigre pitance. On les aimait bien, surtout le dernier né, qui répondait au prénom d'Arthur.



Arthur n'avait pas son pareil pour faire des singeries et des grimaces. Les bonnes gens s'en réjouissaient. Son grand succès, c'était quand il



Yves Legouec dut partir pour la guerre avec ceux de sa classe. Vous pensez si elle fut soignée, la cuite qu'il prit en compagnie de gens de son espèce, la veille de son départ !



« Tu es chanceuse, toi, dit à la Phrasie une voisine. Ton mari ne te battra plus et, grâce à tes six enfants et à l'allocation, tu vas vivre désormais comme une reine. »



En effet, ce furent des jours de bon lait, de bon cidre, de bon beurre, de pâtées si succulentes que les mioches n'en avaient jamais imaginé de pareilles, même en rêve.



— « Voilà ce que c'est que de faire son devoir, disait la Phrasie ; moi, j'ai donné six enfants à la France. » Dans le pays, on commençait même à trouver qu'elle crânait un peu.



Vous vous doutez de la figure qu'elle fit, le jour où sa voisine lui montra dans le journal que les pères de plus de cinq enfants allaient rentrer prochainement dans leurs foyers !



Elle ne décolérait plus, elle contait sa peine à tout venant. Cependant, au front, Yves Legouec faisait vaillamment son devoir. Hélas ! un éclat d'obus le frappa au cœur...

(Dessins de Poulbot)



... en pleine bataille. M. le maire vint annoncer à la Phrasie : « Votre homme est mort en héros, en soldat. » Et Phrasie qui, la veille encore, parlait de le tuer s'il rentrait...



... sanglota... « Hi ! Hi ! Jusqu'ici ce n'était qu'un ivrogne, maintenant, c'est un grand soldat !... » Et le pauvre petit Arthur, n'ayant compris que ce dernier mot, faisait gravement le salut militaire...

(Histoire de Charles Derennes.)

LE PETIT CHAPERON ROUGE



La mère-grand habitait une pauvre chaumière, toute seule. C'était le soir, en hiver; il neigeait.



Elle entendit frapper à sa porte. C'était un soldat qui demandait le chemin de la gare : il s'était égaré...



...il revenait de permission.
— Entrez, entrez, bon Poilu, dit-elle. J'ai un petit-fils soldat comme vous.



...Chauffez-vous et demeurez ici. Demain matin, ma petite-fille Brigitte, qui habite au haut du village, vous portera du lait chaud et vous conduira jusqu'à la gare...



... Mais vous êtes tout trempé. Donnez-moi vos habits, ils sécheront pendant que vous mangerez la soupe aux choux !



Grand'mère mit les habits du Poilu devant le feu; elle lui avait prêté un jupon à elle, et le bon Poilu trouvait « que c'était rigolo ».



— A présent, continua la vieille, vous allez vous coucher, bien dormir... Voici une de mes chemises... Moi, j'ai une autre chambre là-haut.



Ce qui n'était pas vrai : après avoir donné un lait de poule au Poilu, la mère-grand alla dormir sur la paille, dans le grenier.



Mais elle était si heureuse de donner son lit à un brave soldat !
— Allons, bonne nuit !



Voilà que le matin, comme de coutume, sa petite fille Brigitte apporta à grand'-maman son petit déjeuner.



— Toc ! toc !...
— Entrez !...
Mais Brigitte, effrayée, recula en criant : « Au loup ! au loup ! Il a mangé mère-grand ! »



— Mais non, lui expliqua le Poilu... je suis un pauvre soldat à qui ta bonne maman a donné un abri...



...je ne te mangerai pas... j'ai une petite fille comme toi.
Mère-grand était descendue en entendant Brigitte.



Ils prent ensemble un petit déjeuner excellent avec force lait, beurre et tartines.



Puis elles raccompagnèrent le bon Poilu jusqu'à la gare d'où il repartit joyeusement pour le front.



Brigitte lui a promis de lui servir de marraine. Il recevra de bonnes petites tartines, ce qui lui donnera encore plus de forces pour chasser à jamais le Boche.

(Dessins d'Henriot.)

LES PIRATES.





(Dessin de Guy Arnoux.) — *Malheur ! y z'appellent ça des pirates ! Nous avions tout de même plus d'allure.*

LA BONNE RENCONTRE



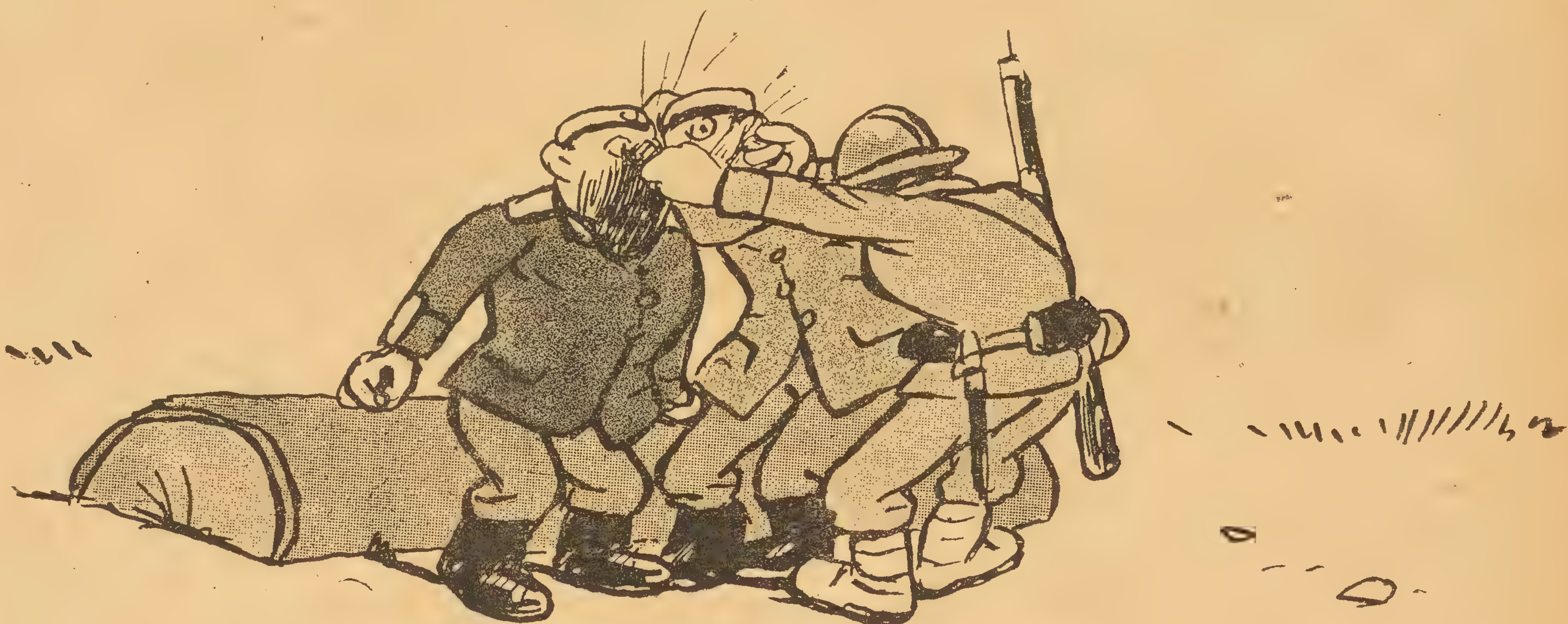
— Tiens! les deux frères Fessmann! Quelle bonne rencontre! Vous ne me reconnaissez pas ?... J'suis Isidore !... vot' locataire du Pré-Saint-Gervais !...



...Même que t'étais mon proprio, y a pas si longtemps, avant la guerre ! Quoi ! et toi, le Bouffi, t'étais mon pipelet !



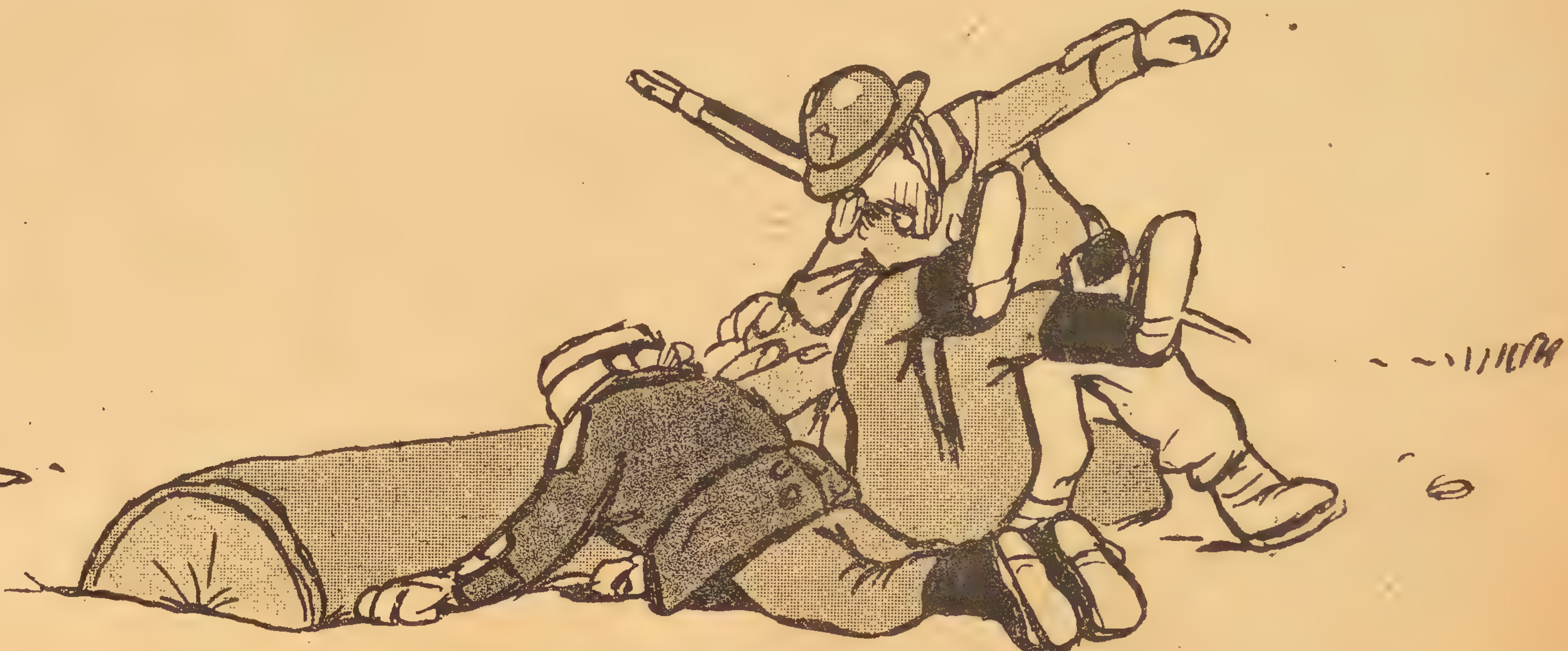
...Sans blague, tu te souviens pas ?... Tu te souviens pas que t'as fait saisir mes meubles et que tu me traitais comme du poisson pourri...



...Tandis que toi, le Bouffi, tu me lançais ton sale cabot dans les mollets, et que si je ne vous refilais pas un marron sur la bobine, vous me prendriez pour une poire !



...Vrai de vrai ! je ne croyais pas vous revoir ! Je me disais encore hier : « Si je rencontre ces deux lapins-là, faut que je elur étripe les boyaux ! »



...Alors ! comme ça ; vous étiez deux Boches, ça ne m'étonne pas ! Toi, le Bouffi, tu décachetais toutes les lettres dans ta loge ! Tu te souviens ? t'en faisais un raffut dans les enveloppes !



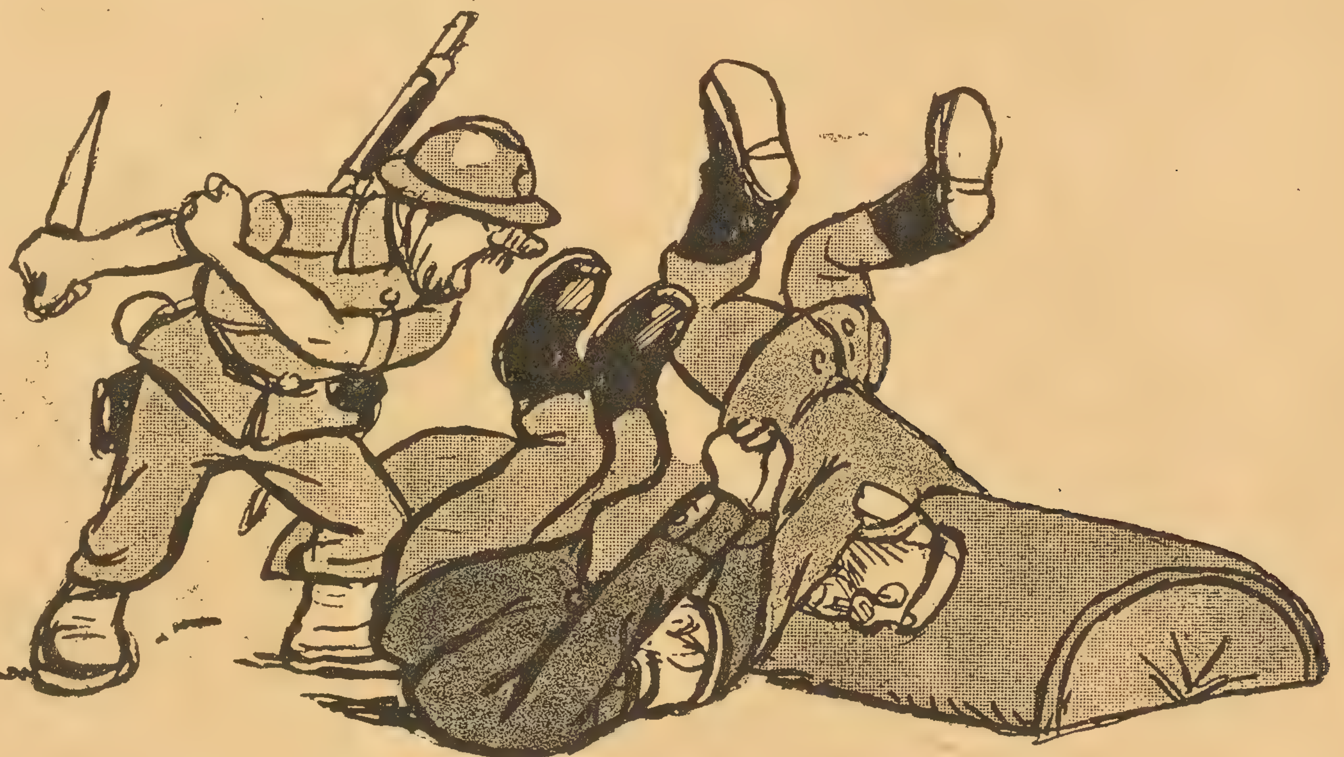
...C'est vraiment de la veine de se rencontrer, j'avais justement besoin de te serrer le kiki et de te crouter les oreilles...



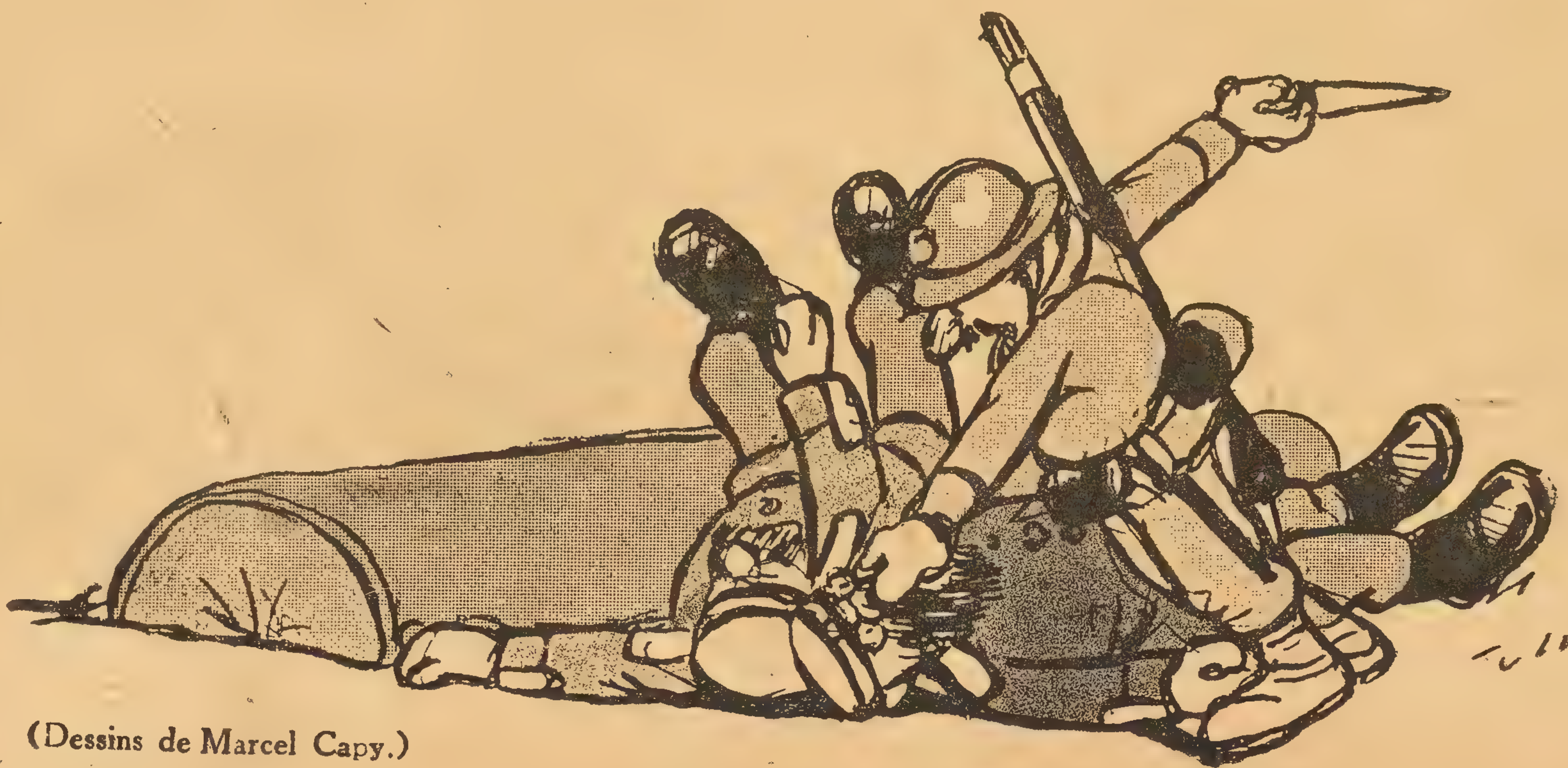
...Je vous boufferai comme deux sous de saindoux ! Parole d'honneur ! et n't'inquiète pas ! Je vais vous décoller la tête... en artiste...



...Attention ! n'bougeons plus ! nous allons commencer ! 50 centimes les premières, 25 centimes les seco..des ! et gratis pour les militaires !



...Au commandement de un ! tenez-vous prêts !



(Dessins de Marcel Capy.)

...Au commandement de deux ! tenez-vous encore plus prêts !
...Au commandement de trois ! je lève le bras...



...Espèces de journeaux !... Est-ce que vous vous imaginez que chez nous on tue les prisonniers ? Tas de sauvages !

LE PIEGE



Ce qui suit, mes bonnes gens, s'est passé dans une ville française que les Boches occupent encore. Quand le lieutenant comte von Schalau y fut rappelé du front oriental, le major von Puhl, commandant de la place, le reçut avec une bonne grâce qui lui semblait indispensable vis-à-vis d'un échantillon quasi-parfait (tant au point de vue physique qu'au point de vue moral), de la jeune aristocratie prussienne.

...Dans le salon de la kommandantur, après un fin repas, les deux hommes conversaient donc familièrement, en fumant d'opulents cigares dont ils essuyaient les cendres



aux tapisseries et aux tentures, dans leur éternel besoin de détruire et de salir...

— Comte Siegfried von Shalau, fit soudain le major qui semblait soucieux, vous avez bien été, si je me trompe, *employé* dans ce pays-ci avant la guerre ?

— Oui, en qualité de garçon d'écurie chez le marquis de Roquesages, répondit fièrement le jeune officier prussien... On voit son château d'ici.

— *Sehr gut !* votre connaissance de la région me sera utile. Il se passe dans la place des choses incompréhensibles : des disparitions... c'est-à-dire trop évidemment des désertions ! Des désertions avec la complicité de qui ?... En huit jours, douze des nôtres sont devenus introuvables. Vous entendez bien ? Douze... dont sept officiers !... Et notez que tout mon monde, depuis une semaine, est ici au repos, que des ordres sévères sont donnés sur la ligne de feu, que toutes nos communications avec l'arrière sont surveillées par des sentinelles et des patrouilles sûres... Alors quoi ?... C'est à croire que les génies de l'air sont contre nous



et qu'ils nous enlèvent les meilleurs de nos hommes. Douze en huit jours !... Et près de quarante depuis un mois !...

— Bizarre ! grommela le comte von





Schalau en se grattant pensivement le front, — un front haut, mais étroit et pointu, très « genre kronprinz », décidément, et tel qu'on eût pu le croire modelé depuis l'enfance, par quelque artifice de *kultur*, à l'image et à l'usage du casque national.

— C'est plus que bizarre, c'est fantastique... Malgré moi, je pense à ce que chante au bord du puits la Rauentelinden de notre illustre poète Hauptmann :

Les sorcières qui voyagent la nuit
Ont emporté dans leurs doigts crochus
Sans bruit, sans que nul n'y vît rien
Les plus jolis garçons du pays...

— Laissez donc Hauptmann et ses sornettes, déclara le jeune lieutenant au vieil officier qui, son verre rempli une fois de plus, se préparait à aller jusqu'au bout de ses souvenirs poétiques... Il faut éclaircir cela ; je m'en charge... Et du diable si je n'y parviens pas ! Je vais d'abord refaire



connaissance avec ce pays et ses gens... A propos, mon ancien patron ?... Vous ne l'avez pas fait fusiller, j'espère ?...

— Rassurez-vous ! Un bonhomme épatant, qui nous a valu toutes sortes de facilités... Pensez donc ! Un Français presque germanophile !... Un oiseau rare !...

— Peuh ! Ce serait trop beau, s'il n'était un peu loufoque, comme l'on dit à Paris !

— Loufoque ? Non. Original, je vous l'accorde, et passionné d'occultisme, et toujours hanté d'imaginations plus ou moins baroques, mais très amusant... très intéressant même. Je dois vous avertir que nous vivons dans les meilleurs termes, lui et moi...

— Monsieur le major, déclara généreusement Siegfried von Schalau, je n'ai personnellement aucune raison de lui en vouloir ; c'était un bon maître... Après ce que vous venez de me dire de lui, je saurai me présenter au château en vainqueur courtois.

Alors le major, clignant de l'œil :

— Et vous aurez raison... Car il y a du nouveau, au château ! Oui, une nièce que le marquis a recueillie, une créature charmante, délicieusement blonde... et qui chante à ravir les lieder de nos poètes... Ah ! si j'avais votre âge, Donnerwetter !

Un peu plus tard, en grande tenue, monté sur un cheval superbe, le lieutenant comte gravissait le raidillon qui mène à l'historique château de Roquesages, — ce raidillon le long duquel il avait ramené servilement, quelques mois plus tôt, chaque soir, les chevaux du marquis...

Mais, cette fois, c'est par la porte seigneuriale, en passant sur l'antique pont-levis demeuré intact, qu'il veut entrer chez son ancien maître, — en conquérant.



Or, comme il vient d'attacher son cheval à un anneau de fer, dans la cour d'honneur, voici que, du sommet d'une des nobles tours médiévales, jaillit une voix étonnamment fraîche, voix de fille-fée, qui chante en allemand une célèbre chanson :

Je ne sais ce que cela veut dire
Que je sois si triste :
Un conte des anciens temps
Ne peut me sortir de l'esprit...

Le jeune officier s'arrête, émerveillé...

— Ach ! Ach !... Décidément, cette jeune personne sera plaisante à fréquenter. .

Mais voici le marquis en personne qui s'avance vers son visiteur. Il le reconnaît..

Entre les deux hommes l'explication est courtoise, ainsi que l'a promis le lieutenant au major, — elle est brève :

— Monsieur, dit le lieutenant comte, je vous ai trompé sur mon identité, mais je travaillais pour ma bien-aimée patrie...

Et, pompeusement, il décline son nom et ses titres.

— Je me disais aussi que vous n'aviez pas l'air d'un garçon d'écurie ordinaire, répond tranquillement, et en souriant, le marquis de Roquesages.



Siegfried von Schalau, flatté, s'incline. Au-dessus d'eux, la chanson continue :

La plus belle jeune fille est assise
Tout là-haut, merveilleuse...

— Mademoiselle votre nièce, n'est-ce pas, monsieur le marquis? Le major von Puhl m'en a fait un délicat éloge. J'espère avoir l'honneur de lui être présenté?

— Certainement. Excusez-moi de vous introduire moi-même ; dès le jour de la mobilisation, mes marauds de Français m'ont abandonné... et, depuis, personne ne consent à me servir, dans ce damné pays... Passez, comte !

Le marquis a ouvert grande la porte principale de l'ancienne salle des gardes, depuis longtemps transformée en hall luxueux...



Le lieutenant franchit le seuil le premier, ainsi qu'il sied à un vainqueur, fait un pas... Et soudain, sous son poids une trappe circulaire bascule, l'engloutit... Un cri de rage et d'effroi, qu'accompagne presque aussitôt le bruit flasque d'une chute retentissant sourdement, très bas, très loin, au fond des anciennes oubliettes du château : c'est tout !... Demain, pour la stupéfaction indignée du major von Puhl, commandant de la



(Dessins de Delaw.)



place, le lieutenant comte von Schalau aura lui-même « déserté ».

Alors, le marquis de Roquesages, grave et paisible, fait jouer, dans le mur, un levier qui immobilise momentanément la trappe, rejoint un bureau qui se trouve au milieu de la salle, tire d'une cachette une sorte de registre, et écrit :

« 16 avril. — Un de plus. Belle prise, car, cette fois, le conquérant stupide et brutal se soûlait d'un espion sordide. Trente-neuf en un mois. Je ne regrette rien. Dieu me pardonnera d'avoir détruit de mon mieux nos ennemis, à moi, Adalbert-Victor, seizième marquis de Roquesages, qui n'ai pas d'enfants et qui suis trop vieux pour prendre les armes, comme ont fait avec joie mes ancêtres, toutes les fois que la France était en danger... Et puisse-t-il lui pardonner aussi à elle, — la seule qui reste avec moi de notre race... »

...Là-haut, vers le ciel printanier, achèvent de s'envoler, sur les ailes de la mélodie de Schumann, les paroles de Heine :

Et voilà ce qu'avec ses chants
La Loreley a fait...

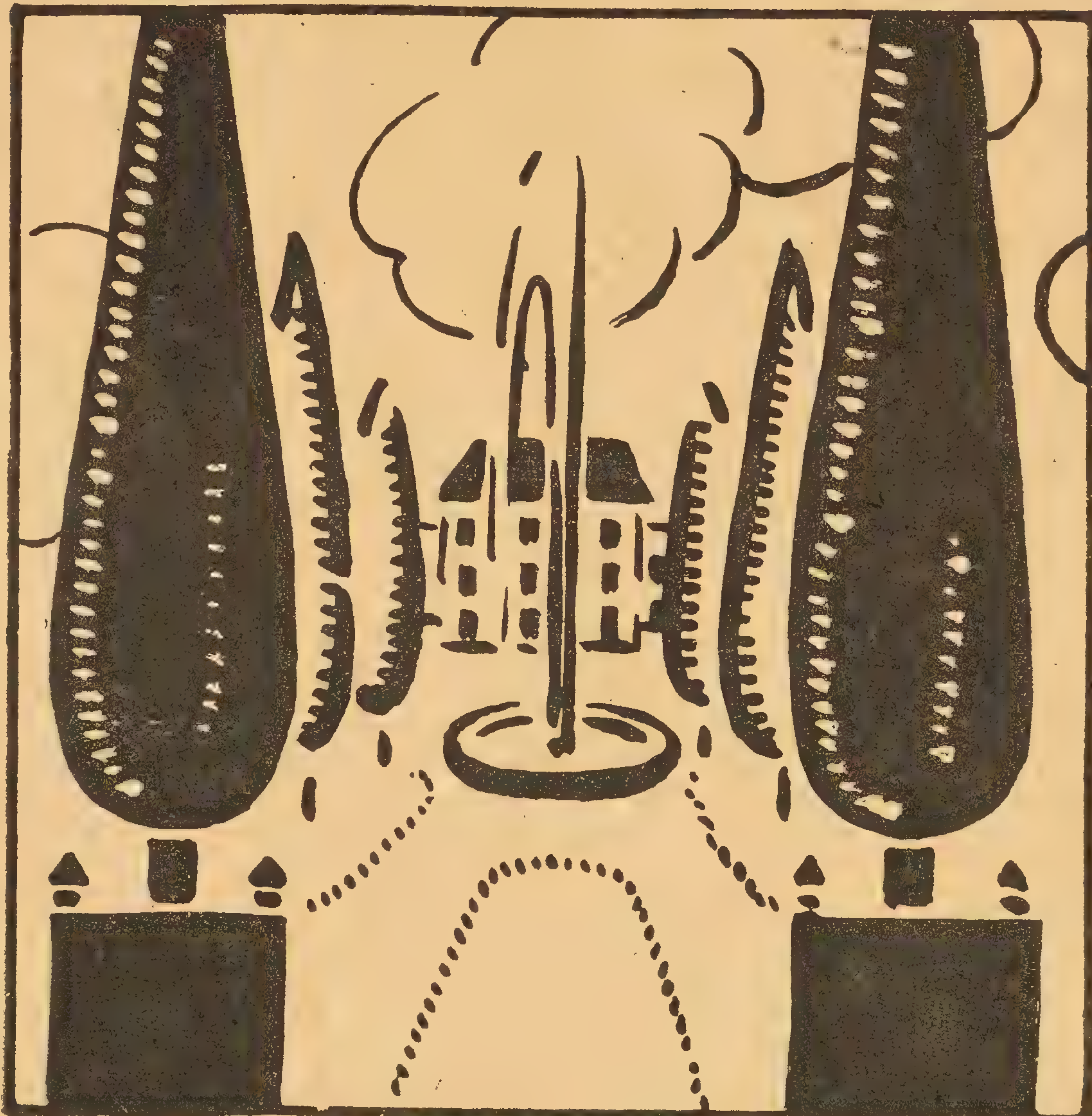
Charles Derennes.



RICHE CAPTURE



Dans la maison de campagne où un brave capitaine français achève de se remettre de ses blessures, il y a un petit singe bien curieux. Et ce singe a son histoire.



Quand, en septembre 1914, Herr hauptmann von Trick entra dans certain village champenois, il tiqua, tout de suite, sur une, des plus jolies habitations du lieu, un petit château à la française.



Je passe sur les distractions qu'il imagina, en compagnie de divers autres nobles guerriers boches... Mais, quand il s'éveilla au petit jour, que ne vit-il pas à la fenêtre ?...



Une minuscule silhouette apparaissait vêtue d'une capote verdâtre, coiffée d'un casque à pointe... Mais elle n'était pas seule de son espèce, et von Trick, indigné, aperçut dans le jardin...



...en plus du premier macaque, deux autres dont l'un semblait tout heureux de sa houppelande blanche et de l'aigle impériale juchée sur son casque de carton !



C'est que von Trick habitait le château d'un vieil Américain du sud, très original, qui, grand ami de la France, avait appris à trois macaques l'exercic à la prussienne, pour la plus grande joie du pays



Les Boches approchant, et les singes, par infortune, s'étant échappés, l'Américain dut filer en auto, navré de laisser ses amusantes bestioles à la vindicte des envahisseurs



Or, von Trick, dans la bibliothèque, trouva ce mot, signé par l'Américain: « Vingt mille francs à qui m'expédiera vivants, à Biarritz, mes trois singes. » « Prenez-les vivants ! » ordonna von Trick.



Chasse difficile ! Un seul singe était capturé, — le Kaiser *— au moment où le brave capitaine français encerclait avec sa compagnie celle de von Trick... Ce dernier, par crainte d'accident...*



...avait désarmé ses hommes !... Quelle ne fut pas sa rage, quand il dut rendre son épée au brave capitaine! Hélas ! celui-ci, le soir même, était blessé une première fois. Mais il ne voulut pas se séparer de Kaiser.

(Dessins de Jacques Nam.)



Kaiser *fit la joie de l'hôpital. Une gentille infirmière lui confectionna, sur les indications du capitaine, un nouvel uniforme. Et alors, ô surprise, ce ne fut plus* le Kaiser *tout court...*



...ce fut... Veuillez regarder sa photographie, et vous comprendrez sans peine qu'on ait caché, depuis, à ce bon singe, les journaux qui annoncèrent la mort du brillant second. Riche capture, quand même !

(Histoire de Charles Derennes.)



(Dessin de Gus Bofa.)

LA BONNE INTERNATIONALE

C'est la lutte fina-le
Groupons-nous et demain
L'enten-te cordia-a-a-ale
Sera le gen-r'humain.

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.)

Le Gérant : F. TINESSE.

3e Année. — N° 84. — 8 Février 1917
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.)
Le Jeudi. — 25 Centimes
Abonnements : France : 12 fr. — Étr. : 20 fr.
(30, rue de Provence, PARIS. — Tél. Bergère : 39-61.)

LA BAÏONNETTE



LA PAIX ALLEMANDE

DESSINS DE

CAPPIELLO, IRIBE, DEGASTYNE, LEROY, MEUNIER, MÉTIVET, NEUMONT, etc. Texte de JACQUES CONSTANT. Chanson inédite de JEAN BASTIA



Par Jacques CONSTANT

— Bonjour, ma divine grosse Dorothée, vite dans les bras de ton Hermann, de ton chéri époux ! Et comment se portent nos enfants : Otto, Gretchen, Emilie, Wilhelm, Gottlieb ? Et Frida, notre affectionnée dernière, mange-elle bien sa fécule de maïs?

— ...

— Dieu soit loué! Avec quelle joie j'entendrai tout à l'heure, au retour de l'école, le claquement de leurs petits sabots sur le pavé sonore. C'est bon de retrouver sa famille après une longue absence. Mais ce voyage m'a fatigué et je boirais volontiers quelque chose.

— ...

— Hum ! du café de glands? J'en ai déjà pris au buffet de Leipzig. Ce n'est pas fameux.

— ...

— Eh oui ! je suis devenu difficile, car, durant mon séjour en France, j'ai bu du vrai café et j'ai mangé à ma faim.

— ...

— Ma figure, *heiliges Gott*, ce n'est rien. Quand tu contempleras ma nudité, ô chaste épouse de mon cœur, tu éprouveras une émotion devant mon embonpoint. J'ai regagné dix kilogrammes, mon âme !

— ...

— La prose du *Berliner Tageblatt* et les communiqués Wolff, tu sais, il n'y faut pas croire comme aux évangiles. Je puis te certifier, moi, que les Français ne manquent de rien, encore qu'ils se plaignent de la vie chère. Ah ! si tu avais pu seulement visiter avec moi les magasins de comestibles et les Halles de Paris, le matin. Hoch ! l'eau m'en vient à la bouche. Imagine des quartiers de bœufs, des moutons blancs et roses, des porcs impressionnants et des veaux, Dorothée, oui, des veaux ! Car ils tuent leurs veaux, ces prodigues ! Bref, ils ont de tout, même des pommes de terre.

— ...

— Refuseras-tu de me croire, quand je t'affirme qu'ils n'ont ni carte de viande, ni carte de graisse? Puisque je te dis que, dans les restaurants parisiens, on peut manger autant de portions qu'on désire. Tiens, le dernier jour, avant de prendre le train pour Zurich, j'ai fait quatre repas entre six et neuf heures. J'étais plein comme un boudin, mais le Seigneur a dit : « Vous mangerez ce que vous trouverez ! »

— ...

— Ah ! si nous avions seulement la moitié de leurs approvisionnements, notre vénéré Kaiser n'aurait pas eu besoin de m'envoyer en France. Mais je bavarde, je bavarde et il faut que je me hâte de rendre compte de ma mission à son Excellence. Vite mon uniforme ! Je ne suis plus Jean Schultz, voyageur de commerce suisse, mais Hermann Schultz, colonel d'état-major de Sa Majesté !

❖ ❖

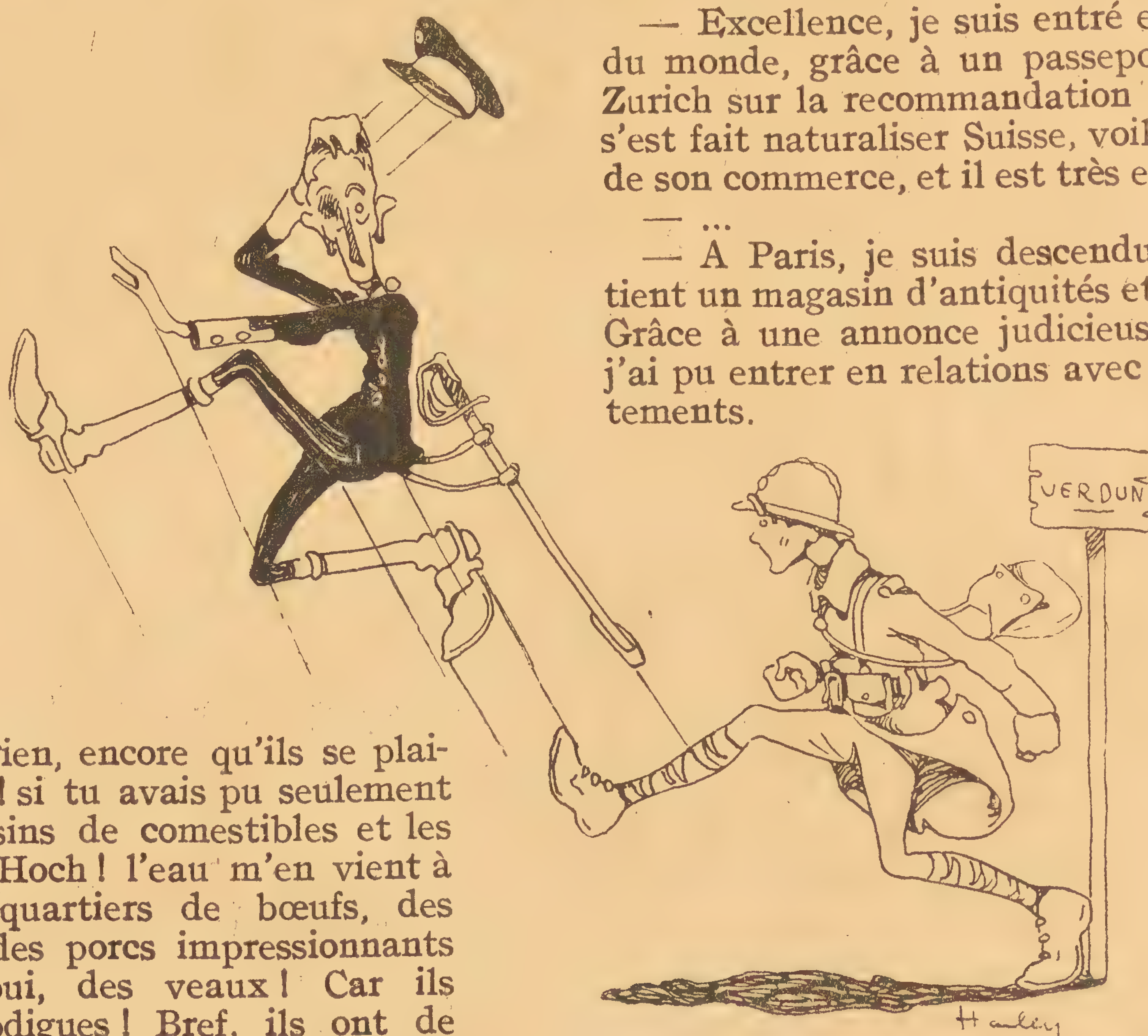
— Excellence, je suis entré en France le plus facilement du monde, grâce à un passeport délivré par le consul de Zurich sur la recommandation de mon cousin Ruprecht. Il s'est fait naturaliser Suisse, voilà vingt ans, pour les besoins de son commerce, et il est très estimé là-bas...

— ...

— A Paris, je suis descendu chez mon cousin Max qui tient un magasin d'antiquités et qui est naturalisé Français. Grâce à une annonce judicieuse dans un grand quotidien, j'ai pu entrer en relations avec tous nos agents des départements.

— ...

— Oh ! c'est l'enfance de l'art en ce moment. Les journaux sont pleins d'annonces concernant les réfugiés, de sorte que les nôtres sont passées inaperçues. Le texte d'ailleurs était innocent. Voici la première : *Oncle Max et cousine Bette désirent nouvelles de leurs neveux et cousins : Denis, Urbain, Albert, dispersés par la guerre.* La cousine Bette, c'est moi ; les initiales des prénoms sont également celles de notre



Depuis notre repli stratégique de Verdun...



(Dessin de Grand'Aigle.)

— *Et maintenant, on sera tous des frères.*
— *!!!!*



(Dessin d'Hautot.)

— *Nous ne souhaitons, Kamarad, qu'une paix honorable.*
— *Dommage qu'honorable pour vous, cela veuille dire déshonorante pour nous...*



(Dessin de Leroy.)

LE PIÈGE ÉVENTÉ

— Ah çà Bethmann... est-ce qu'ils auraient reconnu ma « Kolombe »?...



(Dessin de Neumont.)

LE PIÈGE

— Sapristi ! ils n'y ont pas mordu ; l'appât était pourtant bien préparé...

devise : *Deutschland Uber Alles.*

— ...

— J'y arrive, Excellence. Nos agents, sous cent déguisements ingénieux, se sont répandus dans les villes et les campagnes françaises et, selon vos ordres, ont cherché à créer un état d'esprit en faveur de la paix. « *A quoi bon prolonger cette guerre effroyable! Est-ce que l'humanité et le bon sens même ne commandent pas d'en finir avec cette boucherie inutile. Si l'Allemagne est disposée à faire des concessions, pourquoi ne pas accueillir ses propositions?* etc., etc. »



La paix allemande ne leur dit rien qui vaille.

— ...

— A parler net, notre propagande n'a pas eu un succès de bon aloi. Les *Welches* ne sont pas découragés. Depuis notre repli stratégique de Verdun, ils croient plus que jamais à la victoire intégrale des Alliés et la paix allemande ne leur dit rien qui vaille. J'ajouterai que ces insensés n'accordent aucune foi à la parole de notre bien-aimé Kaiser, que Dieu protège !...

— ...

— En effet, Excellence, ils n'ont peut-être pas tort, mais



Mlle Yvonne Brady m'a procuré d'utiles relations.

c'est bien dommage pour nos affaires. Avouerai-je encore que la séance solennelle du Reichstag les a laissés froids? Et pourtant nous avons déployé des trésors d'habileté, nous avons même payé de nos personnes. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai reçu dans un wagon un coup de poing qui m'a cassé trois dents. Pour un colonel de Sa Majesté, il est dur d'être brimé par un simple soldat welche. Pourtant, j'ai fait bonne contenance et j'ai souri en criant : « Vive la France ! »

— ...

— Nous avons suivi vos instructions à la lettre : dépenser sans compter. Car, voyez-vous, les consciences sont hors de prix en temps de guerre. De sorte qu'il ne me reste plus un pfennig du crédit que vous m'aviez généreusement ouvert à la banque que tient, à Paris, notre cousin Oscar Muller.

— ...

— Permettez, Excellence, Mlle Yvonne Brady, des Nouveautés-Parisiennes, est une comédienne très en vue : elle m'a procuré d'utiles relations dans le monde des théâtres.

— ...

— C'eût été lui faire injure que de ne pas l'entourer d'une cour assidue et, si je lui ai payé des robes, considérez qu'elles sortaient de chez notre cousine Dercoll.

— ...

— Merci, Excellence. Si vous m'infligez quinze jours d'arrêt, c'est que je les ai mérités. Je suis soldat, j'obéirai. *Deutschland über alles !*

⁂

— Oh! Hermann, je viens de prendre le thé chez la gracieuse femme de Son Excellence le Ministre. Je sais tout. Scélérat ! Satyre ! Nabuchodonosor était certes moins coupable que vous, quand Dieu le condamna à brouter l'herbe des champs !

— ...

— Non, non, Monsieur, ne me parlez pas de votre mission pacifiste. Tandis que votre vertueuse épouse soignait les mioches, tandis qu'elle partageait entre cinq bouches avides une livre de pommes de terre et trente grammes de margarine, vous faisiez ripaille dans cette Babylone que nos zeppelins auraient dû convertir en cendres, vous buviez du champagne avec des créatures, vous...

— ...

— Le Ministre a encore été trop indulgent envers vous. Ne comprenez-vous pas, brigand, que non seulement vous trompiez votre Dorothée, mais encore que vous compromettiez, pour la satisfaction de vos instincts matériels, le dernier atout de notre Kaiser. Il nous faut la paix, Hermann, entendez-vous. Il nous la faut à tout prix. Vous êtes un officier, vous ; la guerre vous semble un jeu naturel ; vous n'entendez pas la clameur de détresse des femmes allemandes qui n'ont rien à donner à manger à leurs enfants. Si, au lieu de faire la noce à Paris, vous aviez pris comme moi la queue à la porte des boucheries et des magasins de pommes de terre, si vous aviez assisté aux émeutes de la semaine dernière, vous sentiriez la nécessité de bâcler une paix immédiate.

— ...

— Oui, vainqueurs, mais ce sont ces sales Autrichiens qui vont manger la farine de Roumanie et nous nous serrerons le ventre un peu plus. Ah ! si vous, vous avez engraissé, votre Dorothée, elle, a fondu. Je n'ose plus, à la vérité, regarder au miroir ma poitrine autrefois si avantageuse, et notre Frida, la petite dernière, croyez-vous qu'elle puisse s'alimenter longtemps avec la fécule de maïs et le café de glands?

— ...

— Je veux bien vous pardonner, Hermann, mais seulement quand l'Allemagne aura obtenu la paix. Si les Alliés nous la refusent, nous serons bien malades d'ici six mois !



JACQUES CONSTANT.

(Illustrations d'Harley.)



(Dessin de Jean Cartier.)

L'INTERVIEW AUX CHAMPS-ELYSÉES

— Et vous, général Cambronne, qu'eussiez-vous répondu à la note allemande?



(Dessin de Paul Iribe.)

— VOUS NOUS AVEZ IMPOSÉ **VOTRE** GUE



E, NOUS VOUS IMPOSERONS **NOTRE** PAIX



Chanson de JEAN BASTIA

Musique nouvelle d'ADOLF STANISLAS (1)

Valse leggiero — *Tempo di Valse lente* — *rit. molto*

Oublions le pas_sé, je r'viens! Je re_viens te ven_dre mes chou_crou_tes. Veux-tu qu'on ne par_le de rien? C'est un ma_lenten_du som_me tou_te. J'ai souffert, nul ne sait com_bien. *avec emphase* Va, ne me re_pro_che rien! N'a_jou_te Pas la rancœur des mots A tous mes au_tres maux! *au 3e Refr. A LA CODA* Oublier, c'est chrétien. (1er) (2e) Oublions le pas_sé, je r'viens! *portez*

RÉP. PR. LA CODA Mes fils sont a_pai_sés Ils veulent bien cau_

(1) Nos lecteurs trouveront page 95, le texte de la chanson de Jean Bastia.

1er COUPLET.

p Fran - ce tu ne lis donc pas mes Ta-ge-blat - tes? Pourquoi ne pas m'envoy-er tes di - plo - ma - tes Raf-fin-Du-gens et Blanc et Bri-zon ___ Qui sont pleins de rai-son? ___ Ceux - là, je veux bien, ___ Mais ma bel - le, ___ Ne me par-le pas de Ni - vel - le! Ah!

2me COUPLET. grazioso

p Fran-ce, pe-ti-te cho - se, pe-ti-te fil - le, France aux poignets fins, France aux fi-nes che - vil - les, Pe - tit bi-be-lot, pe-tit, pe-tit, ___ Ce se-rait si gen-til ___ Que tu sois ___ plus pe-tite ___ en-co - re, ___ Gran - de com - me le Val d'An dor - re. Ah!

leggiero. p cresc. poco sf mf dim. sempre cresc. poco a poco rit. molto mf cresc sempre

Ped. ✻

CODA

p cresc. rit. (ad lib.) molto (sans porter)

- ser ___ Mais les tiens sont tê - tus ___ Je viens! Veux - tu? Veux - tu? ___

CODA

mf p cresc. rit. (suivez) molto Vivo presto volante dim. poco a poco rit. pp smorz ppp



(Dessin de Meunier.)

LA PAIX. — *Non, pas avec toi, Guillaume-le-Menteur! J'aime mieux pour gage les drapeaux de l'honneur.*



CE QUE L'ENTENTE A RÉPONDU

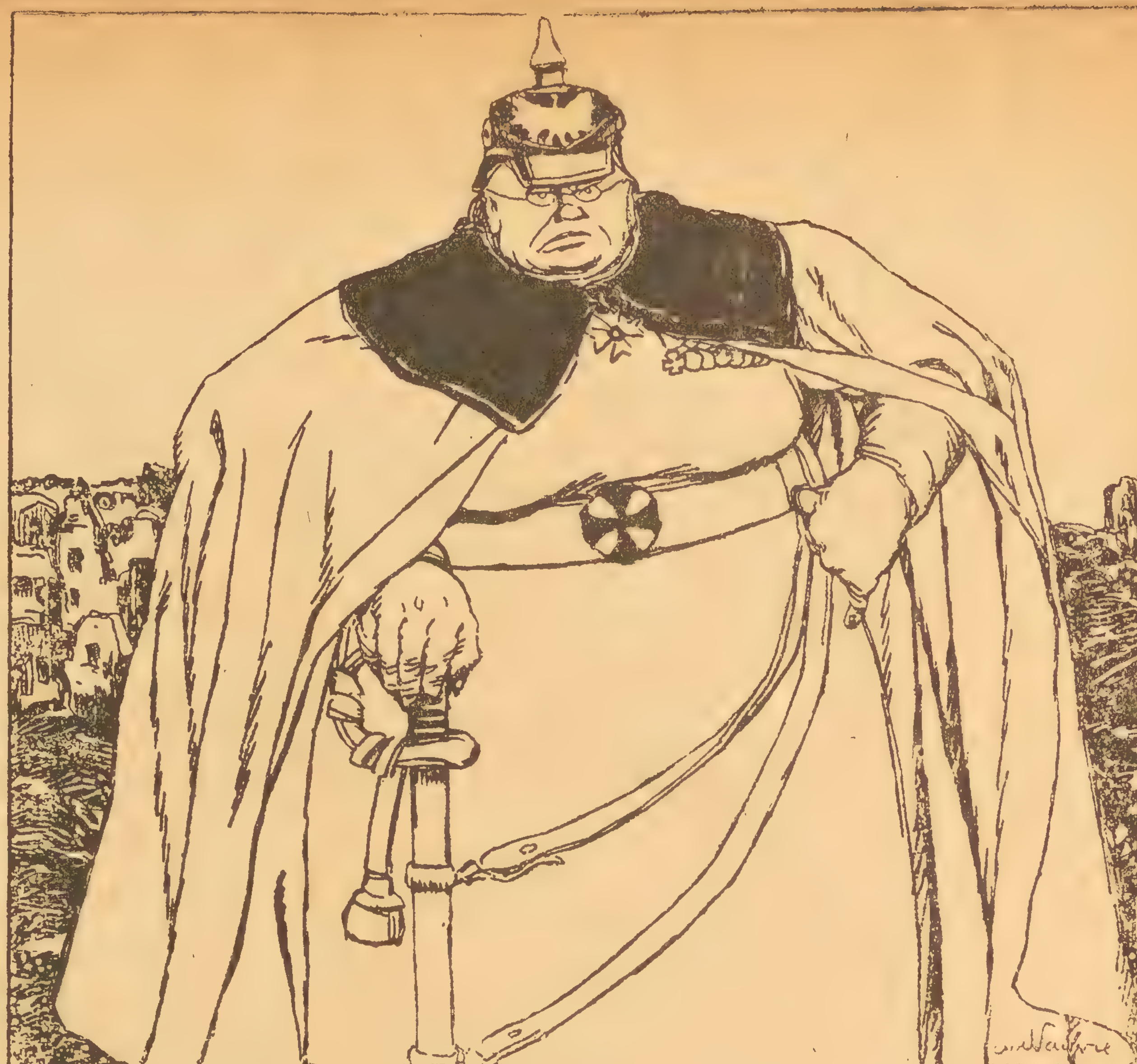
(Dessin de Métivet.)

— *Une paix allemande ?... On s'asseoit dessus !*



(L'Écho de Paris.) (Dessin d'Abel Faivre.)

— *Elle en a une gueule, la colombe !*



(L'Echo de Paris.) (Dessin d'Abel Faivre.)

— *Cette femme a enfanté la guerre. La Paix ne peut naître de la même mère.*



(Le Journal.) (Dessin de Léandre.)

LES SOURCIERS DE LA PAIX

— *Pas le moindre indice, Excellence, nous en sommes pour nos frais !*



(Le Journal.) (Dessin de Raemaekers.)

DERNIER ESPOIR

LE KAISER. — *Il me faut la paix !... Adressons-nous aux Etats-Unis.*



(Punch, Londres.) (Dessin de Partridge.)

LE RETOUR DE LA FAUSSE COLOMBE

— *Ils n'ont même pas voulu me regarder !*



(La Victoire.) (Dessin de Hermann Paul.)

— *Fichez-lui la paix, à ce pauvre Boche !*





(L'Œuvre.) (Dessin d'Hautot.)

— *Je ne vous en veux pas ; soyons amis.*

LA PAIX ALLEMANDE ET LA PRESSE (*suite*)



(*Le Figaro.*) (Dessin de Forain.)

LE RAMEAU D'OLIVIER

— C'est donc vrai? Vous en êtes là ?



(*Le Figaro.*) (Dessin de Forain.)

LA RÉPONSE

— Qu'est-ce que vous diriez, si c'était New-York ?



(*Le Petit Parisien.*) (Dessin de Georges Redon.)

— Pourquoi nous nous battons ? Pour qu'une fois pour toutes, les Boches nous f... la paix, à nous et à nos enfants.



(*Le Petit Bleu.*)

EN FAMILLE

— Alors, p'pa, tu veux la paix ? Tu renonces donc à aller à Paris ?

— Au contraire, c'est le seul moyen d'y aller.



(*Bystander, Londres.*) (Dessin de Alfred Lee.)

Ils préparent leurs puddings de paix.

OUBLIONS LE PASSÉ

Valse pacifique dédiée par l'Allemagne à son amie de l'Ouest

Oublions le passé, je r'viens !
Je reviens te vendre mes choucroutes.
Veux-tu qu'on ne parle de rien?
C'est un malentendu, somme toute.
J'ai souffert. Nul ne sait combien.
Va, ne me reproche rien ! n'ajoute
Pas la rancœur des mots
A tous mes autres maux !
Oublier c'est chrétien.
Oublions le passé ! Je r'viens !

France, tu ne lis donc pas mes *Tageblattes ?*
Pourquoi ne pas m'adresser tes diplomates :
Raffin-Dugens et Blanc et Brizon,
Qui sont pleins de raison?
Ceux-là, je veux bien. Mais, ma belle,
Ne me parle pas de Nivelle !

Oublions le passé, je r'viens !
Ne piétinons plus nos plates-bandes.
Fais taire à la fin ton Mangin.
Ses canons empêchent qu'on s'entende.
Reprends Vaux, puisque c'est ton bien,
En retour, donne-moi de la viande !
Je te rends mes fraulein,
Mes delikatessen,
Et mes potages comprimés.
Mes bouillons comprimés.
Oublions le passé !

France, petite chose, petite fille,
France aux poignets fins, France aux fines chevilles,]
Petit bibelot, petit, petit,
Ce serait si gentil
Que tu sois plus petite encore,
Grande comme le Val d'Andorre.

Oublions le passé, je r'viens !
J'ai des occasions épatantes :
Du six cent six et des gretchens,
De l'aspirine et des valses lentes.
N'échangeons plus d'acier, mais bien
Nos produits en bonnes commerçantes.
Mes fils sont apaisés,
Ils veulent bien causer.
Mais les tiens sont têtus.
Je r'viens ! Veux-tu? Veux-tu?

JEAN BASTIA.



— NON !... C'EST A MA VOIX SEULE QU'ELLE OBÉIRA !... (Dessin de Marco de Gastyne.)

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.)

Le Gérant : F. TINESSE.

(ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)
(30, rue de Provence PARIS — Tél. Bergère : 39-61

LA BAÏONNETTE



— et je vais payer 100 francs pour çà !!

TAXONS ! TAXONS !! *DESSINS DE* **GUS BOFA, CAPY, GENTY, MÉTIVET, ORDNER, MANFREDINI, PALLIER, etc. Texte de LA FOUCHARDIÈRE. Chanson inédite de PAUL WEIL**

FINANCES

QUELQUES NOUVEAUX PROJETS D'IMPOTS

par G. De La Fouchardière.

I. Amendement au projet d'impot sur les chiens. — La commission de législation fiscale a très raisonnablement écarté le projet de taxe sur les chiens.

Et pourtant, certains chiens affichent des goûts de luxe et mènent un train de vie qui ne s'accorde pas toujours avec les principes d'économie commandés par l'état de guerre aux citoyens bipèdes.



Pour une vieille dame, 10 fr.

C'est ainsi que nous rencontrons fréquemment par les rues des chiens qui, au moyen d'une laisse, mènent promener au Bois ou sur les boulevards soit une vieille dame, soit un larbin doré sur tranche, soit un beau monsieur orné d'un monocle. De temps en temps, le chien s'arrête pour laisser à sa dame, à son monsieur ou à son larbin le temps de faire ses petites nécessités.

Or, n'importe quel chien est parfaitement capable de se conduire tout seul dans la rue, d'y vaquer à ses affaires et d'y entamer ces flirts qu'on ne saurait trop encourager au point de vue de la repopulation canine.



Pour un gentleman, 50 fr.

Le personnage placé à l'autre bout de la laisse constitue donc un objet de luxe. Que le chien prolétaire soit dispensé d'impôt, soit. Mais le chien capitaliste doit payer pour les personnes qui sont à son service.

Nous proposons donc les taxes suivantes :

Pour une vieile dame	10	francs.
Pour un domestique mâle	20	—
Pour un gentleman	50	—
(Le même avec monocle)	75	—
Pour tout domestique en sus du premier	100	—

Avant le 15 avril de chaque année, chaque chien devra faire la déclaration de son personnel à la mairie de son arrondissement.

Les chats (qui ont parfois un ménage de concierges à leurs services), et les perroquets (qui entretiennent généralement une personne pour leur tenir conversation), seront assujettis à des taxes analogues.

II. Projet d'impot sur les sergents de ville et controleurs de tramways. — A chaque coin de rue, on rencontre des sergents de ville, objet purement ornemental pour la voie publique, article de réclame pour la maison qui est au coin du quai.

Nous proposons donc que M. Laurent, préfet de police, soit assujetti à un impôt somptuaire de 20 francs par agent et de 40 francs par brigadier qui sera rencontré divaguant sur la voie publique. En cas de récidive, l'agent sera conduit au poste et frappé d'une amende qui ne pourra excéder 2 000 francs.



Les perroquets seront assujettis...

La même taxe atteindra les personnages qui se promènent à travers les tramways et qui s'amusent, alors que le papier est si cher, à déchirer les tickets de MM. les voyageurs.

III. Projet d'impot sur la clientèle des chalets de nécessité. — Etant donné qu'une taxe de 10 p. 100 est appliquée aux additions de restaurant, il est contraire à tous les principes de législation douanière qu'un droit frappant à l'entrée les denrées alimentaires ne les frappe pas également à la sortie.

Le tarif, cependant, ne doit pas être prohibitif.

Une taxe de 5 centimes suffira pour les clients des water-closets à 10 centimes. Elle sera portée à 10 centimes pour les personnes qui useront de la toilette à 0.15.

Un dégrèvement proportionnel sera établi en faveur des familles nombreuses : tout enfant en sus du troisième pourra, sur présentation du livret de famille, être exonéré totalement de paiement de la taxe.

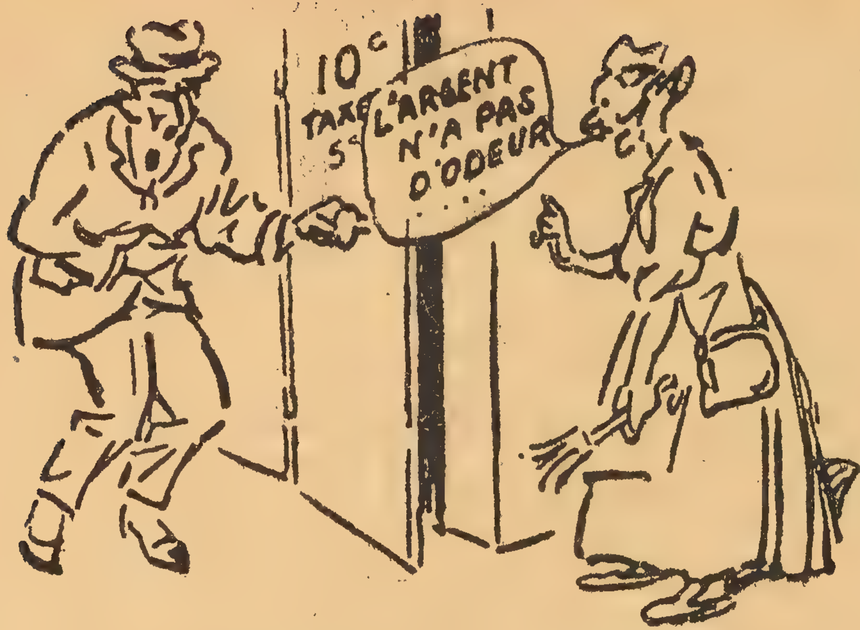
IV. Projet d'impot sur certains appareils de prothèse dentaire. — Certains individus, poussés par un snobisme hors de saison, n'hésitent pas à se faire arracher les dents qui leur ont été données par la nature, pour les remplacer par des dents sortant de chez le bon faiseur.

Ce sont là des plaisirs frivoles qu'on ne saurait tolérer dans les circonstances actuelles. Il est insupportable de songer qu'en temps de guerre les dentistes gaspillent, pour des travaux d'intérieur, un plomb avec lequel on pourrait fabriquer tant de canons et de munitions ; et que des gens se fourrent des râteliers complets dans la bouche, alors que les chevaux de nos officiers supérieurs n'en ont même pas pour manger.

Les personnes détentrices de dents en or devront les porter à la Banque de France. Tout plombage sera frappé d'une taxe de 10 francs. Toute extraction sans douleur sera soumise à un simple droit de 5 francs, à titre d'indication : il s'agit de faire réfléchir un peu les personnes qui abusent de cette distraction, simplement pour passer un moment agréable, et qui accaparent ainsi une main-d'œuvre expérimentée au détriment des fabriques d'obus.



20 fr. par agent, et 40 fr. par brigadier.



Une taxe de 5 centimes.

Tout contribuable, dans les quinze jours qui suivront le 1er janvier, devra faire u percepteur de son arrondissement une déclaration détaillée portant sur l'état de sa mâchoire au 31 décembre. Chaque dent recevra l'estampille du contrôleur des contributions directes, lequel passera chez le contribuable au cours du trimestre suivant pour vérifier l'exactitude des déclarations et constater les additions, suppressions et mutations survenues au cours d'exercice.

V. Projet de taxe sur les personnes qui ne vont pas au théâtre, sur les personnes qui ne vont pas au restaurant et sur les personnes qui ne prennent pas de voitures. — Les contribuables qui prennent des voitures sont assujettis à une taxe proportionnelle, perçue automatiquement au moyen d'un instrument appelé taximètre. Les contribuables qui prennent leurs repas au restaurant vont désormais payer un droit de 10 p. 100 sur l'addition ; ceux qui vont au théâtre acquitteront un droit d'importance égale sur le prix de leurs places.



Les personnes détentrices de dents en or.

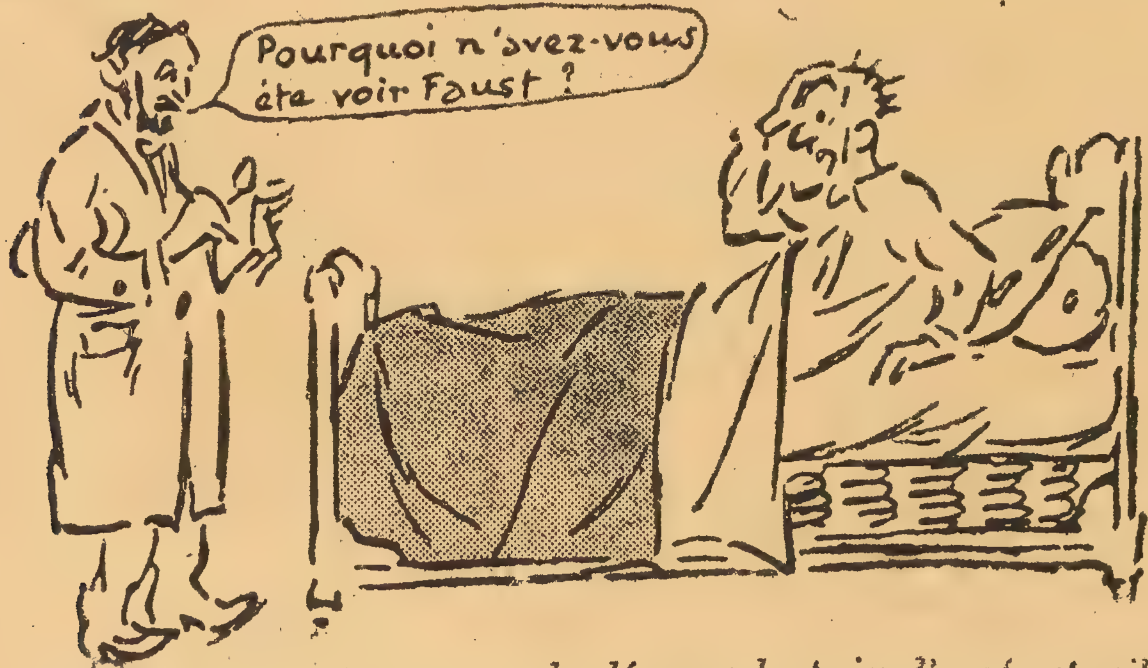
Or, il est injuste que les autres citoyens puissent échapper à ces impôts en ne se servant pas de voitures, en prenant leurs repas chez eux et en s'abstenant d'aller au théâtre.

D'autant plus que ce sont ces autres citoyens qui peuvent le mieux payer, puisqu'ils réalisent ainsi des économies.

Chaque soir, à l'heure du dîner, un contrôleur, muni d'un carnet à souche passera chez les assujettis et prélèvera sur ceux qu'il trouvera à table une taxe de 10 p. 100 calculée sur le menu, d'après les prix en vigueur aux établissements Duval.

Un autre contrôleur passera un peu plus tard, dans la soirée, muni d'un autre carnet à souche, et prélèvera sur les contribuables qu'il trouvera dans leur lit une taxe de 10 p. 100, calculée sur le prix d'un fauteuil d'orchestre à l'Opéra (on ne voit pas en effet pourquoi une certaine catégorie de citoyens auraient le privilège de dormir gratuitement dans leur lit, alors que d'autres paient très cher pour aller dormir à l'Opéra).

Moyennant un droit fixe de 50 francs par an, des cartes permettant la circulation à pied dans les rues de Paris seront délivrées aux personnes qui se dispensent de prendre des voitures.



Une taxe de 10 p. 100, calculée sur le prix d'un fauteuil à l'Opéra.

VI. Projet de taxe sur certains hauts personnages de roman-feuilleton et de cinéma. — Il est impossible de ne pas être frappé et un peu offusqué de l'aisance avec laquelle les fabricants de romans-feuilletons prodiguent les millions à leurs héros et les bijoux à leurs héroïnes. Il y a là une source abondante de recettes à laquelle le fisc n'a pas encore puisé.

Nous proposons donc que tout oncle d'Amérique, laissant à sa nièce (vous savez bien, la petite marchande de fleurs qui a failli être violée par le Masque Tricolore), un héritage supérieur à 30 millions, soit assujetti à une taxe posthume de 1 pour 1 000, payable avant le mariage de la nièce avec le jeune aviateur qui a été assassiné au début du roman.



Chaque fois qu'un homme masqué glissera un billet de 1000 francs...

Un impôt de 1 p. 100 sera établi sur les colliers de perles qui seront volées au cours de l'ouvrage. Et chaque fois qu'un homme masqué glissera un billet de 1 000 francs dans la main du concierge de l'hôtel en disant: « Prends et tais-toi, ou tu es un homme mort ! » il devra payer un droit fiscal de 20 francs (ce qui est peu de chose pour lui).

Nous espérons qu'ainsi les fabricants de romans-feuilletons reviendront à une plus saine conception des réalités ambiantes, et qu'ils remplaceront leurs coûteuses duchesses et leurs fastueux nababs par d'honnêtes dactylos et de modestes ouvriers plombiers... Ainsi les directeurs des grands quotidiens pourront réaliser d'appréciables économies.

VII. Projet de dégrèvement des cannes, parapluies et pardessus. — Par contre, nous proposons de dégrever les cannes, parapluies et pardessus qui sont réellement imposés d'une façon trop lourde.

Prenons comme exemple un parapluie du prix de 12 francs.

Chaque fois que le propriétaire du parapluie va au restaurant, ou dans un musée, ou au théâtre, il se voit obligé de déposer l'objet au vestiaire, et d'acquitter de ce fait une taxe minima de 10 centimes. Le fait se reproduit trois fois par jour en moyenne : soit, quotidiennement, 30 centimes, c'est-à-dire 9 fr. par mois. L'impôt sur les parapluies est donc de 118 francs par an, soit 1 000 p. 100.



Il se voit obligé de déposer l'objet au vestiaire.

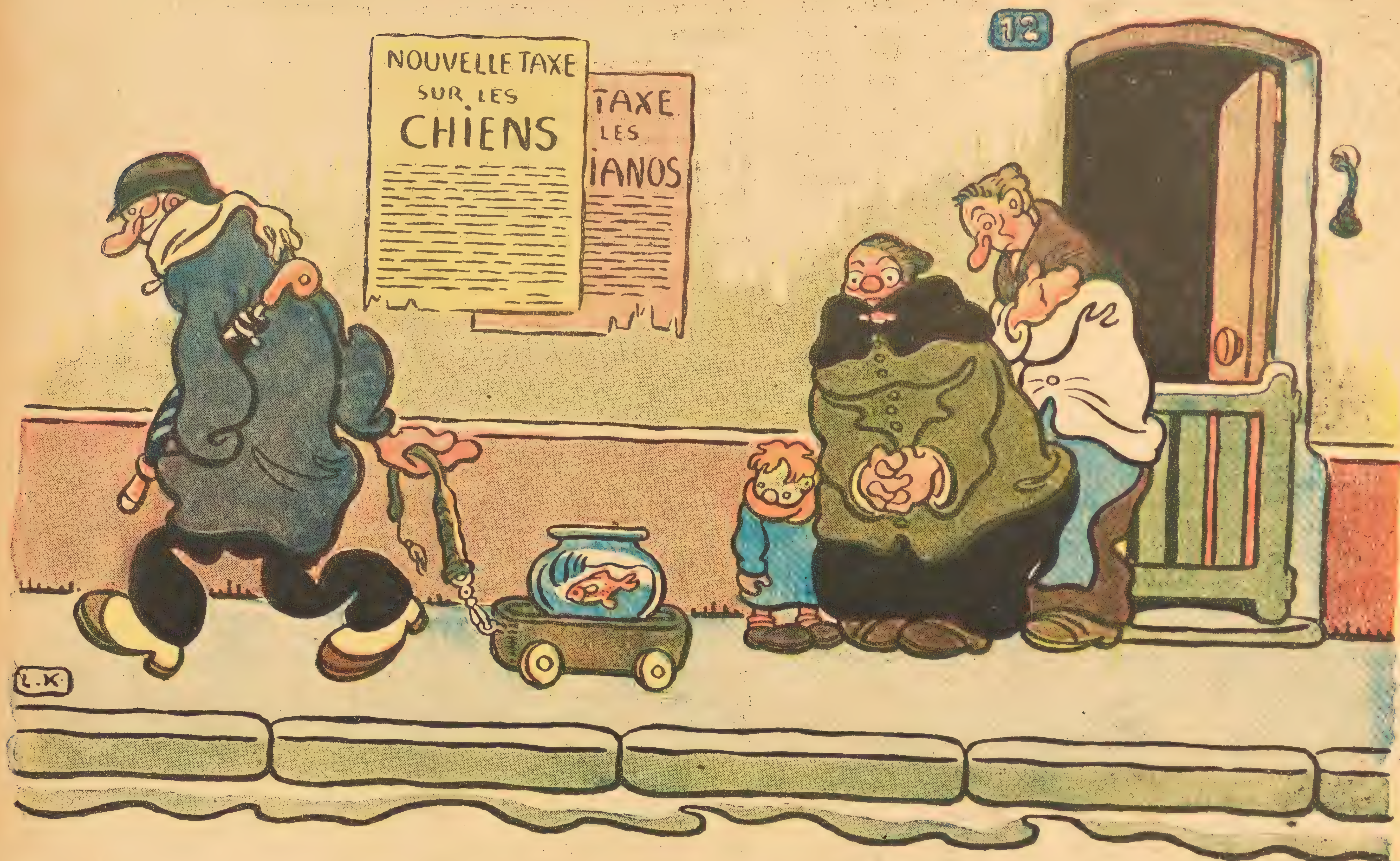
Le même calcul peut être établi très aisément en ce qui concerne les cannes et les pardessus.

On conviendra que cet impôt est exorbitant et vexatoire.

Il sera aisé d'en modifier le mode de perception en frappant d'un droit fixe de 1 000 p. 100, lors de l'acquisition qui en sera faite par le porteur, les pardessus, cannes et parapluies, ce qui évitera au contribuable l'ennui de faire de la monnaie trois fois par jour et de continuelles discussions avec les percepteurs préposés aux vestiaires.

Par délégation de M. Lebureau :
G. de La Fouchardière.

(Illustrations de Mars Trick.)



(Dessin de Kern.)

— *Voilà! .. quand je vous le disais qu'il ne paierait pas la n uvelle taxe! Il a remplacé son chien par un poisson rouge...*



(Dessin de Manfredini.)

— *Mon Dieu! Pourvu que je ne rencontre pas l' agent du fisc!!*



(Dessin de Ray Ordner.)

VANITAS!...

— Elle doit en faire une tête, madame Poteuf, qui voulait nous épater avec son téléphone!... Il va lui revenir plus cher que son loyer!...



(Dessin de Leo Le Chevallier)

— *Moi, je mettrais un impôt sur les cheveux.*
— *Et moi, sur les crânes !*



(Dessin de Depaquit.)

MADAME. — *Pourquoi ne pas mettre un impôt formidable sur les célibataires ?*
MONSIEUR. — *En effet, on ne saurait trop jamais payer son bonheur.*



— J'avoue que voilà trois semaines que je me creuse la tête pour donner des idées à M. Ribot. J'imposerais, non le luxe qui fait vivre un tas de pauvres, mais les exagérations : hauteur des bottines, hauteurs des plumets, chapeau haut de forme...

J'imposerais les bavards, les imbéciles, les raseurs, et il y aurait dans cette branche des ressources incalculables pour l'État.



Je ne mettrais pas d'impôts nouveaux sur les chiens, le chien étant l'ami de l'homme et pouvant être d'une incontestable utilité avec l'éclairage diminué.

Mais je mettrais un impôt sur les perroquets (il y en a 300 000 en France, sans compter les diseuses de bonne aventure et autres perruches.)

Je mettrais aussi un impôt sur la santé. Il est ridicule qu'un homme qui se porte bien pendant un an ne paie pas plus cher que celui qui passe des semaines dans son lit.



(Dessins de Henriot.)

Je respecterais le piano (parce que j'en joue), mais je taxerais fortement les cors de chasse.

Je mettrais une taxe de 20 p. 100 sur les opérations chirurgicales dont le montant dépasse 3000 francs.

Impôt sur les pêcheurs à la ligne, qui abusent gratis du droit qu'on a de ne pas prendre de poisson.

Oserais-je parler d'un droit sur les recettes des poules?

En tout cas, je créerais un timbre de 25 centimes pour être collé sur toute lettre sollicitant un service ou une recommandation.



(Dessin de Capy.)

LE CONTRIBUABLE : « *Je vais me f...*



au!... Ça paye-t-y un impôt, ça ? »

LA TAXE DU RESTAURANT

Allegretto giocoso

mf cresc.

f cresc. ff

Chanson de PAUL WEIL

Musique nouvelle d'ADOLF STANISLAS

Mery 17

L'au_tre jour dans un restau_rant Où j'dîne à peu près chaqu' se_mai_ne, L'garçon que j'connais d'puis long_temps M'dit: Monsieur faut que j'vous pré_vien_ne, Si vous dé_pas_sez cent sous Il fau_dra pay_er la ta_xe; Non, lui dis-je, ar_ran_gez-vous, J'veux pas pay_er d'tax' du tout.

RÉPL. PR. LA CODA Ce di_ner pour_tant lé_ger, J'lai pas en_cor di_gé_ré

Dernier Ct A LA CODA

p dim p cresc. f ff

CODA

f cresc. ff

O. Henry, Gr.



I

L'autre jour, dans un restaurant,
Où j' dîne à peu près chaqu' semaine,
L'garçon, que j' connais d'puis longtemps,
M'dit : « Monsieur, faut que j'vous prévienne,
Si vous dépassez cent sous,
Il faudra payer la taxe.
— Non, lui dis-je, arrangez-vous,
J'veux pas payer d' tax' du tout.

II

Voilà c' qu'il m' faut : un' croûte au pot,
Puis un turbot sauc' mayonnaise,
Des œufs pochés, un plat d' gigot
Et des p'tits pois à la française.
Un' pêche, un biscuit Guillout
Avec un' bouteill' de Graves.
— Ah ! m' dit l' garçon, M'sieu est fou :
Ça f'ra beaucoup plus d' cent sous.

III

Bon ; alors au lieu de turbot,
Donnez-moi un hareng grillade,
Et du bœuf en plac' de gigot.
Au lieu de p'tits pois, d' la salade ;
Ni pêch', ni biscuit Guillout,
Mais un bon fromag' de Brie.
— Ah ! m' dit l' garçon, M'sieu est fou :
Ça fait encore plus d' cent sous.

IV

Alors fait's le compte avec moi,
Pour voir comment ça s' départage :
Dix sous d' couvert, cela va d' soi,
Quinz' sous d'œufs et dix sous d' potage,
Vingt sous d' bœuf, salad' dix sous,
Dix sous d' Brie et trois francs d' Graves,
Un' tass' de café dix sous :
— C'est plus d' cent sous, voyez-vous.

V

En effet, ça fait beaucoup trop ;
Alors ne m' donnez pas l' potage,
Ni les œufs, mais r'mettez l' gigot ;
Pas d'salad', mais laissez l' fromage ;
R'mettez un biscuit Guillout.
Laissez l' café, j'en raffole ;
— Ah ! m' dit l' garçon, M'sieu est fou .
Ça fait toujours plus d' cent sous.

VI

Ne me donnez donc pas d' couvert ;
— Ça, Monsieur, c'est obligatoire
Alors, au lieu d' Graves cachet vert,
Donnez-moi d'l'eau d'Vittel à boire ;
L'eau d' Vittel, si vous voulez ;
Ça coût' quatr' francs la bouteille ;
En tous cas, M'sieu, dépêchez !
Va falloir bientôt fermer.

VII

Alors, v'là c' que je m' suis offert
Pour cent sous, écoutez, j' vous prie :
Un' bouteill' Vittel, un couvert,
L' café, l' cur'dent, faut pas qu' j' l'oublie ;
Croyez-moi si vous voulez,
Très sérieus'ment, j' vous l'affirme,
Ce dîner, pourtant léger,
J'l'ai pas encor' digéré.

PAUL WEIL.

(Illustrations de Leroy).





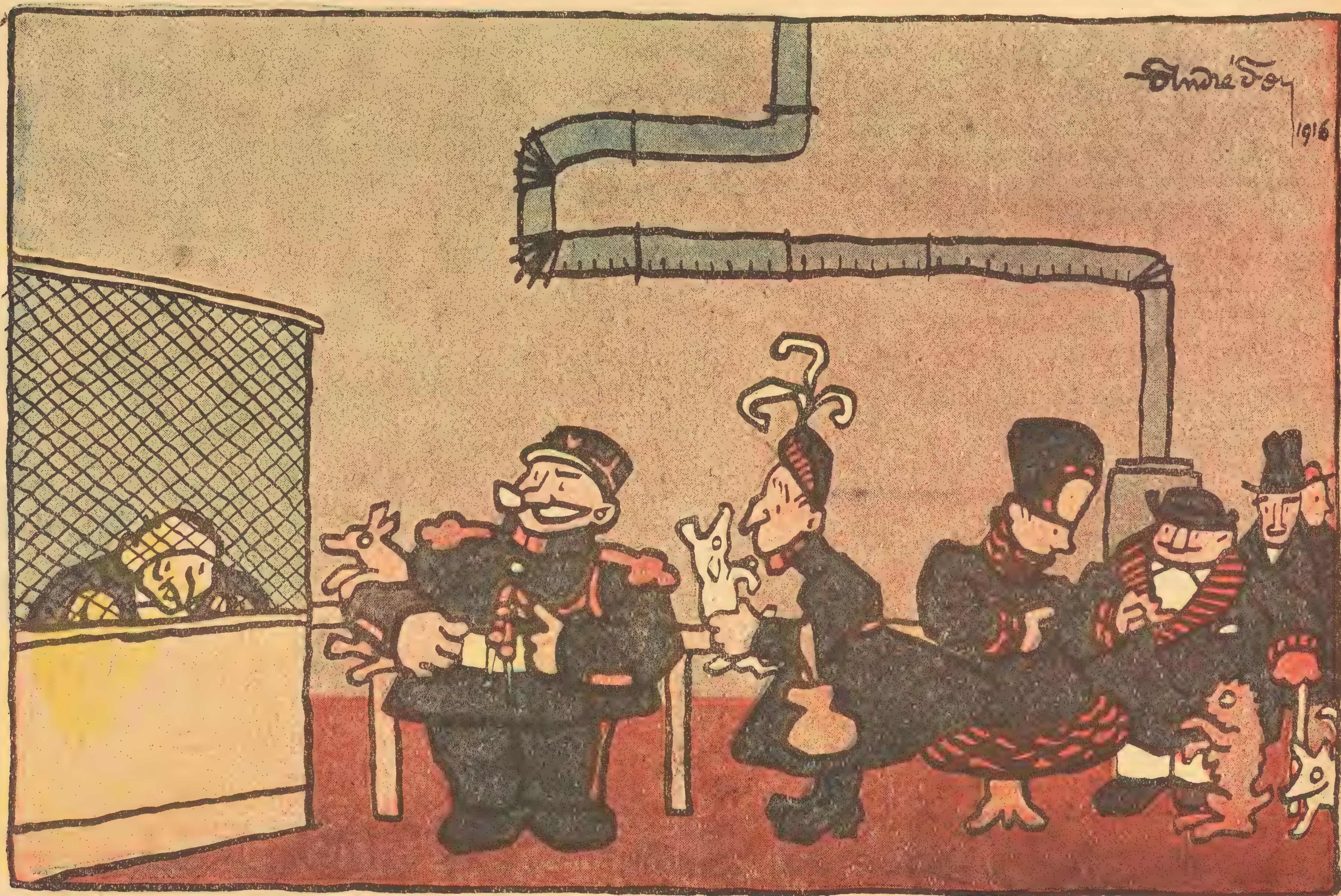
(Dessin de Raymond Pallier.)

— *Avec les 60 francs que j'aurais payés pour lui, je vais offrir un manteau à mon petit chéri.*



(Dessin de Quint.)

LE GAMIN. — *On n'vot'ra donc pas un impôt sur la graisse!...*



(Dessin de Foy.)

— *C'est un chien de luxe, votre cabot?*
— *Vous ne m'avez pas regardé! Vous voyez bien que c'est un chien de garde...*



(Dessin de Métivet.)

L'ASSIETTE DE L'IMPOT DEVIENT UN PLAT...

(Faïence patriotique.)

— Aux poches, citoyens! — Ah! çà ira! çà ira!...

LES MEILLEURS DESSINS



(L'Événement.) (Dessin de Castre.)

— Et la crise de la blanchisserie?

— Moi... je m'en f... La censure blanchira toujours.



(Le Petit Bleu.)

— Ils en ont une patience!... Ben, mon vieux, t'as d' la veine... De notre temps...



(Le Journal.) (Dessin de Nam.)

— Pauvre maître!... La taxe nous aurait séparés quand même!



(Le Rire.) (Dessin de Genty.)

— Ça s'rait juste que tu payes un impôt... t'as pas trois enfants à nourrir!

— Non, mais ma femme mange comme quatre.



(Le Journal.) (Dessin de Poulbot.)

— Encore du sucre au chien!

— C'est pas de sa faute si c'est la guerre.



(Le Rire.) (Dessin de Ray Ordner.)

— C'est nous qui avons retenu la baignoire 16!



(Excelsior.) (Dessin de Sauvayre.)

— Pourvu qu'on ne croie pas qu'ils sont à nous!...

LES MEILLEURS DESSINS *(suite)*



(L'Écho de Paris.) (Dessin d'Abel Faivre.)

— *Si je ne consommais que de l'électricté, je serais moins saoul.*



(Simplicissimus, déc. 1915.) (1)

— *Les jours sans viande seraient une institution pas mauvaise, s'il y avait de la viande les autres jours.*



(Le Petit Bleu.)

— *Parfaitement, monsieur, tout le monde militaire ; tout le monde à la solde de simple soldat, encore.*

— *Vous avez raison, monsieur le député, à commencer par les parlementaires.*

LE RAID DES ZEPPELINS

Encore un zepp'lin d'cassé.
V'là l'aréo qui passe
Encore deux zepp'lins d'cassés
V'là l'aréo passé !..



(Dessin de POULBOT)

(Le Journal.) (Dessin de Poulbot.)



(Le Pays de France.) (Dessin de Valeri.)

— *C'est comme c't'emprunt ; encore une belle blague ! Moi qui te parle, j'y suis allé pour emprunter... Eh bien, ils m'ont f... à la porte !*

(1) Dessin extrait de ***Germania*** (*Les Allemands peints par eux-mêmes et par les Neutres*), un album in-4 : 3 fr. 50. (*Édition Française Illustrée.*)



LES G. V. C.

On a beaucoup plaisanté ces modestes qui, dans un rôle obscur, ont pourtant apporté à la défense nationale un précieux appui. Grâce à eux, la mobilisation a pu s'effectuer, et les transports de troupes se continuent à travers le pays sans que jamais l'espion boche, pourtant bien préparé, ait pu réaliser ses espoirs d'avant-guerre. Dans notre prochain numéro, **Capy, Delaw, Fabiano, Genty, Hautôt, Leroy, Monpassier, etc.**, nous présenteront les G. V. C. On trouvera aussi une amusante charge du fantaisiste Galipaux et une chanson inédite du bon chansonnier Mauricet.



NOTRE COLLECTION

1. Le Kaiser rouge.
2. Têtes de Turcs.
3. Le Crownprinz.
4. Bouillon de kultur.
5. Impérial gaga.
*6. Élégances berlinoises.
7. Leurs Espions.
8. Nos Poilus.
9. Les Civils.
10. Naturalisés.
11 Les Perruches.
12. Les Pessimistes.
13. Les Optimistes.
*14. Leurs Officiers.
15. Les Marraines.
*16. Nos Infirmières.
*17. Nos Gosses.
*18. Kamerad !
*19. Leurs ventres.
20. L'Agence Wolff.
21. Les Remplaçantes.
22. Permissionnaires.
23 Nos Prisonniers.
24. Nos Aviateurs.
25. Noël de guerre.
26. Ferdinand le menteur.
27. Les Rois.
28. Taisez-vous, méfiez-vous.
29. Les Gretchen.
30. Les Pépères.
31. La vie chère.
32. Raemaekers.
33. Les Stratèges en chambre
34. Le système D...
35. Leurs Intellectuels.
36. Kaiser Carnaval.
37. A bas l'alcool.
38. Les Loustics.
39. Les Profiteurs.
40. Les Mamans.
41. La Danse macabre.
42. Nos Chauffeurs.
43. Modes de guerre.
44 Les Bleuets.
45 Machines de guerre.
46. L'Impôt sur le revenu.
47. Nos Marins.
48. Nos Blessés.
49. Kamelotland.
50. Les Tommies.
51 Les Pirates.
52. Rosalie
53. Les Canards.
54. La Question des loyers.
55. Nos Amis les Russes.
56. Les Fraülein.
57. Les Pacifistes.
58. Les Gendarmes.
59. C'est la guerre !
60. La Guerre et les Femmes.
61. Le Communiqué de 15 h.
62 Les Bourreaux de Lille.
63. Notre Sœur l'Italie.
64. Un mois à Potsdam.
65. Nos Africains.
66. Le Dictateur aux ventres
67. Avant, Après.
68. La Chasse.
69. Les Mercantis.
70. Ils n'ont pas pris Verdun.
71. Les Crises.
72. T'en fais pas !
73. Ouf ! On ne les reverra plus.
74. Les Prophètes.
75. Chez eux.
76. Le Pinard.
77. On les aura !
78. Les Étrennes des poilus.
79. Des canons ! des munitions !
80. Fétiches et Mascottes.
81. Les Nouveaux Riches.
82. Le Théâtre aux armées.
83. Images de France.
84 La Paix allemande.

Tous ces numéros sont en vente au prix de 25 centimes, à l'exception de ceux marqués d'un astérisque qui sont épuisés et qui ne se trouvent qu'en collections. Chaque volume cartonné, contenant un semestre, soit 13 numéros, est envoyé franco contre mandat de 4 francs. (Etr. port en sus).



(Dessin de Genty.)

L'AVIS DU PÉPÈRE

— Plus tard on verra... Pour l'instant, je demande un impôt sur les parapluies.

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.)

Le Gérant : TINESSE.

(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.)

(30 rue de Provence PARIS. — Tél. Bergère 39-61)

LA BAÏONNETTE



Les G.V.C.

DESSINS DE FABIANO, CAPY, GENTY, HAUTOT, LEROY, MONTASSIER, etc. Texte de GALIPAUX
Chanson inédite de MAURICET



à propos des G.V.C.



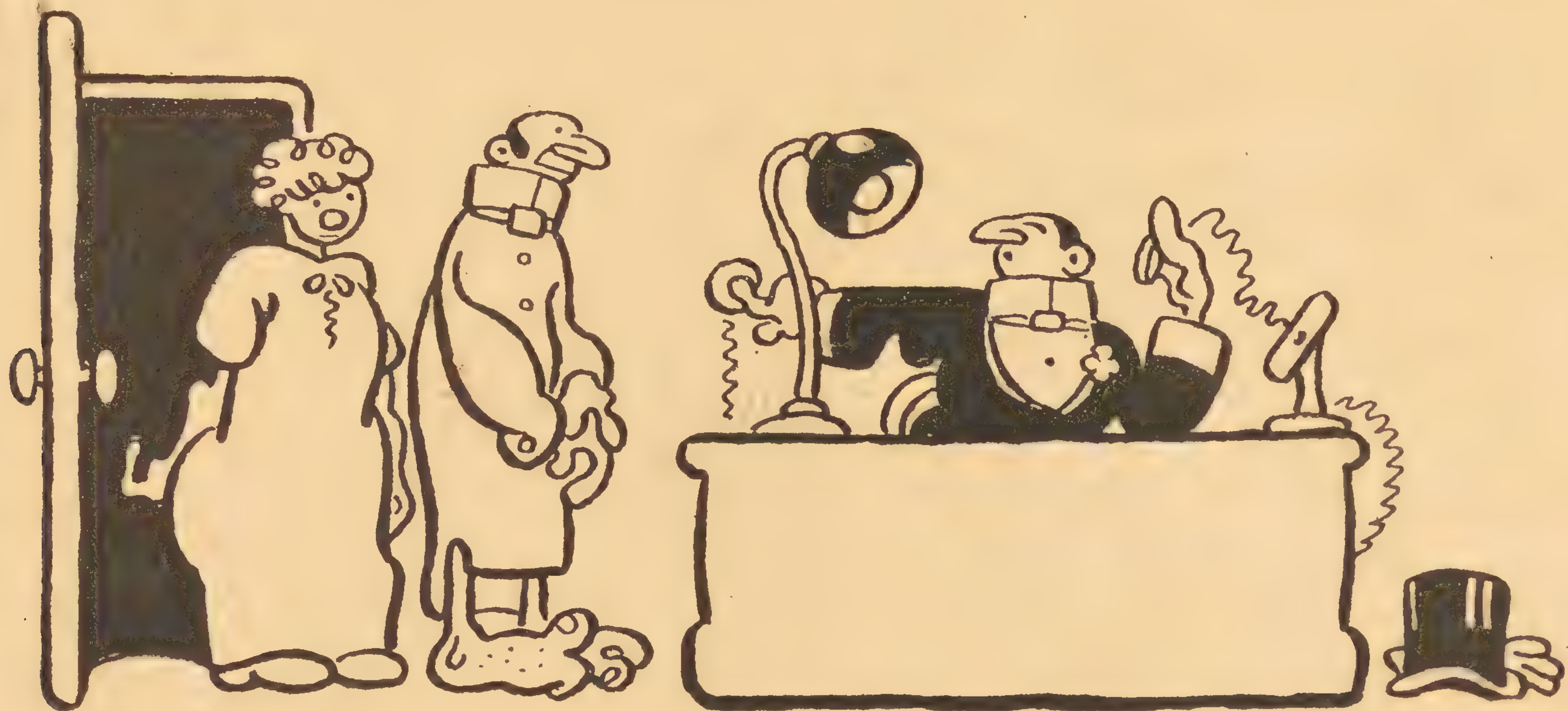
PAR FÉLIX GALIPAUX

Allons ! avouons-le, nous vivons sous un prince — façon de parler parce que ce ne doit pas être commode de vivre sous quelqu'un... ce quelqu'un fût-il prince, — et dans un pays véritablement épatant !

Oui, c'est une époque admirable que la nôtre ! Plus tard, on l'appellera l'époque-foudre ! le siècle-éclair ! De plus en plus nous éprouvons, en France tout au moins, le besoin ardent, impérieux, maladif, d'intensifier tout : lumière, rapidité des moyens de transports, que sais-je !

L'électricité est donc naturellement la reine du jour ou plutôt du soir.

Le nom immortel d'Edison est béni par des millions de gens pressés.



Vous désirez votre larbin vous appuyez sur un bouton.

Ainsi, on rentre chez soi, après le spectacle, il fait nuit dans l'appartement, on tourne le commutateur (car je ne vous fais pas l'injure de supposer que vous n'avez pas l'électricité *at home*, comme disent nos chers alliés les Anglais), *dzing* ! lumière aveuglante.

Vous désirez votre larbin, vous appuyez sur un bouton et... il ne vient pas... il ne vient pas tout de suite parce qu'il était chez la femme de chambre... « la fille de quartier », comme disent nos chers alliés les Belges.

Vous voulez parler à un de vos amis qui habite La Haye, par exemple — on a toujours un ami à la Haye, — pour lui demander si on fait relâche au Palais de la Paix, vous pressez un autre bouton, mais... la téléphoriste ne veut rien savoir... *Nitchevo* ! Comme disent nos chers alliés les Russes, alors vous vous emportez et lâchez cet admirable reproche :

— Mais, Mademoiselle, donnez-moi donc La Haye... voilà trois minutes que j'attends!... Voyons, l'aurai-je bientôt? Et l'enfant blonde (elles se teignent presque toutes) de vous répondre :

— *Chi lo sa* ! pour parler comme nos chers alliés les Italiens.

De nos jours, les gens se rencontrent et, sans interrompre leur marche, se demandent des nouvelles de leur santé en trois brèves répliques :

— Bonjour ! va bien?
— Oui.
— Bravo !

Ajoutons, pour être véridique, que le monsieur qui vous interroge ainsi n'attend pas votre réponse pour filer et se fiche autant de votre température qu'un merlan d'une bicyclette !

Depuis pas mal de temps déjà, on a supprimé des conversations toutes les encombrantes formules de politesse, c'était trop long ! Actuellement, il n'y a que dans les provinces les plus reculées qu'on trouverait un indigène terminant sa lettre par la phrase finale et désuète : *Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée* !

Aujourd'hui, on signe :

Votre Machin,
17, Paix. C. 78-44.

Ce qui veut dire, en français, que Machin habite au numéro 17 de la rue de la Paix et que la compagnie des téléphones lui a octroyé, pour son usage personnel, la désignation : Central 78-44.

Les mots on les tronque, les rogne, les incise !

Interminables, le métropolitain, l'automobile, l'aéroplane. Tandis que le métro ! l'auto ! l'aéro. A. R. O., à la bonne heure, ça va plus vite !

Finie la littérature ! Plus de descriptions minutieuses de paysages, de subtiles analyses d'état d'âme ! Morts les livres ! Place aux brochures ! Les éditeurs ne lancent que des recueils de pages quasi-vierges.

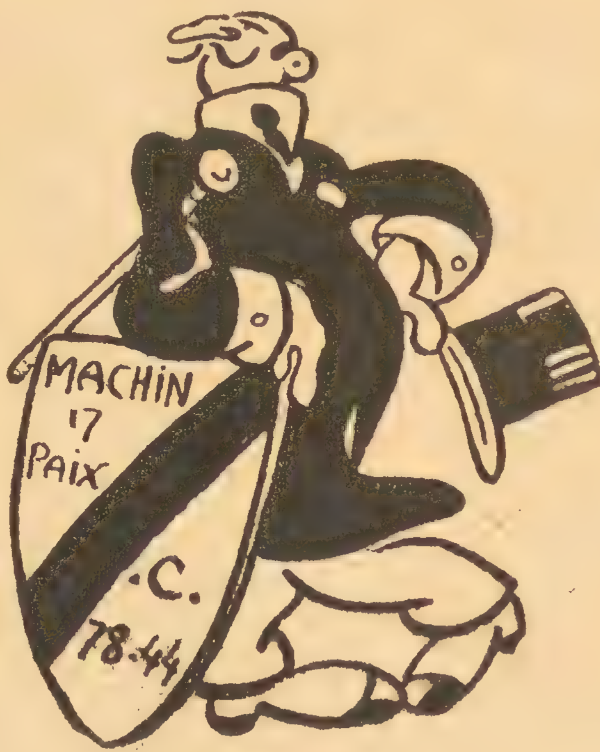
Plus de phrases inutiles, on n'a pas le temps de les lire ! des mots seulement... et encore ! très peu... même pas ! des lettres... oui, maintenant, on parle par lettres — sans les affranchir ! Toutefois, on use aussi des chiffres... Les chiffres, ça ne tient pas de place ! c'est très commode et rend la conversation plus gaie !

Actuellement, sous la R. F., on aurait vraiment tort d'appeler les gens « phraseurs ».

Exemple : ce dialogue échangé l'autre jour, dans un café, entre deux modernes et que le hasard m'a permis d'entendre et de goûter, le hasard et ma curiosité amusée

Ma fidèle mémoire me permet de vous le reproduire sans en changer une lettre, si j'ose ainsi m'exprimer.

— Longtemps que vous avez vu Bernard?
— Très.
— Il doit se marquer.
— Dam ! A. G.
— Il a?...
— 60.
— Industriel.
— K. K. O.
— Brevet?
— S. G. D. G.
— Riche?
— Oui. Galerie de tableaux... tous H. C..., des Bonnat, des N. R.



Votre Machin.



(Dessin de La Nce.)

— *Quoi ? encore un tour de faction ? c'est-y qu'on me prend pour une tête de Turc ?*
— *Dam !... t'es le gardien de « ces rails ».*



— *Vous serez puni ! ! !... Vous devez suivre la voie hiérarchique...*
— *Mais j'la connais pas, moi, mon capitaine ! J'ai toujours été sur celle de Paris à Cherbourg ! !...*



(Dessin de Quint.)

— En somme, vous ne faites pas grand'chose ?
— Non, vous voyez, tous les jours je fais le pont...



(Dessin d'Ordner)

ET LA GARDE QUI VEILLE...

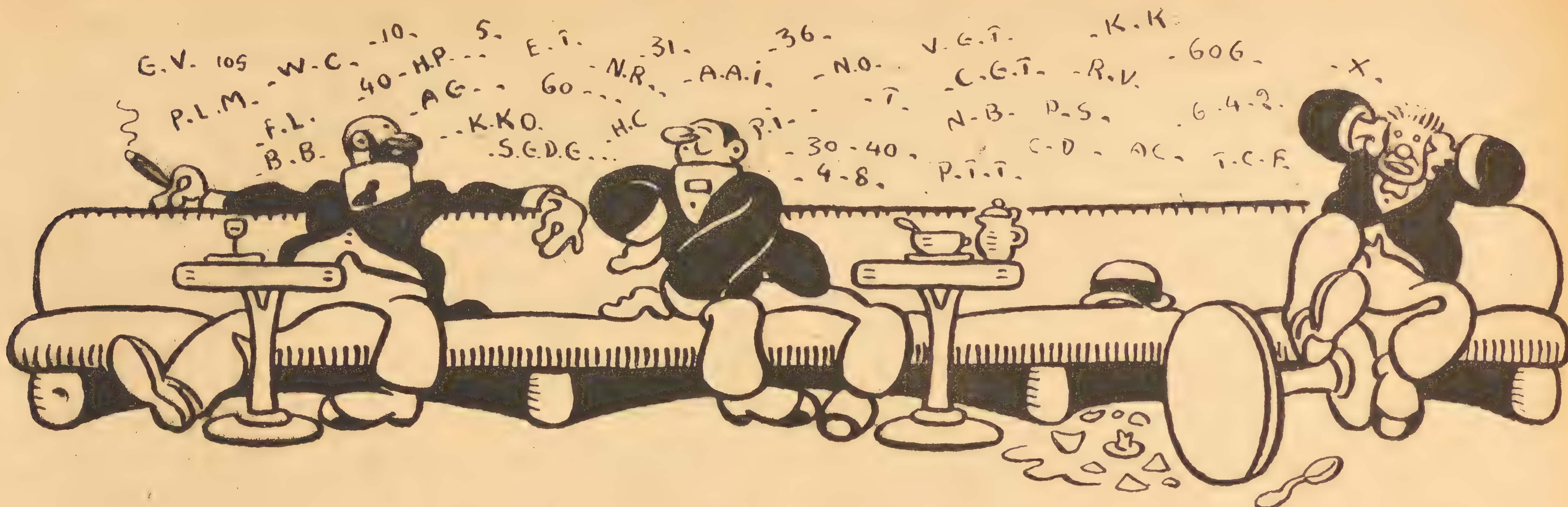
— Eh ben, mélétaire, quoi de neuf ?
— Rien... toujours le même petit train-train... »



(Dessin d'Hautot.)

EN PANNE !

— Ça fait jamais qu'un quart d'heure qu'vous êtes là ; quand y aura vingt huit-mois, comme moi, v's aurez l'droit d'vous plaindr'.



... Ce dialogue échangé l'autre jour dans un café.

— Grand train?
— 40 H. P.
— Où ses vignes ?
— A. A. I.
— Joli P. I.
— Et à Paris, hôtel près de la Tour...
— F. L. ?
— Naturellement, dernier mot du confort?
— Je vous écoute ! Jet d'eau de cologne dans les W.-C.
— Original, sobre, jamais de vin.
— Quand il H. O., boit du T.
— Ah ! celui-là, quand il voyage sur le P.-L.-M., il ne prend pas le G. V. 105.
— Et veinard au 30 et 40.
— Il s'occupe de politique?
— Oui, la C. G. T., ami de R. V.
— Roublard ! Se méfier de ses lettres, toutes se terminent par un N. B. ou un insidieux P. S.
— En affaires, impossible de le faire C. D.
— Il vous arrête aussitôt par un A. C.
— Instruit, d'ailleurs, sort de Pipo, a fait des X.
— Tenue correcte, élégante, ne s'habille pas à la 6. 4. 2.
— Même en É. T., toujours sur son 31. Tiré à 4 épingles.
— Ses chapeaux... pas des 4-8?
— Tu parles ! 10 reflets.
— Et solide ! je l'ai vu se colleter avec un type auquel il a administré une giroflée à 5 feuilles qui lui a fait voir 36 chandelles !
— Un fils?
— Qui marche ainsi : 5 et 3 font 8... 5 et 3 font 8... Un moment aux P. T. T., en est sorti É. B. T. Ne voulant pas V. G. T., comme il est toujours A. J. T., fait du sport, membre du T. C. F. Noceur enragé mais chançard, ignore le 606. Il est père...
— Aussi?
— Oui. Deux B. B.
— Avec lui?
— Environs de Paris, dans la (S. O.) Le dimanche, va voir le petit T. T. ou faire K. K.
— Son N. É va à la pension, sait déjà son A. B. C., récite des vers de V. H.

. . . .



Une maisonnette à peine H V.

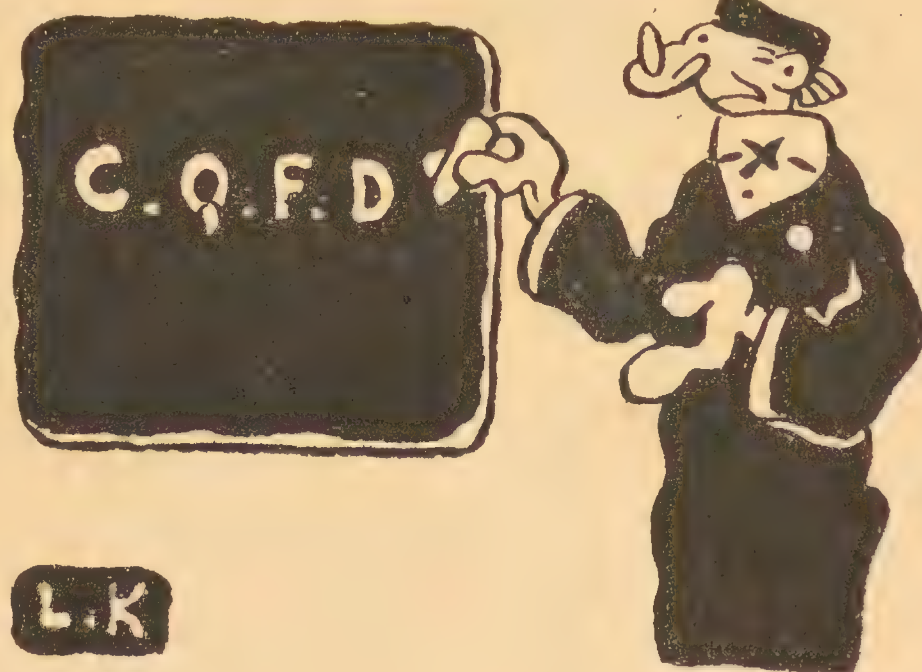
A ce moment, je suis parti, j'en avais assez ! Je les aurais H. É. Si j'en avais entendu davantage, je crois que mon niveau intellectuel aurait B. C. ; je sentais que j'allais être A. P. par la folie.

Aussi ne voulant pas leur crier C. C., ni leur fiche mon pied dans l'F. S., j'ai filé... G. R. É dans la campagne... G. E. T. jusqu'à H. R. où G. H. T. une maisonnette à peine H. V. C'est dimanche dernier que, sur le toit, on a I. C. le drapeau, une I. D. de ma femme. Oh! L. C. me faire faire ce qu'elle veut. C'est égal, ces bougres-là, avec leur langage, m'ont forcé en rentrant à prendre de l'I. P. K...

Non, vous savez, parler comme ça... avouez-le, c'est par trop Q. Q.

FÉLIX GALIPAUX.

(Illustrations de Kern.)





Le 2 août 1914 les mit en faction, avec mission de regarder passer les trains...



Et depuis, par tous les temps, ils demeurent où on les a plantés.



Les trains passent... ils restent, ils demeurent... les G. V. C. sont éternels.



Comme distraction, la soupe et le rata...



Quelquefois la visite de la bourgeoise... Tout va bien, elle a son allocation et elle est employée au métro.



Ah! qu'ils eussent préféré aller au front combattre le Boche!...



Mais non... c'est l'éternel ennui... deux ans de garde, et il faudra tenir jusqu'au bout.



Ils tiendront... parbleu!... Cependant les trains continueront à passer... les trains sont bien gardés...



J'ai peur qu'on ne les oublie... Lorsque la paix sera faite, peut-être les G. V. C. garderont-ils encore... et leurs barbes pousseront, et les herbes folles aussi autour de leurs pieds nickelés!

(Dessins d'Henriot.)



(Dessin de Fabiano.)

— *Vous feriez bigrement bien dans le*



G. V. C... *Vous en avez une ligne !*



Chanson de MAURICET

Air ancien : *Le Bal à l'Hôtel de Ville*, de Mac Nab
Harmonisation nouvelle d'ADOLF STANISLAS

Allegro

f — *p* — *poco sf*

On a, sur des tons dif_fé_rents Chanté de_puis la guer_re Le coura_geux poi_lu d'l'a_vant, Le ci_vil de l'arriè_re, L'op_timist' ré_joui, L'pessimiste aus_si Le mercan_ti... et l'res_te : Il est temps d'chan_ter Le brav' G. V. C. C'est un hé_ros modes_te.

RÉPL. POUR LA CODA : Grand' vic_toi_re certai_ne.

au Dern. Coupl. A LA CODA.

mf — *poco sf*

Cette ritournelle peut être supprimée — 2e Ct — Le G. V.

CODA

_ne.

I

On a, sur des tons différents,
Chanté depuis la guerre
Le courageux poilu d' l'avant,
Le civil de l'arrière,
L'optimist' réjoui,
L'pessimiste aussi,
Le mercanti... et l'reste.
Il est temps d'chanter
Le brav' G. V. C.
C'est un héros modeste.

II

Le G. V. C. vit au grand air
Sur le bord d'une route
Ou le long d'un' voi' de ch'min d'fer,
Et va casser la croûte,
Lorsque vient l'été,
Dans un champ de blé
Ou un champ d'pomm's de terre.
Mais pour son travail
L'hiver, un *chan...dail*
Fait bien mieux son affaire.







III

Il est toujours simple troupier
Et, je vous l'certifie,
Si parfois il est officier
C'n'est que... *d'académie*.
Mais lorsqu'un beau jour
Sonn'ra le retour
Au foyer, à la terre,
On lui f'ra cadeau
Sûr'ment du « *poireau* »
Pour ses pos's en plein *air-e...*

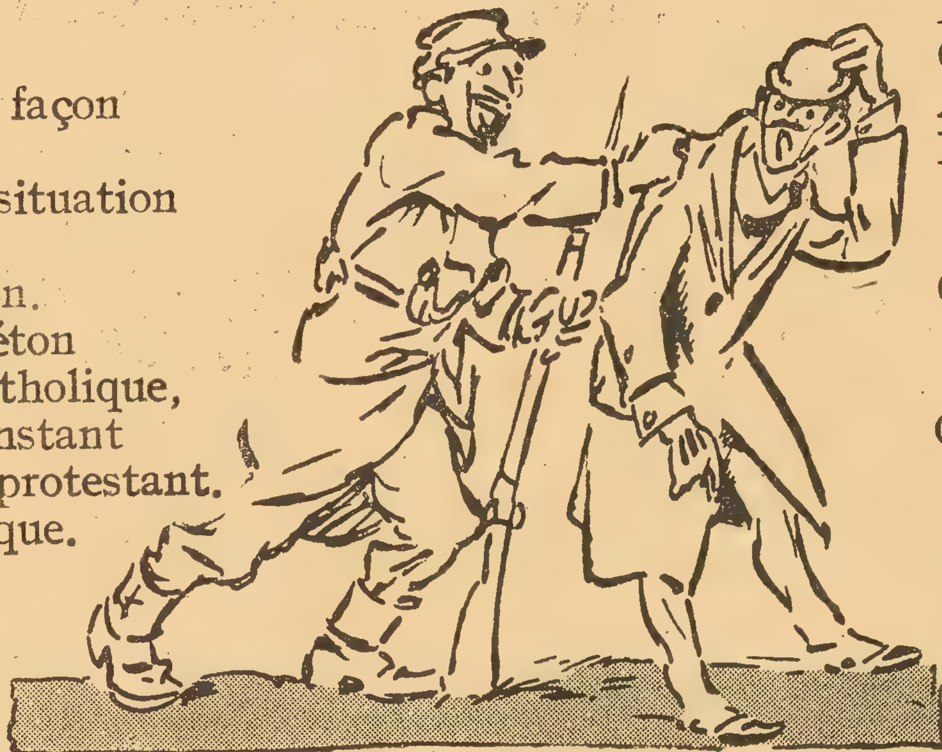
IV

Nuit et jour il garde les ponts,
Sentinelle émérite,
Car on craint qu'Messieurs les espions
Us'nt de la dynamite.
Aussi, désormais,
Ils n'saut'ront jamais
Dans tous les ministères
Vos *ponts* habituels
De Pâqu's et d'Noël.
Bienheureux fonctionnaires !



V

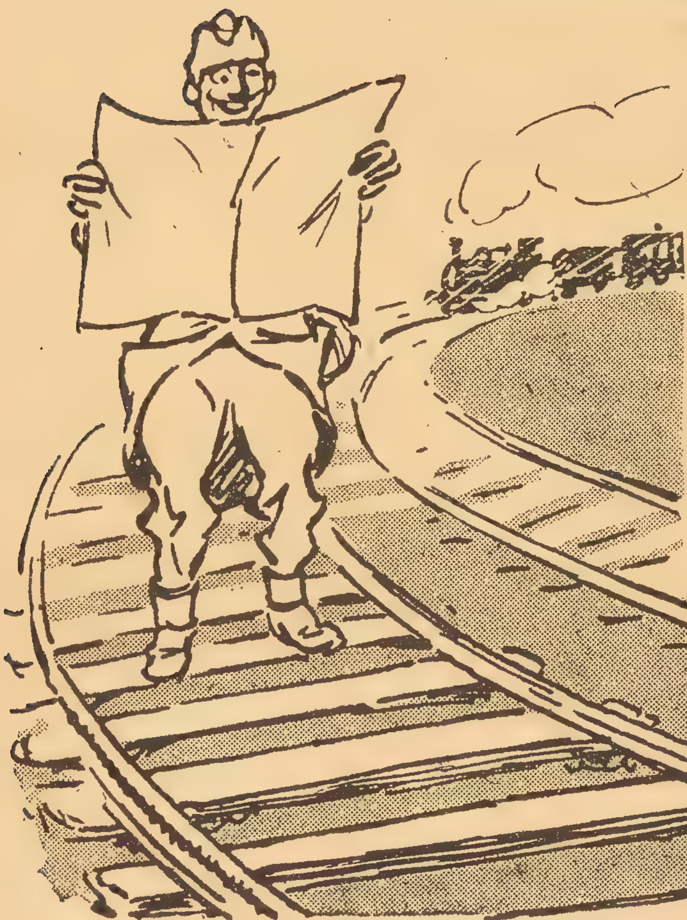
Il arrête aussi sans façon
Le passant solitaire
Et lui d'mand' sa situation
Civile et militaire.
Mêm' sa religion.
Et le pauvr' piéton
Qui n'sembl' pas catholique,
Au bout d'un instant
R'tourne en... protestant.
Le fait est authentique.



VI

Neuf fois sur dix, le G. V. C.
Garde des voies ferrées.
A regarder les trains passer
Il occup' ses journées.
Est-c' pour ça qu'il est
Mal considéré?
Car, le fait n'est pas rare,
S'il est fatigué
D'être... au bout du quai,
On l'envoie... à la gare !...





VII

Il réclame enfin les pass'ports
A l'intérieur des gares,
Parcourant les lignes du Nord,
De l'Est ou d'Saint-Lazare.
Aux heur's de loisir
Il voudrait bien lir'
L'journal, mais la consigne
Lui a bien prescrit
Qu'il est interdit
De lire... entre les lignes.



VIII

Bref, le G. V. C. a quitté
Sa femme et ses mioches
Pour qu'le pays soit délivré
A tout jamais des Boches.
Artisan loyal
Du succès final
Il peut dire sans peine
Qu'les lettr's : G. V. C.
Doivent signifier :
Grand'Victoire Certaine (*bis*).

MAURICET.

(Illustrations de Mars Trick)



(Dessin de Montassier.)

— Vous dérangez pas pour moi : les transports, ça me connaît...





—On me demande ce que veut dire G. V. C. ? *Cela explique qu'aussitôt un train signalé...* *...le garde-voie doit s'attendre à écoper dans les grandes largeurs*



...et à recevoir courageusement, sur le citron, ronds de saucissons, boîtes à sardines et autres engins hors d'usage ayant cessé de plaire à MM. les voyageurs...



...Que l'expérience se répétant de quinze minutes en quinze minutes...







(Dessins de Capy.)

..les coquilles d'œufs n'auront plus de secret pour lui !

C'est ce qui fait qu'à mon avis G. V. C. doit clairement signifier :

« N'en jetez plus ! ! Gardez vos coquilles. »

LES MEILLEURS DESSINS



(*Simplicissimus*, déc. 1915. (1)

JOURS SANS VIANDE

LE CHAT COMPATISSANT. — *Voilà ma chasse d'aujourd'hui !...*



COMMENT LES AMÉRICAINS VOIENT LES BOCHES

Quelque part en France...

(Communiqué officiel britannique.)



(*Passing Show.*)

ELLES RAJEUNISSENT TOUS LES JOURS

On annonce que la mode de l'an prochain sera la mode « bébé ».



(*Ruy-Blas.*) (Dessin de Spahn.)

VIEILLE MAISON

— Comment, M. Choucroutmann, on vous laisse travailler à Paris ?

— Moi, il y a téjà tix mois que ma maison est anclaisse.

(1) Dessin extrait de ***Germania***, album in-4 : 3 fr. 50. Envoi franco contre manda de 4 fr. Étr. : 4 fr. 50. (*Édition française illustrée.*)

LES MEILLEURS DESSINS *(suite)*



(*Bystander.*) (Dessin de Edwin Morrow.)

PASSÉ PAR LA CENSURE

Les officiers du e Bataillon du e Régiment qui a pris part à la récente attaque de . De gauche à droite (derrière) Lieut. Lieut. S.-lieut. Lieut. S.-Lieut. (Devant) Cap. L.-Col. Ct et Cap.



(*Jugend.*)

L'ÉVOLUTION DU « SOCIAL DEMOCRAT »

En 1916, le Social Democrat est devenu le meilleur soutien de l'Empire et du militarisme.



(*Bystander*, London.) (Dessin de Ritchie.)

CONTREFAÇON

— Les sous-marins anglais ont coulé 15 bateaux allemands dans la Baltique!



(*L'Événement.*) (Dessin de Gil Baer.)

— Pourquoi n'avez-vous pas fait vos devoirs?

— Pour économiser le pétrole et le charbon, m'sieu.

CHEZ LES TOUBIBS

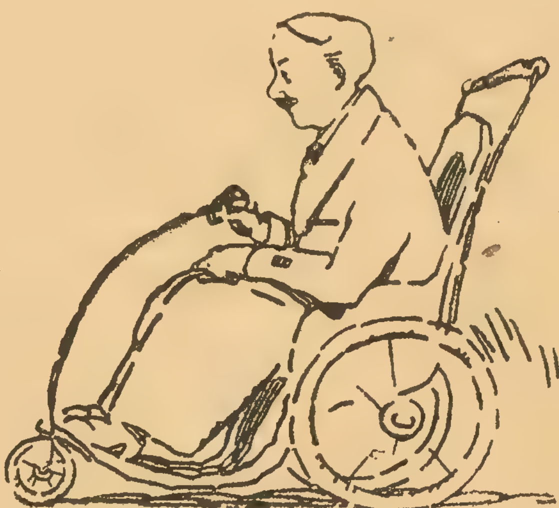
Le Toubib ? Et oui, le médecin. Ce terme emprunté à l'argot des armées d'Afrique sert couramment à désigner nos Esculapes militaires, quelque soit le nombre de leurs galons. La *Baionnette* fait, la semaine prochaine, une incursion dans leur domaine, et pour qu'on ne l'accuse pas de méchanceté, elle a pris pour guides précisément deux de ses collaborateurs qui doivent beaucoup aux médecins, qui leur doivent au moins l'existence, deux glorieux blessés, le capitaine **Jean Villemot**, Légion d'honneur, Croix de guerre, et le soldat de deuxième classe **Gus Bofa**, Médaille militaire, Croix de guerre, auxquels on ne pourra nier, tout au moins, cette qualité, de parler de choses qu'ils ont vues et desquelles ils pourront dire, avec le poète, *Et quorum pars magna fui*. Le texte de ce numéro, nous l'avons demandé au soldat de première classe **Mac Orlan**, deux fois cité à l'ordre de l'armée. Enfin, une chanson inédite de **Fursy**, que son âge autorise à consacrer ses loisirs à l'ambulance des *Annales*, complète ce numéro exceptionnel que tout le monde voudra lire et conserver.



Le soldat de 2e classe Gus Bofa médaille militaire, croix de guerre.



Le soldat de 1re classe, Pierre Mac Orlan, croix de guerre.



Le capitaine Jean Villemot. Légion d'honneur, croix de guerre.



(*Bystander*, London.)

ADIEU !

L'agence Wolff annonce que l'amiral Von Tirpitz s'est retiré comblé d'honneurs.



(*Le Petit Bleu.*)

PRÉOCCUPATIONS

Quel uniforme Napoleon portait-il à Sainte-Hélène ?



(Dessin de Ch. Genty.)

SPÉCIALISTE

— *Et surtout, j'vous recommande la surveillance de l' « ouvrage d'art ».*
— *Soyez tranquille, caporal; avant la guerre, j'étais gardien de musée...*

CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ. *Le gérant* : F. Tinesse.

Année. — N° ... — ... Mars 1917. Le Jeudi. — 25 Centimes. Abonnements : France : 12 fr. — Étr. : 20 fr.
(ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE) (30, rue de Provence, PARIS. Tél. Bergère : 39-61.)

LA BAÏONNETTE



Chez les Toubibs

par GUS BOFA et JEAN VILLEMOT.
Texte de MAC ORLAN.
Chanson inédite de FURSY

NOTE PRÉLIMINAIRE

Ce numéro se couvre du signe de la Croix de Genève. Ce n'est point là futile fantaisie de décorateur, mais précaution nécessaire, de la part des auteurs de ces croquis, afin « qu'on ne leur tire pas dessus ».

Blessés tous les deux, en traitement durant de longs mois, Gus. Bofa et Villemot sont actuellement hors des mains du Service de Santé, mais leur destinée peut les remettre, un jour prochain, sous l'aile blanche de la Croix-Rouge.

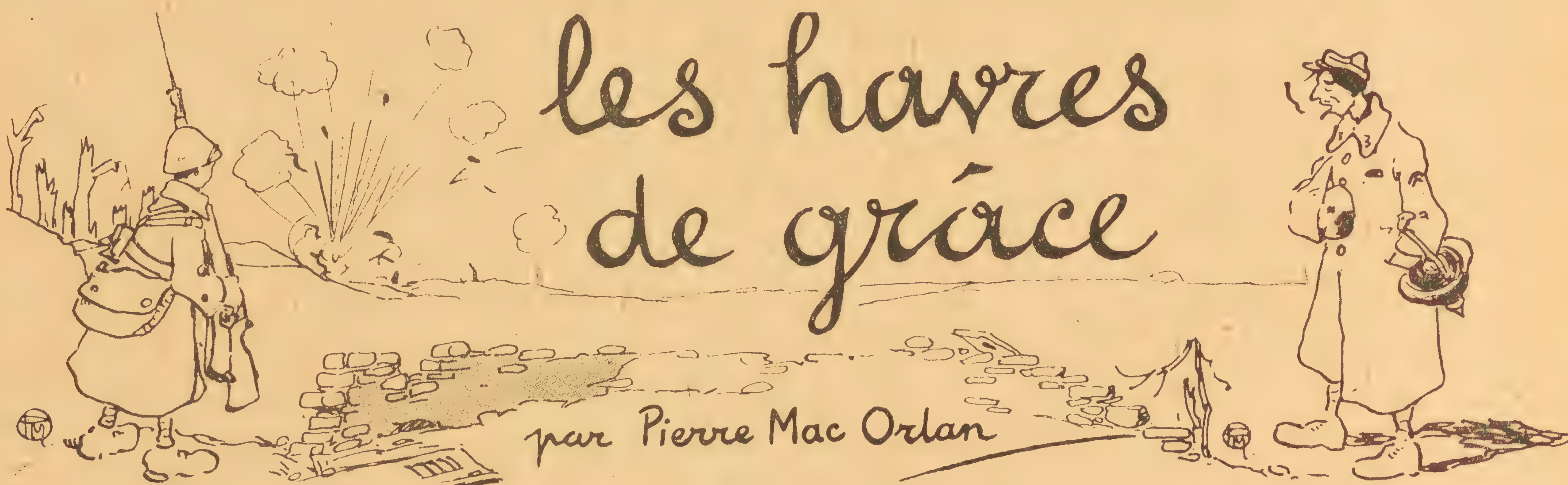
Ils tiennent, en prévision de ce jour-là, à déclarer hautement ici qu'ils ont gardé un charmant souvenir de leur séjour à l'hôpital, que leurs croquis sont de pure imagination et qu'il n'y faut point chercher la moindre rancune contre le personnel médical militaire ou auxiliaire.

Ils espèrent que majors et infirmières leur tiendront compte de cette déclaration absolument spontanée, s'il leur faut revenir jamais faire un tour « sur le billard ». N. D. L. R.



MASSAGE MAJOR

— Ne vous contractez donc pas... laissez-vous aller... mettez-vous à votre aise...



les havres de grâce

par Pierre Mac Orlan

A Paul Bilhaud.

Le coin que nous occupons est repéré, c'est évident, même pour les plus optimistes. Les 210 tombent par miracle à côté du trou d'obus où le colonel dicte ses ordres. Des colonnes de terre rouge s'élèvent à chaque éclatement et la plantation d'échalas, qui fut un boqueteau et sert d'ornement à ce qui avait été la tranchée des Berlingots, s'éclaircit de minute en minute.

Des gémissements : la liaison et des clairons sont enterrés sous un talus qui s'écroule. Je sors de là fort mal en point, aussi abruti qu'un homme peut l'être et suffisamment touché pour envisager une retraite stratégique vers des positions moins malmenées. La promenade jusqu'au poste de secours où je vais me faire panser est une promenade qui fait impression : les fusants et les mitrailleuses qui balayent à droite et à gauche me tiennent dans le sinistre état d'esprit d'un lapin le jour de l'ouverture de la chasse.

— « Hé vieux ! Le poste de secours du .?...

— « Par là, suis le ravin, le grand abri dans la carrière, devant toi. »

En effet, voici les sacs à terre qui protègent l'entrée du port délectable où les bistouris et les pinces hémostatiques sont encore des blandices en comparaison des douceurs réservées à un régiment qui débouche pour l'attaque en plein tir de barrage.

⁂

Dans les grands baraquements de l'hôpital régulateur de M..., nous étions quinze cents, de toutes les armes, ayant participé aux attaques : zouaves, tirailleurs, bataillonnaires, chasseurs, lignards, marsouins, artilleurs, etc. On entendait au loin le roulement ininterrompu de la canonnade. Les fusées montaient et descendaient tout le long de la ligne de feu. Les figures hâlées, les traits durcis par l'insomnie, les vêtements lacérés et maculés de terre et de sang, donnaient à la blancheur des pansements le fond sombre et chaud des tableaux patinés. Un gémissement, une plainte troublaient le silence relatif du baraquement, mais les soldats blesssés n'étaient pas tristes, non pas. La fièvre brûlait les pommettes, la vision gardée des combats tragiques au corps à corps et à la grenade mettait aux yeux la lueur révélatrice, et puis chacun parlait, parlait avec abondance, dans la grande détente de tous les nerfs.

Au milieu de cette paix relative, le souvenir de la bataille disparaissait, la mémoire ne gardait plus du carnage que l'anecdote expliquant la blessure.



... Nous étions quinze cents de toutes les armes.

Un bataillonnaire disait : « J'ai ma citation, je m'en f... Je vais retourner au Kef et puis je demanderai, avec ma réhabilitation, à passer dans les « réguliers ». Il portait un fusil boche, un casque et des chargeurs avec les « bastos » (1) dedans. Dans son costume khaki trop large il apparaissait plus frêle. C'était un tout jeune homme blond aux yeux durs. Il avait, dans son portefeuille usagé, les cheveux noirs d'une Fathma et, dans la poche de sa capote, sa fourra

(1) Balles.

(1) Notre collaborateur Mac Orlan est lui aussi un glorieux blessé. Deux fois cité à l'ordre de l'armée, il est en ce moment en convalescence.



— Pourquoi que vous cavalez, les gars, c'est un carrefour repéré?

— Mon vieux, y a le fameux courant d'air du corridor B qu'a coûté plus d'hommes que la reprise du fort de Douaumont.



— Quand vous êtes arrivé, je vous ai pris pour un Sénégalais.

— Vous n'aviez probablement regardé que mes pieds?

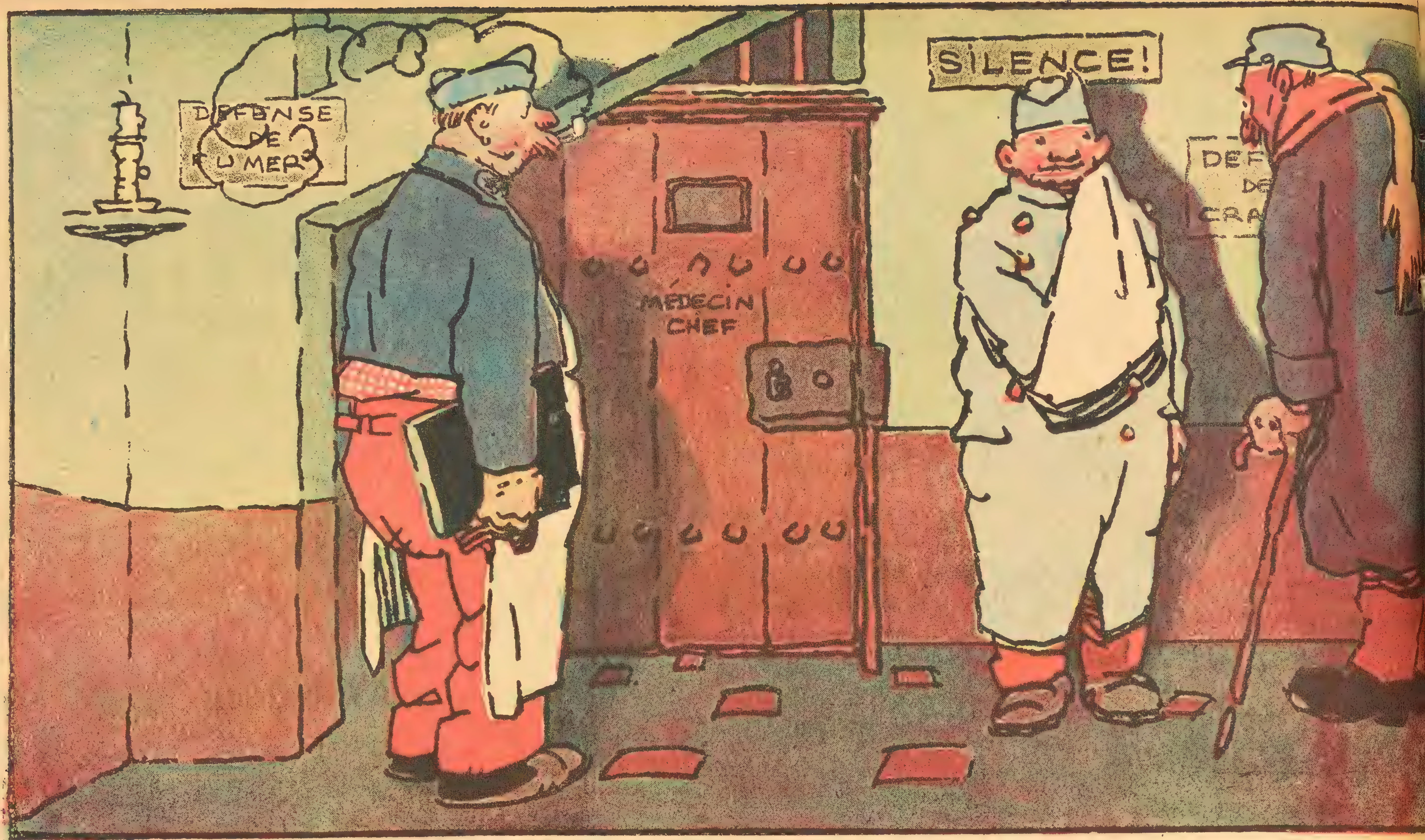


L'HOPITAL MODÈLE

—Hé, là-bas! pas de typhoïques dans mes salles d'isolement, bon Dieu! Vous allez me les contaminer!



— C'est encore de la veine, quand on reçoit une sale blessure, d'être évacué sur un beau château, avec un jardin magnifique, comme vous m'expliquez...



— *Je lui ai dit l'autre jour que j'avais 37°5 tous les matins et 38°2 tous les soirs.*
— *Et qu'est-ce qu'il t'a répondu?*
— *Y m'a répondu: avoir des habitudes régulières, c'est la santé...*



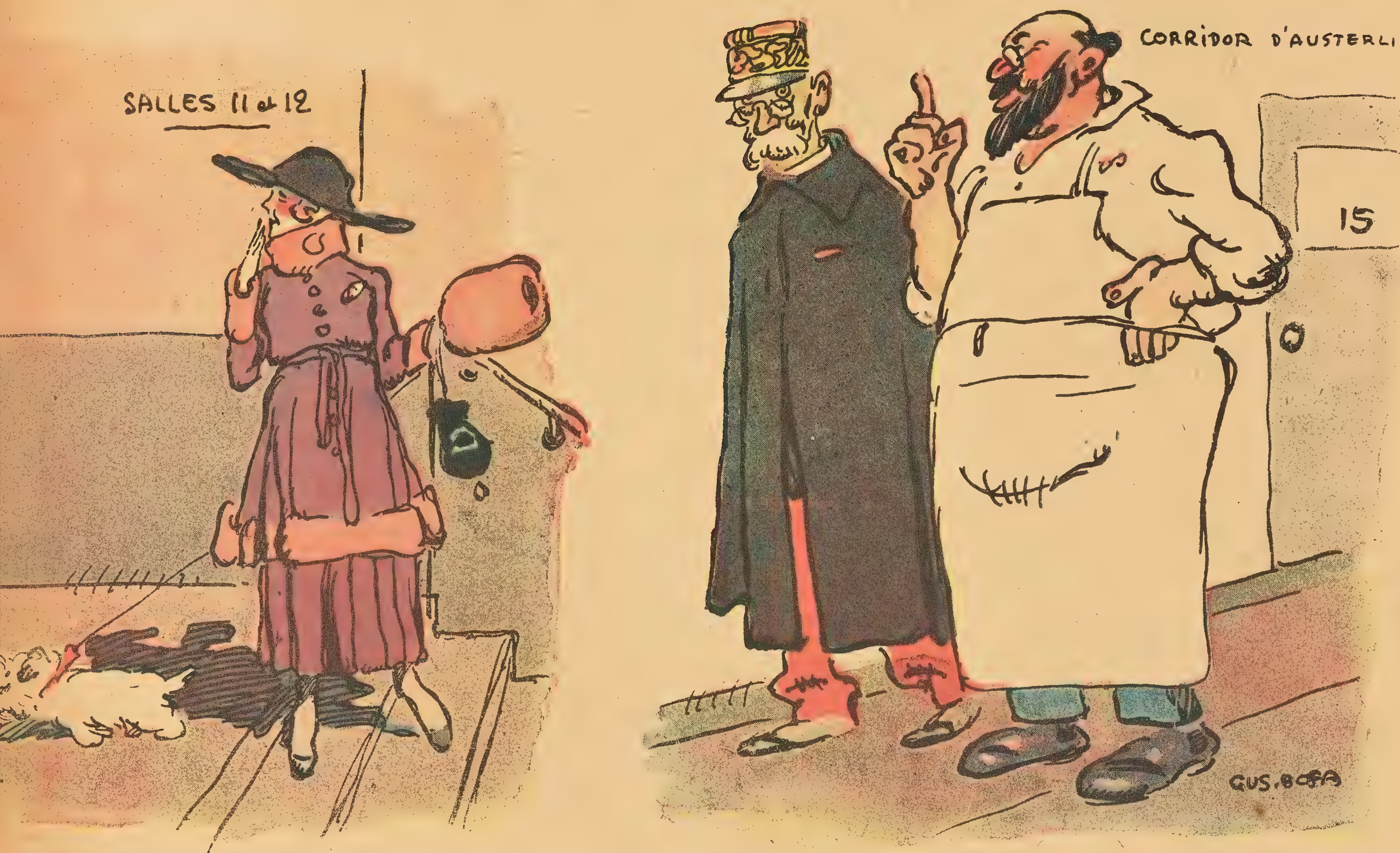
LE CAPORAL INFIRMIER
— *Non, mais, ne vous gênez pas... Vous ne savez pas lire, alors ?*



COMP
— *Ben, mon salaud, avec eune poule comme*



— Vous avez beau dire : il vaut mieux être aveugle que trépané : la preuve, c'est qu'on gueule moins! ...



...ENTS
...ambe s'ra pas longue à repousser !

LE STATISTICIEN
— Ma statistique est superbe : J'ai seulement 0,731 pour cent de perte.

gère verte et rouge. C'était un pur « joyeux » et moi, qui savais ce que cet homme et ses camarades avaient fait et de quelle manière ils avaient travaillé à la dernière attaque, je le regardais avec un respect immense, parce que tout de même ce soldat en avait dans le ventre.

On nous embarqua dans le sanitaire, les grands blessés sur civières et les blessés assis. Dans un compartiment, nous



La plage étalait sa nappe d'or de sable fin

montâmes à quatre : deux bicots des tirailleurs mixtes, un chasseur et moi.

Le train s'ébranla. Cette fois, l'oasis n'appartenait plus à un effet de mirage, nous touchions du doigt la réalité délicieuse d'exister, d'être là et de fumer du tabac fin dans du papier à cigarettes propre.

❖ ❖

Plus nous avancions vers l'intérieur, plus le paysage se transformait dans le sens où tendaient nos désirs. Aux villages lépreux, aux végétations blanches de poussière, aux cloaques de boue, succédaient de vrais villages : des villages comme on en voit sur les images, avec des toits neufs, des murs couverts d'affiches et des églises sans trous. Nous aurions voulu descendre du train pour embrasser les panneaux-réclame affirmant l'excellence des produits d'une maison connue. Le jeune tirailleur, enthousiasmé par le bien-être qui fondait en lui comme un bonbon au beurre, ronronnait un air monotone et nasillard de nouba. L'autre fumait philosophiquement du tabac algérien et moi, j'étais parfaitement satisfait.

Ce qui nous transporta d'allégresse, ce fut, à Creil je crois, l'arrivée de la soupe. Des dames de France nous offrirent du raisin et l'on fuma des pipes en discutant le coup, un doigt sur le communiqué dont les noms de localité avaient pour nous un sacré goût de terroir.

— Hé ! les gars ! on va dans un chic bled, au bord de la mer !

L'annonciateur de la bonne nouvelle la tenait de l'infirmier du wagon, qui la tenait d'un employé de la gare régulatrice.

— « Ah ! dis donc ! » jubilèrent les poilus.

❖ ❖

Nous descendîmes à O..., petite plage de la côte normande, et les rues ourlées de villas virent défiler lignards, joyeux, marsouins, chasseurs, etc., tous les uniformes de l'infanterie française.

Au bout d'une avenue bétonnée, un grand hôtel transformé en hôpital nous accueillit.

On était donc arrivé ! Chacun contemplait avec attendrissement le lit qui lui était réservé. Des infirmières blanches s'effaraient et, devant tant de blancheur et de calme et, somme toute, de vie normale, la vision exacte des événements s'évanouissait pour faire place à cette torpeur précieuse et lucide où toute chose prend sa valeur et que les fumeurs de « toufiane » connaissent bien.

Devant le grand hall que nous habitions, la plage étalait sa nappe d'or de sable fin et des enfants, pieds nus, aux jambes brunes de romanichels, vêtus de jerseys éclatant de couleurs, se groupaient autour des blessés convalescents. Des femmes, comme nous en avions connues avant la guerre, regagnaient leurs cabines et paraissaient circuler librement. Ce n'était pas un rêve. Cela existait et c'était pour nous infiniment doux de savoir qu'il pût exister encore, quelque part, sur cette terre, de la grâce, de la beauté et des parfums.

Une délicate théorie de jours fériés et lumineux commença pour tous. Les dames infirmières, dévouées et gracieuses, apportaient dans cette caserne, où les blessés paissaient des marguerites dans la prairie des songes, l'élégante et maternelle consolation de leurs gestes. La sage bonté du médecin-chef présidait cette assemblée de guerriers meurtris et si, sur la blancheur des pansements, le sang versé mettait un insigne rouge comme la grenade de laine sur nos bérets bleus, il n'en était pas moins vrai que toutes nos souffrances étaient abolies, au moins pour un temps.

Jolis hôpitaux de l'arrière, havres de grâce, ports cléments aux épaves des grandes batailles, nobles dames vêtues de blanc et dont le voile porte la petite croix de pourpre,



Je pensais à mes camarades de la Somme restés là-bas.

figures graves des docteurs penchés sur les plaies, vous défilez encore devant mes yeux, en frise devant la mer assagie, comme respectueuse du sommeil des grands blessés.

Le phénol et le chloroforme hantaient cependant les couloirs où le bruit des pas feutrés se percevait à peine ; la salle de pansement étalait ses bistouris, ses scalpels, ses pinces et ses ciseaux ; la machine à décerveler nous rappelait Ubu, le mauvais prince, mais le sourire de notre infirmière dissipait les angoisses et, le soir venu, le sommeil de la classe 16 transformait la salle en nursery.



. . . .

Pour moi, couché sur le dos et les mains sous la nuque, je pensais à mes camarades de la Somme restés là-bas et je comprenais pourquoi le paradis d'Allah est acquis sans réserves aux soldats morts sur le champ de bataille, comme me l'avait dit vingt fois Abdullah ben Saïd, le tirailleur du ...e mixte et mon voisin de lit à gauche.

Pierre Mac Orlan.

(Illustrations de l'auteur.)

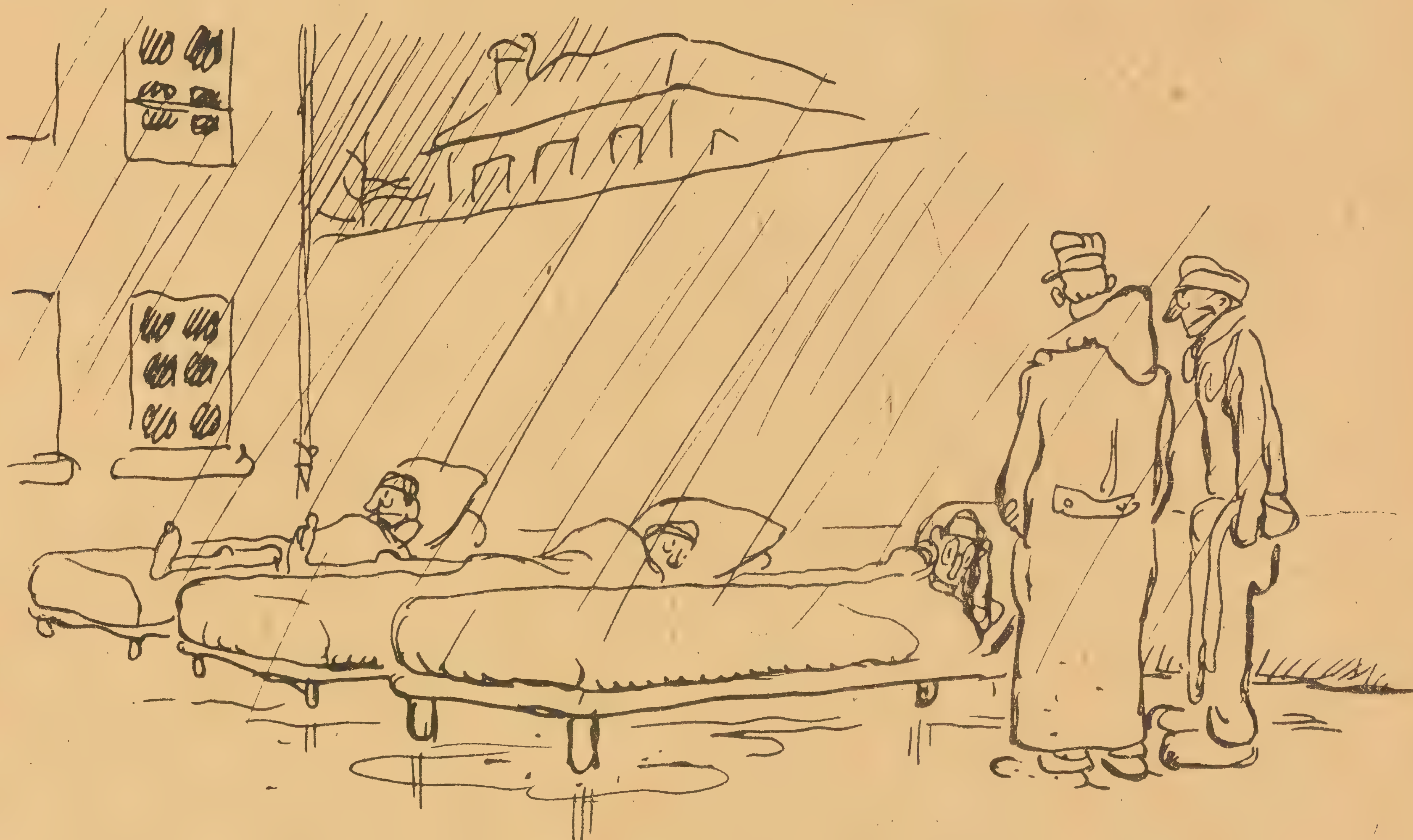


L'AIMABLE INSPECTEUR
ET LE VIEUX R. A. T.

— Allons donc !... vous nous enterrerez tous.

HÉLIOTHÉRAPIE
AUTOMNALE

— Évidemment, il ferait un peu de soleil, ça leur ferait encore plus de bien...





L'ESPRIT D'A-PROPOS

— Dites-moi, qui devrait-on avertir s'il vous arrivait malheur ?



— Ma foi, Seigneur, en bas, je trouvais qu'il me manquait bien des choses ; mai



J'avoue que je suis un peu consolé depuis que j'ai vu vos chérubins...

LE BEL HOPITAU

Par FURSY

Air : *Dans mon beau château.*

Pour Mme Adolphe Brisson,
Directrice de l'Hôpital 123.





I

Dans son beau château,
Ma tante -i-re lire lire,
Dans son beau château,
A-z-ouvert un hôpitau.
Dans cet hôpitau,
Ma tante -i-re lire lire,
Dans cet hôpitau,
A mis un bon lit bien chaud.

II

Dans le lit dressé,
Ma tante -i-re lire lire,
Dans le lit dressé,
S'est couché -z-un beau blessé.
Auprès du blessé,
Ma tante -i-re lire lire,
Auprès du blessé,
Le docteur s'est empressé.

III

Le blessé dit : « Mais !...
Ma tante -i-re lire lire,
Le blessé dit : « Mais !...
« Bon guieu ! J'suis dans un palais !
« L'boyau où qu' j'équais,
« Ma tante -i-re lire lire,
« L'boyau où qu' j'équais,
« Equait beaucoup moins coquet ! »



IV

Un' dam' vient près d'lui,
Ma tante -i-re lire lire,
Un' dam' vient près d'lui,
Et le veille tout' la nuit,
Et quand vient le jour,
Ma tante -i-re lire lire,
Et quand vient le jour,
La voit bell' comme un amour.

V

Alors il s'écrie :
Ma tante -i-re lire lire,
Alors il s'écrie :
« Mais c'est la Vierge Marie !
« Bien sûr elle a dû,
« Ma tante -i-re lire lire,
« Bien sûr elle a dû,
« M' prendre pour le p'tit Jésus ! »

VI

Elle, justement,
Ma tante -i-re lire lire,
Elle, justement,
Le traite comme un' maman.
Lui fait des doux yeux,
Ma tante -i-re lire lire,
Lui fait des doux yeux,
Bien miséricordieux !

VII

Lui donne à manger,
Ma tante -i-re lire lire,
Lui donne à manger,
Sans qu'il ait à s'déranger.
Et met dans son quart,
Ma tante -i-re lire lire,
Et met dans son quart
Un délicieux pinard.

VIII

Et puis, c'est fameux,
Ma tante -i-re lire lire,
Et puis, c'est fameux,
Lui bourre une pipe ou deux.
Pendant que, gaîment,
Ma tante -i-re lire lire,
Pendant que, gaîment,
Il boit du bon jus fumant !

IX

Chaqu' jour, au savon,
Ma tante -i-re lire lire,
Chaqu' jour, au savon,
Le lave, et ça sent bien bon !
Et de ses totos,
Ma tante -i-re lire lire,
Et de ses totos,
Le débarrasse bientôt.

X

Lui fait doucement,
Ma tante -i-re lire lire,
Lui fait doucement,
Tous les jours son pansement.
Et, bien savamment,
Ma tante -i-re lire lire,
Et, bien savamment,
Le guérit complètement.

XI

Loin d'en être heureux,
Ma tante -i-re lire lire,
Loin d'en être heureux,
Trouve ça très ennuyeux !
Il était si bien,
Ma tante -i-re lire lire,
Il était si bien,
Que son mal n'était plus rien.

XII

Et, quand il s'en va,
Ma tante -i-re lire lire,
Et, quand il s'en va,
Fair' son devoir de soldat,
Il fait ses adieux,
Ma tante -i-re lire lire,
Il fait ses adieux
A ce château du bon Dieu !



XIII

Dit : « Si j'ai donné,
Ma tante -i-re lire lire,
Dit : « Si j'ai donné,
« Tout mon sang, sans lésiner,
« Vous ! c'est bien meilleur,
Ma tante -i-re lire lire,
« Vous, c'est bien meilleur,
« M'avez donné votre cœur ! »

FURSY.

(Illustrations de Quint.)



THERMHYDROTHÉRAPIE

— M'sieu le major... est-ce que je peux sortir?... Y'a 21 jours que je suis là-dedans.



LE MENU

— Nous avons ce matin une tête un pied et une fesse... Par quoi commençons-nous ?

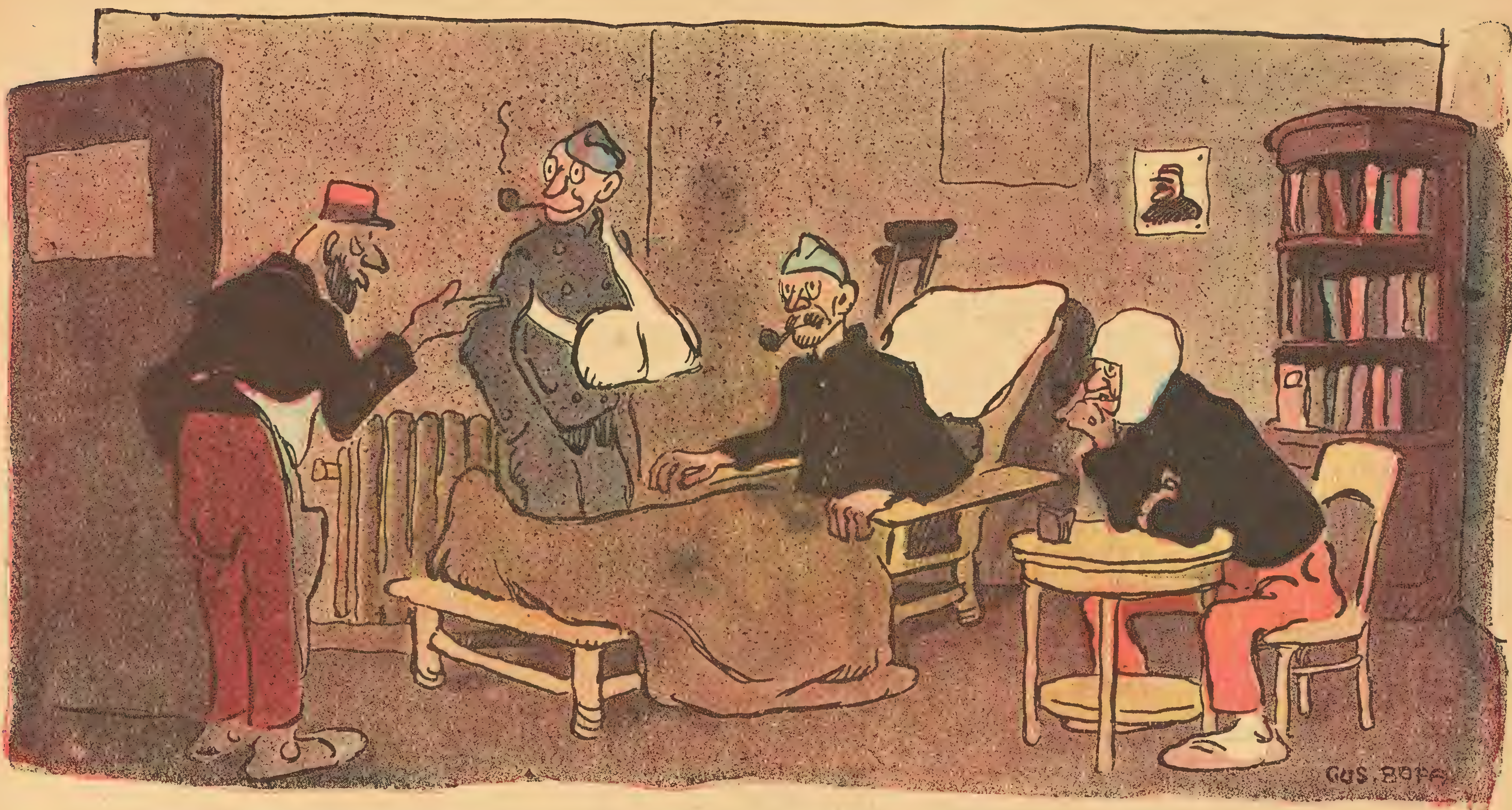


35°,5

— Vous comprenez, Monsieur le major, de deux choses l'une : ou bien vous êtes médecin, ou bien vous ne l'êtes pas. .
— Parfaitement, mon ami : Toubib or not toubib !



— Qu'est-ce que ce pékin qui vient de nous couvrir de grossièretés ?
— Mon vieux, c'est l'administrateur... civil.

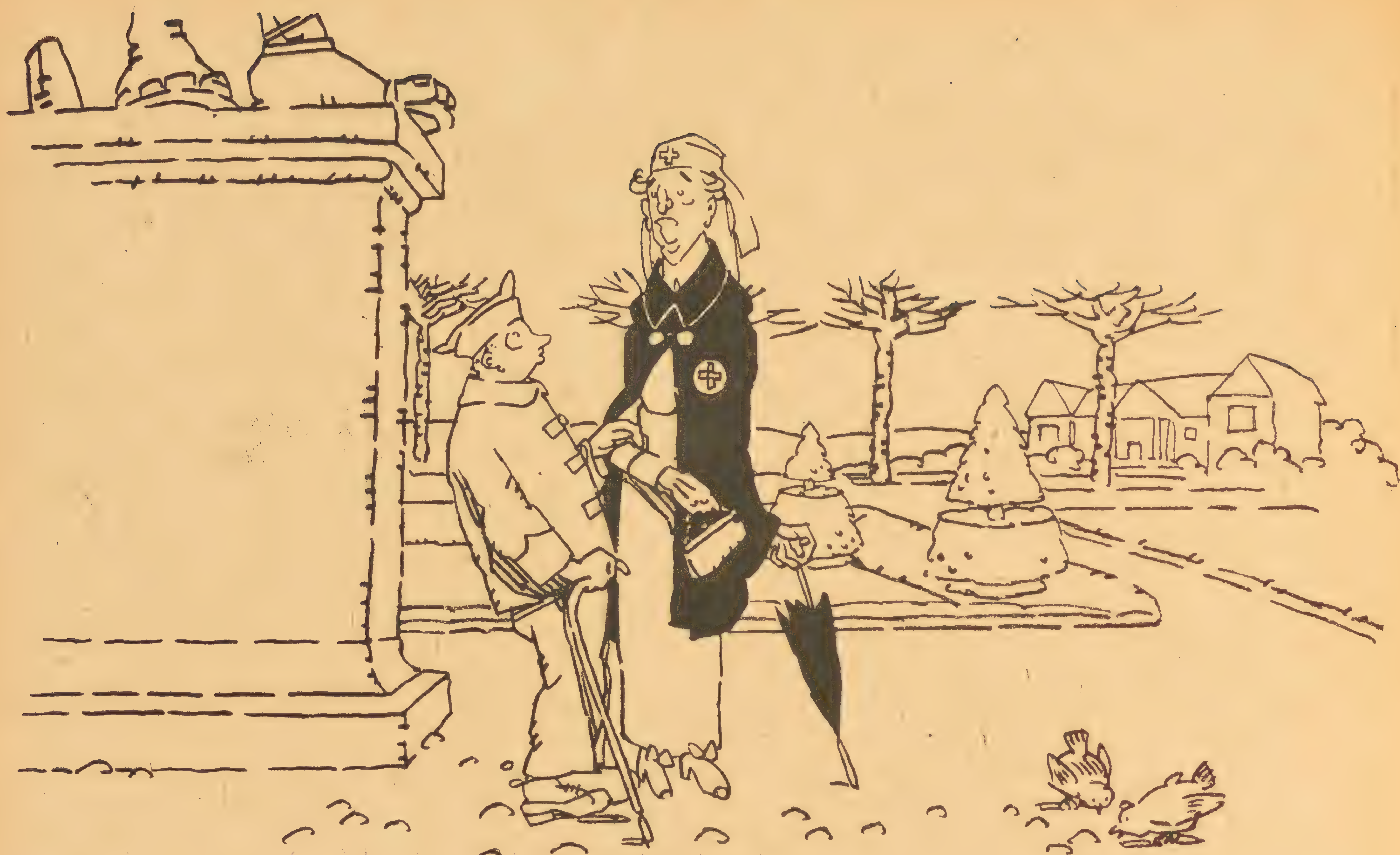


LE CABOT INFIRMIER

— Ah! je suis un salaud! ... Eh ben! tu vas voir, demain matin, si je te fous une purge au lieu de ton jus.

LE TIRAILLEUR

— Eh bien ! mademoiselle, cette température ?
— J'ose pas lui mettre, docteur... j'ai peur dans le noir !



AUX TUILERIES

— *Comment, vous n'êtes pas infirmière major ?... Ben, c'est dommage pour vous que vous vous soyez pas engagée de préférence dans les tambours !*



LA PAPERASSE

— *Quelqu'un l'a dit : pour tuer un homme il faut dépenser son poids de plomb.*
— *Mon ami, je puis vous assurer que, pour le guérir, il faut au moins trois fois son poids de papier*



ÉLECTROTHÉRAPIE
— *Si ça m'fait pas de bien, ça m'lavera toujours les pieds !*



L'ANCIEN
— *Celui-ci, Monsieur l'Inspecteur, c'est notre plus vieux malade : il est ici depuis le jour de la mobilisation.*



CONSOLATION
— *800 francs de rente pour un pied !... Quel dommage qu'on t'en ait coupé qu'un !*

Notre prochain numéro sera consacré aux **FILLEULS** avec un article de MAURICE DONNAY, de l'Académie Française, et des dessins de GENTY, PRÉJELAN, GERDA WEGENER, ICART, GESMAR, TITO SAUBIDEL, etc.



L'ARRACHEUR

— Allons ! Nous allons prendre la douzième. C'est pas qu'elle soit bien mauvaise, mais ça fera un compte rond.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE NUMÉRO :

300 exemplaires sur beau vélin, grandes marges, exemplaires nmuérotés (260 exemplaires seulement, numéros 41 à 300 ont été mis dans le commerce).

L'exemplaire : 3 francs.

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.)

Le gérant : F. TINESSE.

Année. — N° 88. — 8 Mars 1917. Le Jeudi. — 25 Centimes. Abonnement : France : 12 fr. — Étr. : 20 fr

LA BAÏONNETTE



LES FILLEULS



Les filleuls

par Maurice Donnay

Une des institutions dans laquelle on reconnaît toutes les nuances du cœur et de l'esprit français est assurément celle des marraines et des filleuls. Elle est née dans les premiers temps de la guerre, à l'automne de 1914, après la période de grands mouvements qui avaient abouti à la victoire de la Marne. Alors, dès le mois d'octobre, de part et d'autre on creusait des tranchées ; les armées se terraient, on entrait dans la mauvaise saison, dans les jours courts, dans les nuits longues ; le temps revêtait son manteau de vent, de froidure et de pluie. Chaque Française qui avait un fils, un mari, un frère, un ami à l'armée, lui envoyait des vêtements chauds, achetait de la laine et tricotait, tricotait, tricotait ! Elle s'installait aussi à une table, avec tout ce qu'il faut pour écrire et écrivait, écrivait, écrivait ! Elle envoyait aussi des paquets bien garnis où le tabac donnait, si l'on peut dire, la main au saucisson, et le chocolat au fromage.

Alors des personnes au cœur sensible et intelligent songèrent aux soldats sans parents ou bien dont la famille était restée dans les départements envahis et qui ne recevaient jamais ni lettres, ni douceurs, ni salaisons, ni chandail. On invita les femmes à être les marraines de ces déshérités. Signaler ces malheureux, c'était les faire adopter. Les femmes répondirent à cet appel, nombreuses et diverses : il y eut des marraines dans toutes les classes et de tous les âges : des grandes dames et des midinettes, des grand'mères et des fillettes. Généralement, la correspondance s'établit ainsi :

« Mon cher ami, écrit la marraine au soldat sans amis, on me dit que vous êtes seul, que personne ne s'occupe de vous. Eh bien, sachez qu'à partir de ce moment, vous avez quelqu'un qui s'intéresse à vous. Pour commencer, je vous envoie un petit paquet. Ecrivez-moi si vous l'avez bien reçu et dites-moi surtout ce dont vous avez besoin, et aussi ce qu vous ferait plus particulièrement plaisir etc. »



Le soldat qui reçoit cette lettre comprend qu'il n'est plus seul; sa vie se colore d'une autre façon; il devient aussitôt un filleul.

L'espèce « filleul » comprend des variétés nombreuses. Entre dix-huit et cinquante ans, il y en a de tout poil : blonds, noirs ou roux, terribles et bleuets, gosses et « petits papas », poilus poilus et poilus «sans barbe et sans moustache encore »; il y a tous les métiers, toutes les professions ; il y a tous les tempéraments, tous les caractères ; il y a les frustes et les sensibles, les simples et les malins, les sombres et les rigolos, etc., etc.



Il y a des filleuls qui ne sont pas fort épistoliers ; ils ne se noient pas dans les détails et, comme un roi d'Espagne dans un drame romantique, ils écrivent ce qu'ils tuent, avec le temps qu'il fait. D'autres, au contraire, aiment écrire et narrent avec complaisance. Certains filleuls sont ravis d'avoir une marraine, simplement parce qu'ils ont ainsi quelqu'un à qui écrire.

D'une façon générale, le filleul est modeste autant que brave. S'il raconte une affaire, il n'exagère pas son rôle, au contraire, et même quand il écrit : « Vous serez heureuse, ma chère marraine, de connaître l'acte d'héroïsme qui m'a valu ma croix de guerre », il est aisé de découvrir, dans cette phrase toute droite, la plus belle simplicité. Le filleul n'aime pas qu'on lui dise qu'il est un héros ; il a horreur des grands mots ; il dit alors qu'on veut lui bourrer le crâne ou lui en jeter plein la vue. Faire la grande guerre, accomplir une tâche surhumaine, pour lui, cela s'appelle : « faire son petit boulot ». Le filleul, dans ses lettres, se plaint rarement; il ne geint pas car, par une grande délicatesse, il ne veut pas assombrir sa marraine, mais de ce qu'il écrit des lettres sans amertume et même dans lesquelles il crâne un brin, il ne veut pas que l'on admire trop sa bonne humeur et sa gaieté. Mais une vraie marraine, digne de ce nom, ne s'y trompe pas ; elle sait lire entre les lignes et elle tâche de réconforter le filleul. Celui-ci d'ailleurs, même sans y tâcher, le lui rend bien. Une femme qui a des filleuls n'est jamais pessimiste ; elle est toujours en liaison avec le front.



(Dessin de Joly.)

...Et je laisse, ô cher filleul, mon souffle s'égarer dans vos cheveux...



(Dessin de Resco.)

L'infirmière, ô soldat, d'une main douce et sûre,
Si tu reviens blessé, pansera ta blessure.
Mais la marraine, aussi, sait calmer la douleur,
Elle a droit au brassard, l'infirmière du cœur.



(Dessin de Leroy.)

— Et puis, dans vos lettres, vous m'avez écrit de ces choses ! ! !
— Mais, marraine, j'ai profité de la franchise postale...



(Dessin de Léo Lechevallier.)

— Oh ! dites que vous voudrez bien être ma marraine, ou bien je me refuse à guérir.



(Dessin de Lorenzi.)

— Ah ! c'qu'elle est bath, sa marraine !
— J'te crois, c'est la femme du colo...



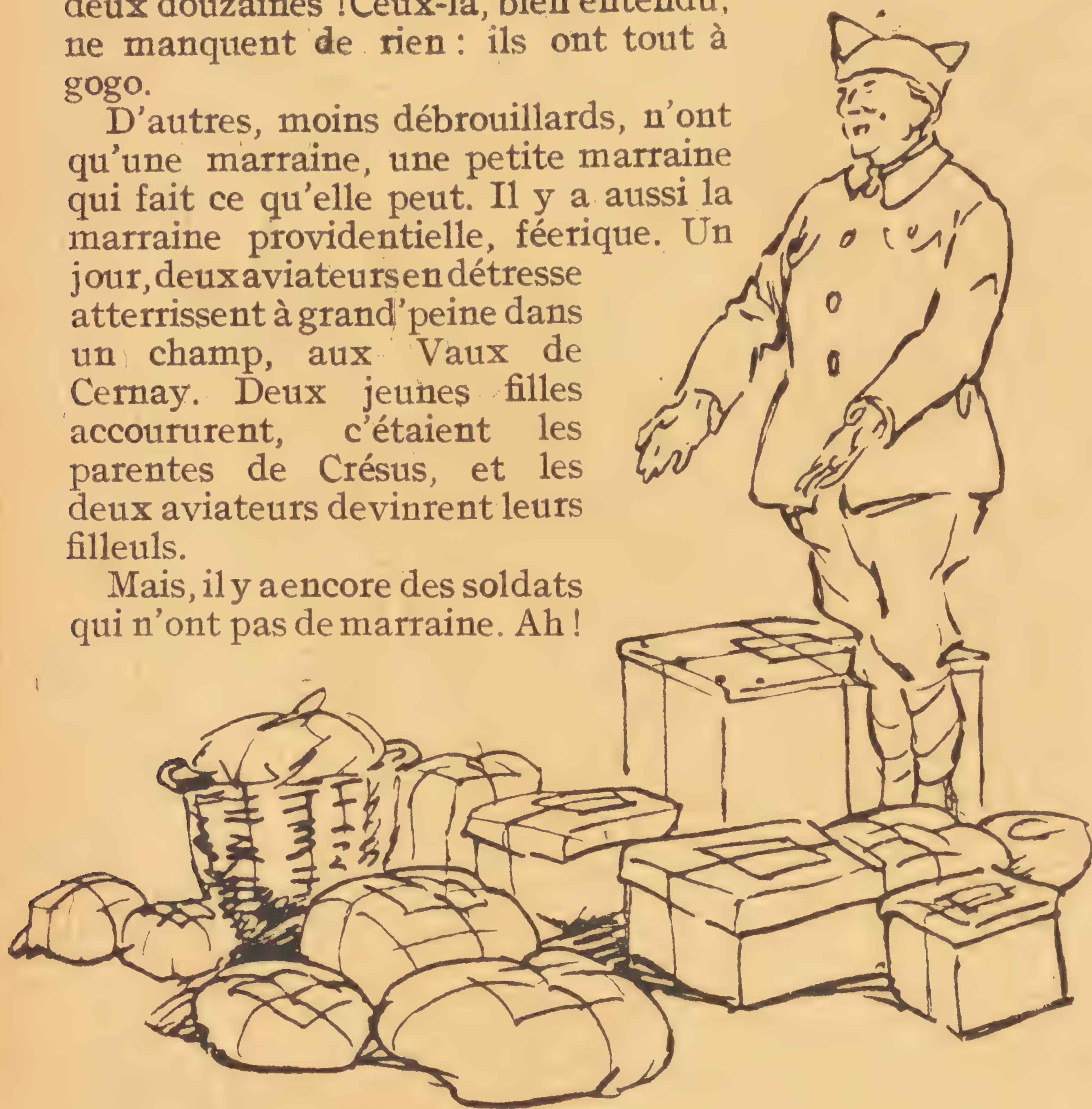
EN PERMISSION.
— *Oh ! Et moi qui rêvais d'un filleul blond !*

(Dessin de Gesmar.)

Hélas tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. S'il y a des marraines qui ont plusieurs filleuls, il y a des filleuls qui ont plusieurs marraines : une douzaine, deux douzaines ! Ceux-là, bien entendu, ne manquent de rien : ils ont tout à gogo.

D'autres, moins débrouillards, n'ont qu'une marraine, une petite marraine qui fait ce qu'elle peut. Il y a aussi la marraine providentielle, féerique. Un jour, deux aviateurs en détresse atterrissent à grand'peine dans un champ, aux Vaux de Cernay. Deux jeunes filles accoururent, c'étaient les parentes de Crésus, et les deux aviateurs devinrent leurs filleuls.

Mais, il y a encore des soldats qui n'ont pas de marraine. Ah !



mesdames, au nom de la France, inquiétez-vous de ceux-là. Renseignez-vous. Cherchez-les, vous les trouverez.

Le chocolat, le tabac, les confitures, les pâtés, ce sont choses excellentes : mais il n'y a pas que cela dans la vie : il y a aussi le sentiment. Ah ! quelle jolie étude on pourrait faire sur la guerre et le sentiment, et, dans cette étude, quel abondant chapitre sur les marraines et les filleuls. Ces deux mots, si doux, m'évoquent



toujours cette jolie scène du *Mariage de Figaro*, quand Chérubin, le tendre page qu'accompagne sur la guitare la vive Suzanne, chante sa romance à la sensible comtesse. Quel Français a jamais pu entendre cette scène sans être remué jusqu'au tréfonds. Un enfant amoureux, une noble et belle jeune femme troublée, une soubrette spirituelle et complaisante jusqu'à tenir la guitare, c'est une des plus jolies compositions de la sensibilité française. « Allons, bel Oiseau bleu, dit Suzanne à Chérubin, chantez la romance à Madame. »

Aux bords d'une fontaine
Que mon cœur a de peine...

Il y a des hommes jeunes dans les tranchées et ça manque de femmes. Allons, beau soldat bleu, chantez la romance à Madame. Et chacun la chante à sa façon. Entendez ces appels qui viennent du front :

« Jeune agent de liaison en désire une avec marraine brune, jolie, sincère, femme du monde, musicienne de préférence, Photo. Discrétion d'honneur. « Ecrire : « On les aura ! » chez Daphné, rue des Dames. »

Ou bien :

« Au secours ! Crapouilloteur sentimental demande âme sœur avec jambes de chasseresse pour chasser cafard. Portrait par Abel Faivre, au moins ! Ecrire aux initiales G. V. Q, au Ravin de la Mort. »

Ces appels sont entendus, la plupart du temps, par d'aimables filles qui ne sont pas barbelées et dont les âmes sont sœurs, quoi qu'il arrive.

D'autres appels sont plus enveloppés, plus discrets. Il y a des âmes romanesques, des cœurs qui ont besoin de s'épancher. Alors, pour tromper l'ennui des cantonnements, il est doux d'écrire à une marraine que l'on suppose jeune et jolie. Des romans commencent par lettres ; de part et d'autre, la curiosité, l'imagination, la cristallisation vont leur train et font leur œuvre. Le filleul vient en permission et ce sont des surprises, des méprises et des désillusions qui défrayent le théâtre et les journaux pour rire. D'autres fois, ce sont au contraire de doux accords et de justes noces dont se réjouissent les apôtres de la repopulation.

Mais, à vrai dire, entre les marraines maternelles et les marraines sentimentales, ce sont les premières qui sont les plus nombreuses et qui répondent le mieux aux buts que poursuit l'institution.

Cet été, en Bretagne, j'ai vu débarquer chez sa marraine un filleul qui revenait de la Somme. C'était un ouvrier plombier, un homme du Nord, jeune encore, et depuis vingt-quatre mois sans nouvelles des siens, restés au pays depuis l'invasion. Il était sept heures du soir ; la scène se



passait sur la terrasse d'une jolie villa, aux bords de la mer. Le soleil se couchait derrière une grande lande d'ajoncs et de bruyères, semée de rochers aux formes bizarres. L'heure était rose, mauve, tendre et solennelle. Le filleul s'avança vers sa marraine qui, avec son mari, venait lui souhaiter la bienvenue et, ouvrant tout grands ses bras, comme s'il prenait à témoin le soleil, la terre et la mer, il s'écria : « Voici mon père et ma mère, voici toute ma famille ! » Il prononça ces paroles d'un ton simple et ému. C'était le cri d'un homme sensible, à la Jean-Jacques Rousseau. Et, à cette minute-là, je compris bien ce qu'il y avait de dévouement, de gentillesse, de tendresse, de générosité et de reconnaissance réciproques dans ces deux mots : marraines et filleuls.

MAURICE DONNAY, de l'Académie française.



LE FILLEUL CROISÉ:
— Mais oui, chère marraine, j'arrive de Salonique et j'ai sept jours de permission.



LES PERMISSIONNAIRES DE BOUVINES
— Ma chère Guillaumette, pour sûr que ça chauffait, mais, tout de même, on les a eus!



FILLEULS LOUIS XIII
Tout le monde connaît les noms des marraines des Trois Mousquetaires.



Les filleuls ne s'ennuyaient pas au temps de la guerre en dentelles.



En 1792, les volontaires étaient les filleuls de la Nation.



Sous l'Empire, les filleuls avaient des marraines dans tous les pays de l'Europe.



(Dessins d'Henriot.)

Mais les véritables marraines datent de 1914! Toutes sont bonnes et dévouées; mais maintenant il y en a de laides...



Il y en a de jolies, il y en a de charmantes... des brunes, des châtaines ou des blondes...



Il y en a de toutes petites... mais les filleuls sont toujours contents, étant certains d'être toujours aimés pour eux-mêmes!



LE CADEAU

— J'peux la remercier... des c

— J'comprends! avec ça auto



LA MARRAINE

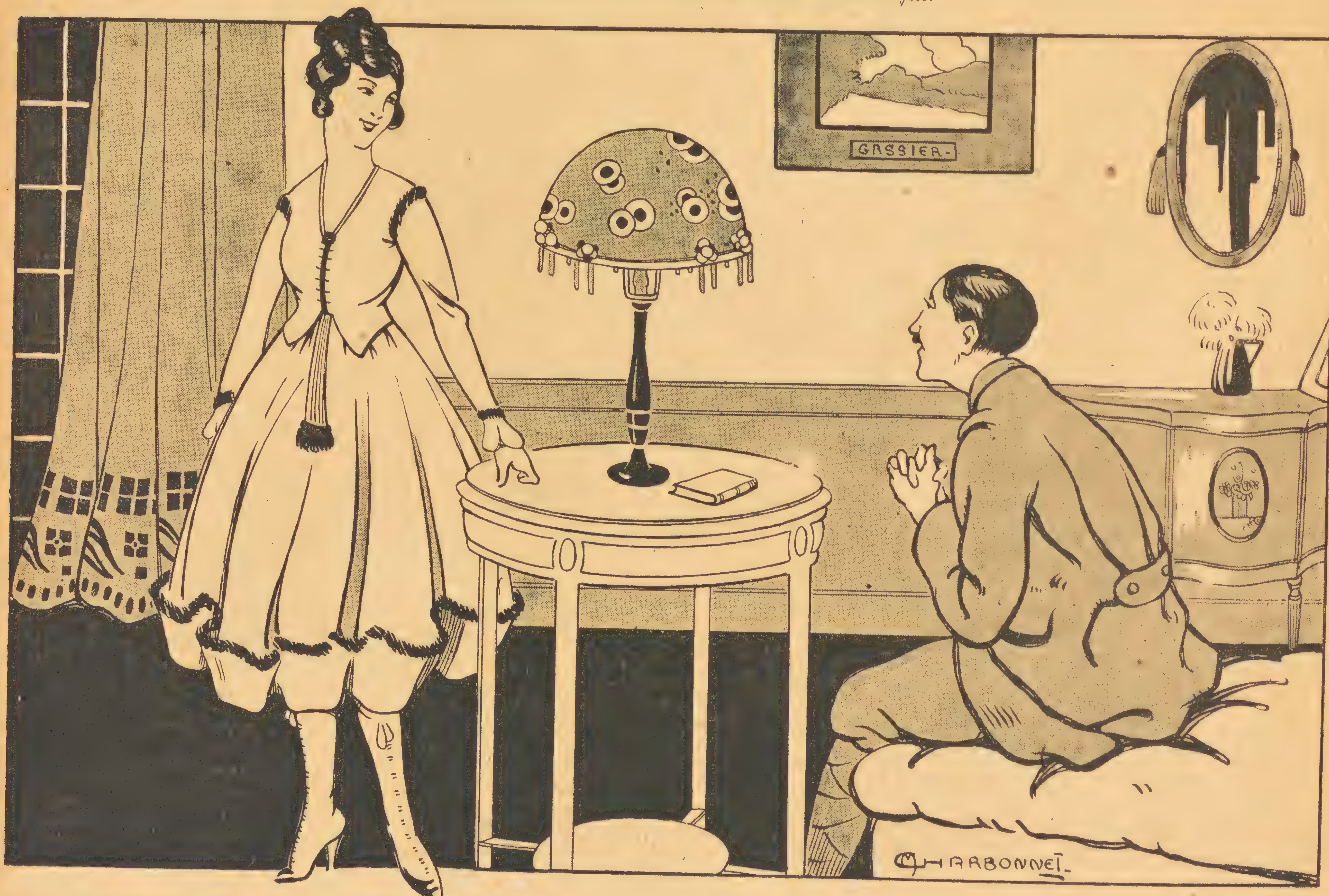
(Dessin de Genty.)

ettes de soie!!
cou, t'auras jamais mal à la gorge.



(Dessin de Manfredini.)

— *L'veinard ! ! Il est tombé sur une charcutière !...*



(Dessin de Charbonnet.)

— *Petite marraine ! Je ne peux plus y tenir ; mon cœur bat avec trop de force...*
— *Mais, mon ami, allez trouver le major ; c'est un excellent cas de réforme.*



(Dessin de Foy.)

PREMIÈRE ENTREVUE

— *Je vous croyais brun !...*
— *Je vous croyais blonde !...*



(Dessin de Tito Saubidel.)

(Filleul brun, belles dents, distingué, coiffé à l'argentine, demande jolie marraine blonde et Parisienne.)

PAR ANNONCE.

— Qu'il doit être beau !

— Oui, bon marraine !



(Dessin d'Icart.)

MODERNE CHÉRUBIN.

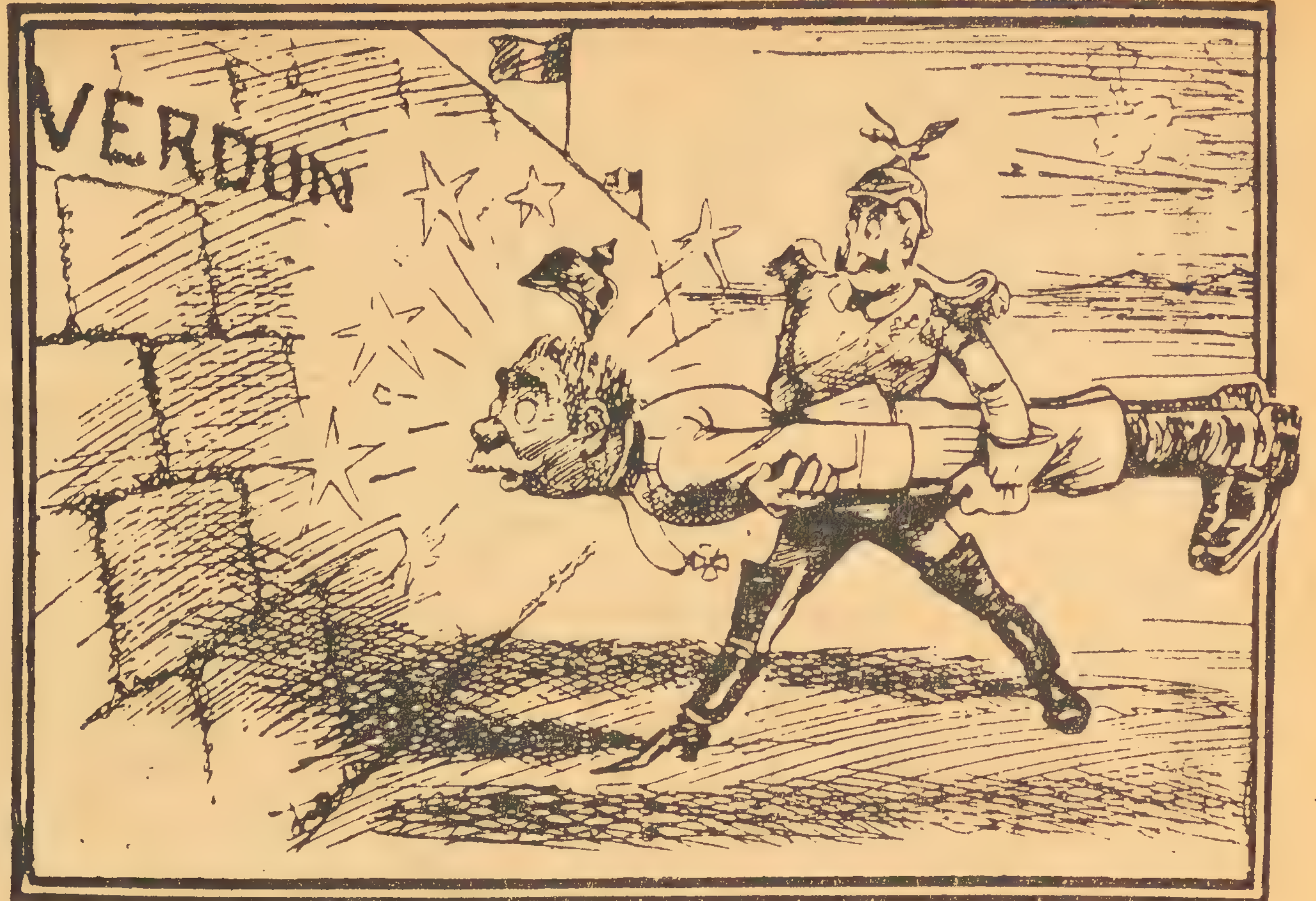
Ce n'est plus le ruban ; c'est la faveur qu'il quête.

VERDUN ET LA PRESSE



(*Daily Graphic* Londres.)

— *Que dois-je dire, maintenant que je n'ai pas reussi ?*
— *Mentir, mentir encore, mentir toujours, mon fils.*



(*Evening News*, Londres.

LE KAISER. — *En continuant à frapper toujours au même endroit, nous finirons par percer.*

L'ARMÉE. — *Avez-vous pensé à ma tête ?*



(*Le Carnet de ta Semaine.*) (Dessin de Manfredini.)

LE BON VIEUX DIEU ALLEMAND. — *Ouvrez l'œil ! Plutôt que Verdun, il m'a l'air de vouloir prendre mon Paradis !*



(*Ruy Blas.*)

— *Foyez la tépêche ; nos soldats ont bris Verdun.*

— *Y a une erreur, mon vieux Boche, on a voulu dire qu'ils ont pris à Verdun.*



(*De Amsterdammer.*)

— *Qui vient parler maintenant de la décadence de la France ?*

LES MEILLEURS DESSINS



(*La Victoire.*) (Dessin d'Hermann Paul.)

LE MOURANT. — *Laisse-moi et va dire aux autres de tenir jusqu'au bout.*



(*Le Rire.*) (Dessin de Gonzague Privat.)

— *Je t'en prie, adoptons-le ; pense, un négro ! Tu feras enrager ma sœur qui bluffe tant avec son zouave...*



(*Le Matin.*)

BETHMANN-HOLLWEG. — *J'espère que je ne suis pas de trop !*

LE 22 MARS :



CHARLOT

Correspondant de guerre.



Texte et dessins de

CAMI



(*Excelsior.*) (Dessin de Sauvayre.)

— *Sire, ils trouvent que notre colombe ressemble à un canard.*



(*Le Journal.*) (Dessin de Manfredini.)

LE KAISER ET SES COMPLICES. — *Guerre à outrance, puisqu'on a refusé notre paix*

MENUS DE GUERRE

Est-ce que, vraiment, on commencerait, à l'arrière, à s'apercevoir que « C'est la guerre ! » ? Plus de gâteaux... sauf cinq jours par semaine. Plus de pain... frais ! Et deux plats seulement à chaque repas... sans compter les hors-d'œuvre, les huîtres, les fromages et les desserts variés. Les civils ne sont pas encore trop à plaindre.

C'est ce que démontrent, dans le prochain numéro de *la Baïonnette*, les dessins d'Albert Guillaume, Gus Bofa, Capy, Métivet, Leroy, etc., et les amusantes fantaisies de **Rodolphe Bringer** et **Robert Dieudonné.**





(*Le Journal.*) (Dessin de Ricardo Flores.)

— *Notre vieux bon Dieu, donnez-nous une bonne paix !*



— *Et celle-là, c'est moi qui l'ai culottée !...* (Dessin de Préjelan.)

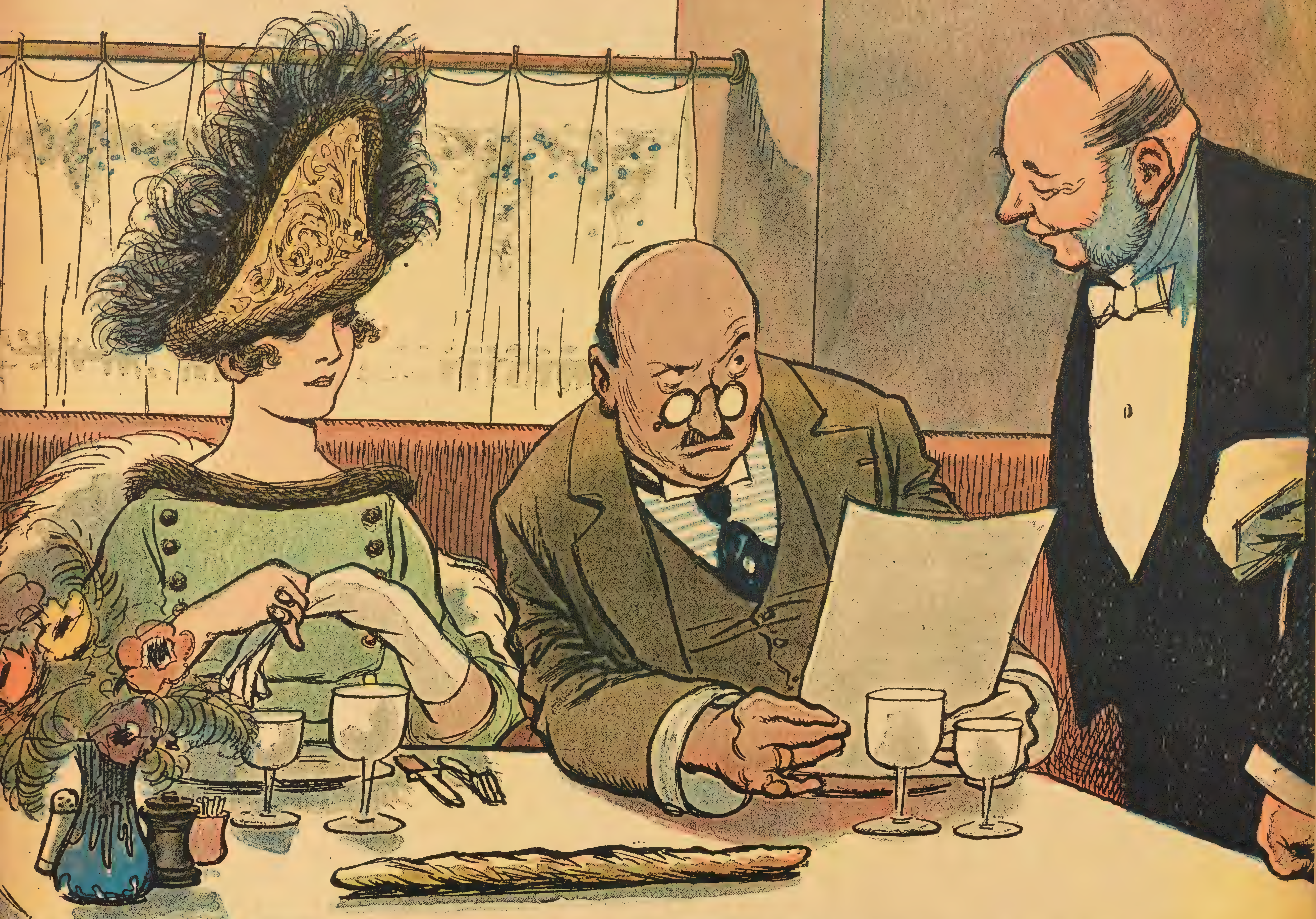
Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.) *Le Gérant :* F. TINESSE.

3e Année. — N° 89. — 15 Mars 1917.
(L'EDITION FRANÇAISE ILLUSTREE.)

Le Jeudi. — 25 Centimes.

Abonnements : France : 12 fr. — Etr. : 20 fr
(30, rue de Provence, PARIS. — Tél. Bergère : 39-61.)

LA BAÏONNETTE



— Pas de viande... Plus de pommes de terre...
Choux-raves... 0,0025 de graisse... Pain KK...
— « Qu'est-ce que c'est que ça ?!?!? »
— « C'est pour consoler nos clients, Monsieur...
Nous faisons précéder le menu Français
par le menu du jour à Berlin... »

Guillaume

MENUS DE GUERRE



LA MAIN DE MA TANTE URSULE

OU LES INFORTUNES DE MONSIEUR POPONAX

PAR RODOLPHE BRINGER

Ovide, le vieil et fidèle valet de chambre qui m'a vu naître, m'apporta sur un plateau d'argent une carte de visite ainsi libellée :

OSCAR POPONAX
chef du contentieux de la société fermière
des Eaux de Javel (XVe)

Oscar Poponax... ?

Il était évident que j'avais connu, dans des temps oh combien périmés, une quelconque individualité portant ce vulgaire patronyme. Mais où ? quand ? comment ? C'est ce que je ne pouvais arriver à préciser en ma pauvre cervelle que l'abus du tabac et des liqueurs fortes a depuis longtemps frappée d'une paresse de mémoire dont je m'arrange d'ailleurs assez bien, surtout lorsqu'il s'agit de mes créanciers.

Cepourtant, cet Oscar Poponax ne devait être un de ceux là, et j'ordonnai à Ovide, le vieil et fidèle valet de chambre qui m'a vu naître, d'introduire ce visiteur.

Et je vis pénétrer, dans mon luxueux cabinet de travail, un gentleman qu'à dix mètres, vous auriez tout de suite deviné être le chef du contentieux de la société fermière des Eaux de Javel, (XVe), à moins que vous ne l'eussiez supposé devoir être un employé de la maison de Borniol, je veux dire qu'il était tout de noir vêtu, et que sa physionomie exprimait l'hébétude décente des grandes catastrophes.

— Vous ne me remettez pas...? fit-il dès l'abord, avec cet air de celui qui annonce que tout est perdu, fors l'honneur, encore.

J'avais beau le regarder, c'était curieux comme je ne *le remettais pas* du tout; c'est-à-dire qu'il était impossible d'aussi peu remettre quelqu'un que je remettais peu ce funèbre Oscar Poponax.

Alors, pitoyable, il daigna expliquer :

— J'avais l'honneur d'aller faire le bésigue, jadis, chez monsieur votre grand-père, et je vous ai fait sauter sur mes genoux... Hélas...! cela ne nous rajeunit pas... car voici bientôt vingt-cinq ans que monsieur votre grand-père, dont Dieu ait l'âme, a rejoint ses ancêtres sous le marbre du Père-Lachaise, où nous irons tous dormir...

Et il soupira de nouveau...

Cet O. Poponax était d'une gaîté folle. A cette minute, je ne sais si je n'eusse préféré me trouver en présence du plus féroce de mes tailleurs.

J'esquissai un geste vague, mais poli, et j'allais lui serrer la main, avec une phrase condoléante, quand il reprit :

— Monsieur, je suis à bout... Les forces humaines



— Vous ne me remettez pas? dit-il.

ont une limite quoi qu'on dise... Tant que je l'ai pu, j'ai tenu... mais à cette heure, je sens bien que c'est fini... Que voulez-vous, je ne suis pas un héros, moi...

Il est de toute évidence que ce malheureux O. Poponax n'avait pas l'air d'un héros, et je n'avais pas besoin de ses dires pour en être convaincu. Mais pourquoi diable, sous prétexte qu'il avait fait le bézigue chez mon grand-père, il y avait vingt-cinq ans et plus, s'avisait-il de venir me faire ses déplorables confidences?...

Et j'allais lui poser une question courtoise à ce sujet, quand il reprit de lui-même :

— J'ai passé l'âge, vous vous en doutez sans doute, où l'on appelle les enfants de France à défendre la Patrie, et la mobilisation ne m'a point touché au sens matériel du mot. N'était que la Société fermière des Eaux de Javel (XV), dont je dirigeai le contentieux, fût obligée de cesser ses affaires, et que, du jour au lendemain, je me trouvai sur le pavé, j'ai honte à vous avouer que je n'eus pas autrement à souffrir de cette guerre que l'Allemagne nous déclarait.

Et je le déplorais amèrement, car il m'eût été doux de faire quelques sacrifices à mon pays.

Heureusement des jours ne tardèrent pas à luire où je pus désaltérer cette soif de renoncements volontaires qui me dévorait, et ce fut avec une patriotique joie, je le proclame, que je subis les quelques petits ennuis que l'état de choses nous imposait.

Oui, monsieur, tel que vous me voyez devant vous, jamais on ne m'entendit récriminer contre la suppression de l'absinthe, l'augmentation de la vie ou la diminution de l'éclairage ; la fermeture des cafés à neuf heures et demie et celle de mon compteur à gaz passés trente mètres cubes ne m'arracha pas un soupir ; les sept cent cinquante grammes de sucre à quoi l'on veut restreindre ma consommation personnelle, pas plus que la réduction de ma gazette quotidienne de quatre pages à deux, ne prévalurent contre ma décision de tenir, de tenir jusqu'au bout...

Mais, à cette heure, c'en est trop et je suis à bout... le sacrifice est au-dessus de mes forces... jamais je ne pourrai me résoudre aux deux plats à quoi l'on réduit le repas des restaurants...

— Vraiment, ne pus-je m'empêcher d'interrompre, deux plats ne vous suffisent point... Vous êtes si gros mangeur que cela?

— Moi, monsieur?... Je mange comme un oiseau. D'ailleurs, je suis dyspeptique et me nourris exclusivement de laitages, d'œufs, de légumes cuits à l'eau, de pâtes et de purées... Or, à cette heure, monsieur, ces nourritures légères disparaissent forcément des menus où trois légumes seulement ont le droit de figurer, et, l'autre jour, au restaurant où j'ai coutume de fréquenter, j'ai dû me contenter d'une nouille au beurre, sans même la ressource de cette traditionnelle « tarte maison », que l'on interdit deux jours sur sept, comme vous le savez...

J'y ai mis de la bonne volonté, certes, car, je vous l'ai dit, j'estime que le devoir d'un Français de l'arrière est d'obéir aux lois, décrets et prescriptions que le Gouvernement nous impose, si nous voulons hâter cette Victoire qu'appellent tous les cœurs véritablement haut placés, et même les autres. J'ai pensé que si un seul restaurant ne pouvait m'offrir les trois légumes dont se doit composer mon repas de gastralgique, j'en pourrais, sans doute, trouver les éléments dans plusieurs établissements successivement visités.

Illusion !... Leurre !... Rêverie !...

Hier, monsieur, j'ai déjeuné d'une omelette fines herbes rue Richelieu ; mais il m'a fallu passer l'eau pour rencontrer une humble purée de pommes de terre, rue Bonaparte, et ce ne fut que dans le voisinage du Lion de Belfort que j'ai pu terminer mon repas dans un café dont le menu portait du macaroni au gratin, et il m'en a coûté six francs soixante-quinze de taxi, sans parler du délabrement de mon estomac.

Voyons, franchement, pensez-vous que je puisse tenir longtemps dans ces conditions ?..

Et O. Poponax se planta devant moi, mendiant ma condoléante sympathie.

J'avoue que cette infortune étai capable d'arracher des pleurs au monstre le plus endurci. Mais la fréquentation quotidienne des Cercles Rouges, Judex, Masques aux dents blanches et autres Zigomar m'a depuis longtemps cuirassé l'âme du triple airain de l'indifférence, et je répondis à O. Poponax :

— Je bénis le ciel, cher Monsieur, qui vous a fait souvenir qu'il y a vingt-cinq ans de ça, vous fîtes le bésigue de feu mon grand-père, afin que vous puissiez aujourd'hui venir déverser dans mon sein toute l'amertume de votre âme... Mais j'ai beau me creuser la cervelle, je ne vois fichtre pas encore à quoi tendent vos discours...



— C'est aux côtés de votre grand-père que j'ai fait la connaissance de cette jeune fille.

— Comment?... Vous ne l'avez point deviné?...

— Je vous en fais le déprimant aveu !...

— Mais, monsieur, ma visite est simple et ma démarche d'une logique éclatante... Ne pouvant déjeuner au restaurant, j'ai songé à prendre chez moi mes repas, et par conséquent, rompant le vœu de célibat que j'avais tacitement contracté envers moi-même, j'ai décidé de me marier...

— Véritablement? Vous m'en voyez joyeux, mais de moins en moins...

Alors M. Oscar Poponax tenta, mais vainement, de donner à sa physionomie désolée une tournure souriante, et il dit :

— De toutes les jeunes filles que j'ai connues, une seule eût été capable de me décider au mariage, si ma résolution de demeurer garçon n'eût été si solidement ancrée en moi... Je crois même, sans me flatter, que je ne lui étais pas indifférent, et c'est à elle que j'ai songé tout de suite, à l'heure où une cruelle dyspepsie, jointe à des ordonnances gouvernementales, me contraignent à rechercher dans l'hymen la pratique d'un régime que les restaurants ne peuvent m'assurer... C'est aux côtés de votre grand-père, monsieur, que j'avais fait la connaissance de cette jeune fille...

Je me dressai, épouvanté :

— Ce n'est certainement pas de ma tante Ursule qu'il s'agit?...

— C'est vous qui l'avez nommée, monsieur !...

Cet homme venait me demander la main de ma tante Ursule !...

Je pensai devenir fou.

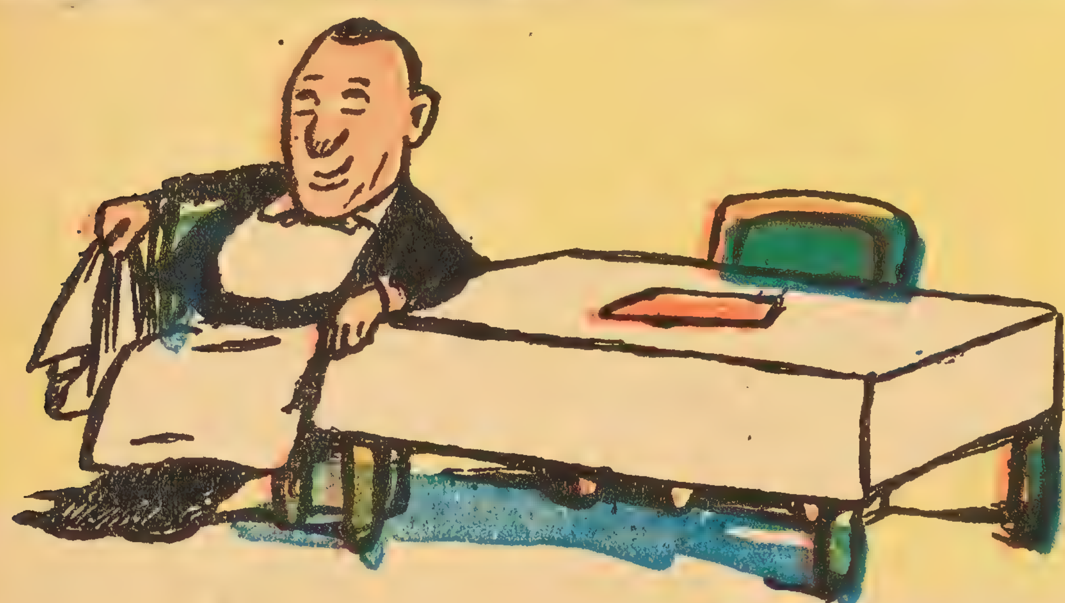
— Mais, monsieur, m'écriai-je, voici bientôt treize ans que nous avons conduit cette pauvre tante Ursule à sa dernière demeure, emportée à l'âge de quarante-trois ans par une fâcheuse grippe.

Comme l'arbre plie sous l'orage, M. Oscar Poponax ploya sous ce dernier coup de l'adversité... Il balbutia de vagues paroles et prit congé, et là-bas, dans la rue, je vis sa silhouette fâlote s'estomper dans la brume du soir...

Je n'ai plus entendu parler de lui...

(*Illustrations de Montassier.*) RODOLPHE BRINGER.







— Mon avis sur la limitation des plats ? ? Mais ça n'est pas nouveau. Voilà plus de 25 ans que je la pratique, moi, l'imitation ! !

J'avais deux clients, avant la guerre, auxquels j'ai fait manger des platées d'asticots pour du vermicelle ! C'est-y pas ça, de la bonne imitation ?





...et des queues de rats comme salsifis ; on prenait le métro pour y goûter.

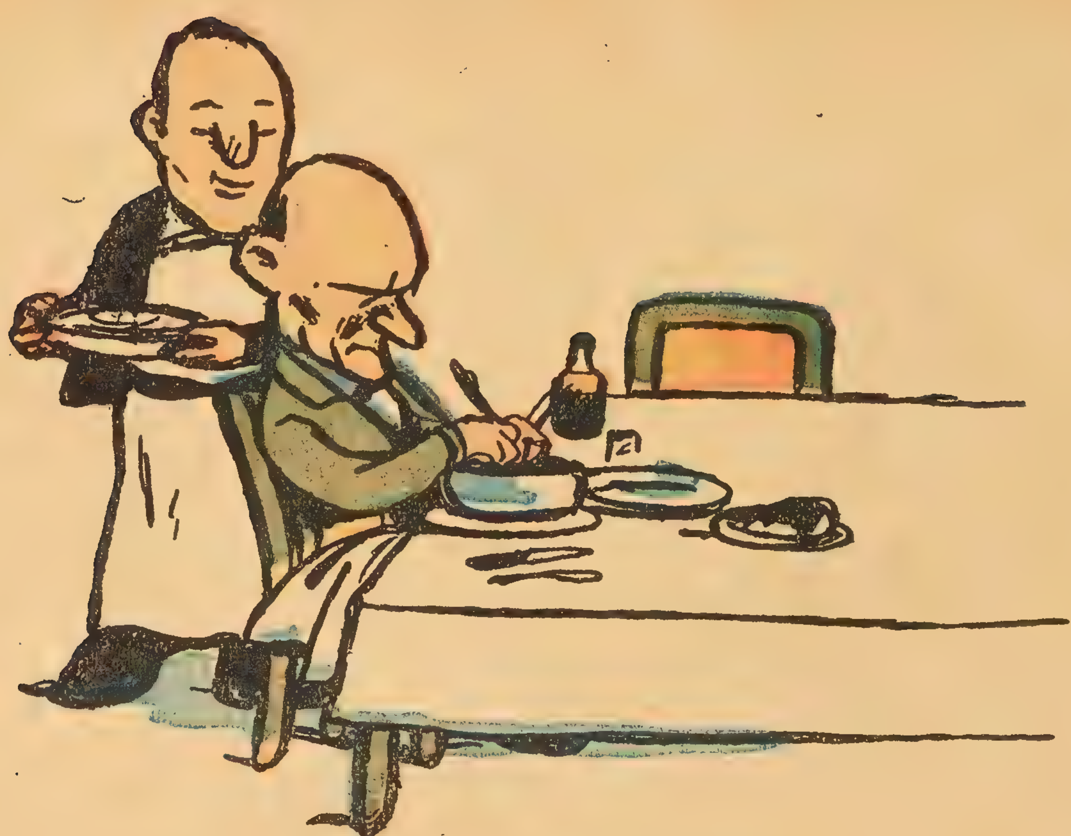
J'en étais arrivé, vers la fin, à ne leur donner que de l'imitation de fausses queues de rats ! !





...et, avec une pelote de ficelle, je pouvais faire un plat de macaroni pour un Monsieur et sa Dame !
Ça les attachait plus l'un à l'autre !...

Ah ! les truffes ! C'était la réclame de la maison !... : simplement des morceaux de vieux pneus. C'est ce que nous appellions truffes-fantaisie.



Pendant plus de 5 ans, un habitué a pris des feuilles de papier à calquer, arrosées de vinaigre, pour de la salade !... Il aurait avalé une bibliothèque !



Comme je disais un jour à un client : Quand on n'est pas content, on reste chez soi ; moi, je ne vais pas manger chez vous ! Il n'est pas utile d'être bachelier pour le comprendre.



Quant aux huîtres, nous n'en mettons jamais sur la table ! C'est effrayant ce qu'on a trouvé de torpilles dans les huîtres depuis la guerre sous-marine !



Mais nous avons des croissants ! Depuis la limitation des plats, chacun a droit à deux croissants et un demi rond de serviette.



Vous pourriez aussi lire le journal de Dijon en buvant une tasse d'eau... ça, c'est permis...



... ou lécher cette assiette-ci, le chien n'a pas tout fini !



(Dessins de Marcel Capy.)

Que voulez-vous ! il faut limiter les menus ! ! ! c'est déjà bien joli qu'on leur donne des chaises pour s'asseoir ! ! !



— Depuis la réduction des menus, me dit le restaurateur, il y a un tas de gens qui veulent manger trois ou quatre fois et pour rien.





— Tenez, je connais un type qui, avant de déjeuner, visite une douzaine de marchandes d'huîtres.

— Je marie ma fille dit-il.



— J'aurai besoin de 5 à 600 huîtres... Puis-je en goûter une des vôtres ? vous aurez ma commande.



Nous avons le type qui entre, commande une sole au gratin, la mange, puis on le voit se lever...



Il chancelle.

— Je sais... dit-il... c'est une congestion... un peu d'air ! un peu d'air ! !





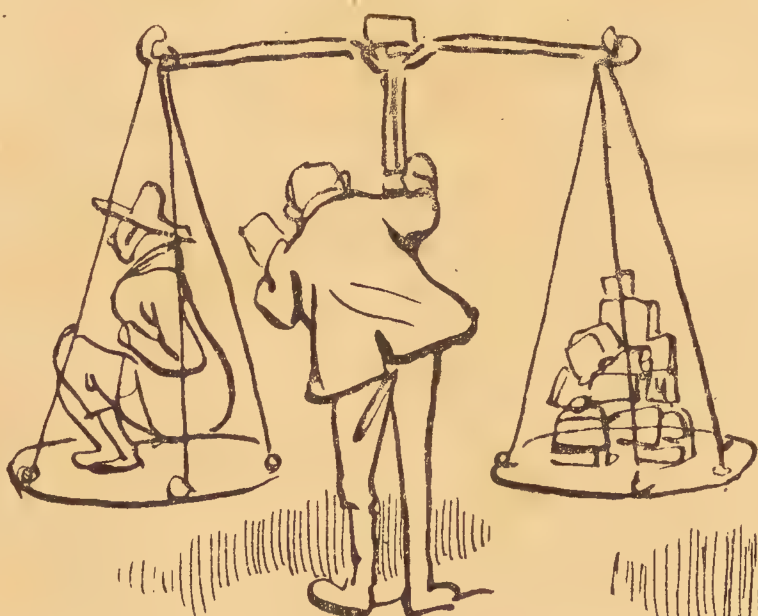
Il sort.., on le laisse partir sans payer la sole...



... et il recommence le truc dans deux ou trois autres restaurants en commandant un beefteack.



— J'avais eu l'idée, me dit le restaurateur, d'inaugurer les restaurants au poids, comme j'en ai vu en Espagne...





... Y a pas de discussions ! le client entre ! on le pèse, mettons 92 kilos : il mange...



... A la sortie on le repèse : 94 kilos 200. Il paie la différence à raison de 5 francs la livre.



(Dessins d'Henriot.)

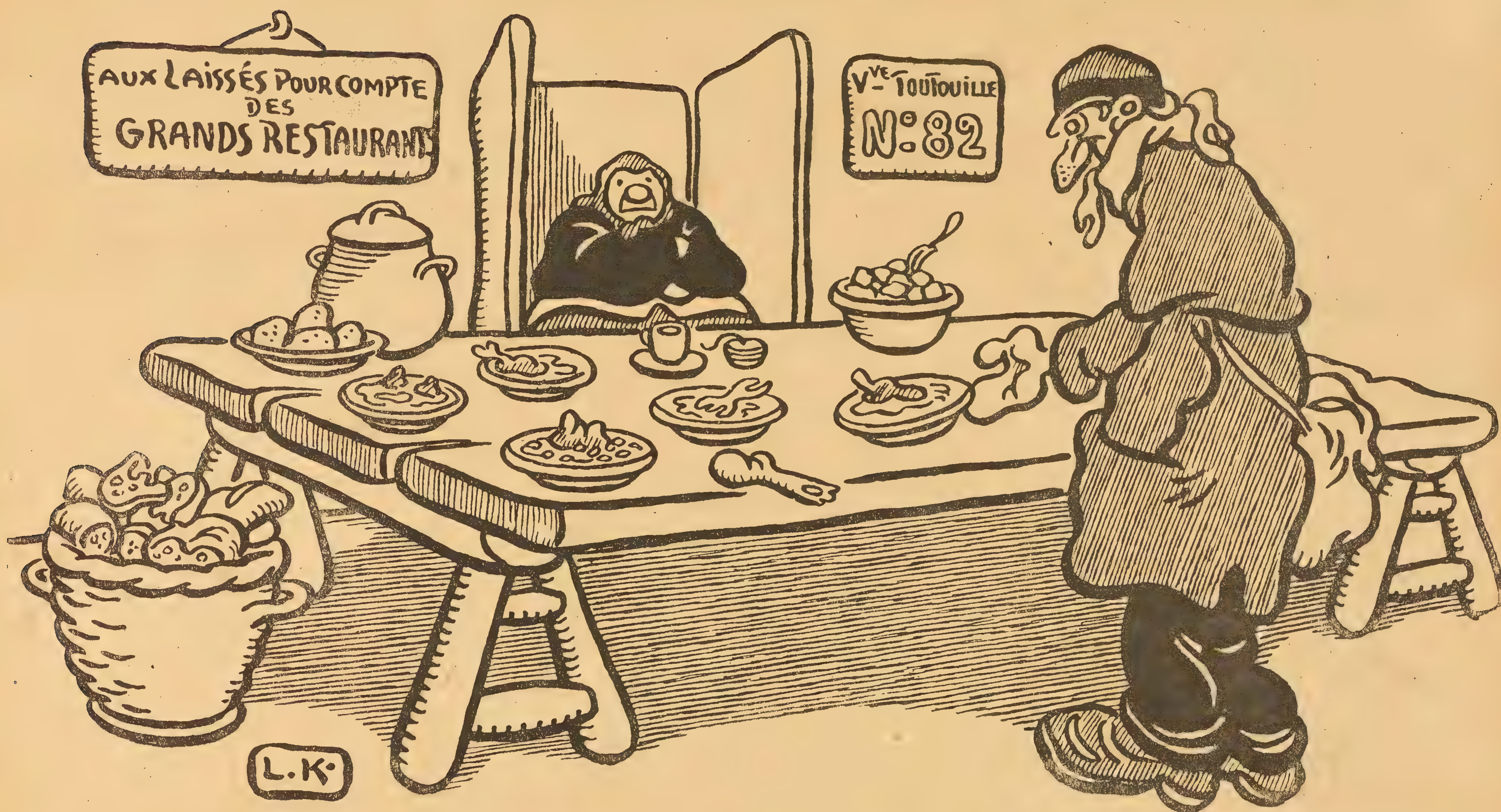
Mais il y a eu des pseudo-grands d'Espagne qui arrivaient les poches garnies de pierres et les déposaient sous la table, tout en mangeant...



... De sorte qu'après avoir copieusement dîné, ils pesaient 5 à 6 kilos de moins que quand on les avait pesés avant le repas.



D'où disputes ennuyeuses qui finissaient généralement à coups de navaja !



(Dessin de Kern.)

— *C'est tout ce que vous avez comme arlequins?... Y a même plus d'escalopes de saumon à l'italienne!... Alors... autant faire sa cuisine soi-même!*



(Dessin de Ray Ordner.)

— *Dis donc, Nestor, nous devons toujours aux Dupont, un dîner au restaurant.*
— *Attendons un peu... D'ici quelque temps, on n'autorisera peut-être plus qu'un seul plat!...*



CRI DU CŒUR !

— Ces pauvres Français ne p
— TOUS les jours ?!



t plus manger que deux plats !

(Dessin de Gus Bofa.)



PAR ROBERT DIEUDONNÉ

I

LE PETIT CAFÉ



Le décor représente un petit café tranquille, avec des habitués qui jouent à la manille. M. Adalbert entre dans l'établissement et s'installe à un guéridon.

LE GARÇON. — Qu'est-ce que ce sera?

M. ADALBERT. — Donnez-moi un demi brune?... Est-ce que vous donnez à manger?

LE GARÇON. — Oh! non, monsieur, nous ne sommes pas restaurant...

M. ADALBERT. — Pas de sandwich? Pas de viande froide?

LE GARÇON. — Oh ! un sandwich, si monsieur veut... et des œufs durs.

M. ADALBERT (*d'un air lassé*). — Donnez-moi des œufs durs. (*On les lui sert et il commence à les manger.*) C'est combien?

LE GARÇON. — Cinquante centimes, monsieur... Par ces temps-ci, les œufs sont hors de prix.

M. ADALBERT. — Ça m'est égal. (*Il a mangé six œufs et bu deux demis*). Donnez moi un sandwich !

LE GARÇON. — Pain riche?

M. ADALBERT (*sec*). — Naturellement ! Au prix où vous devez les vendre.

LE GARÇON (*apportant le sandwich*). — Voilà, monsieur.

M. ADALBERT. — Il n'y a que du pain dans votre sandwich. (*Il le mange.*) Vous ne pourriez pas me donner du jambon avec de la moutarde, et du pain...

LE GARÇON. — Oh ! c'est très facile. (*Criant.*) Et un jambon !

M. ADALBERT (*mangeant son jambon*). — Au fond, j'ai horreur de la charcuterie. Si vous aviez eu un peu de viande froide?

LE GARÇON. — Je crois que le patron a mangé du veau... Je peux voir s'il reste un peu de veau froid.

M. ADALBERT. — C'est ça... et vous me donnerez un autre demi.

LE GARÇON (*apportant une assiette avec trois tranches de veau froid*). — Des cornichons?

M. ADALBERT. — Vous n'avez pas de salade?

LE GARÇON. — Nous en avions à dîner. S'il en reste...

M. ADALBERT. — Je vous remercie. (*A part.*) C'est bête d'être obligé de manger comme ça, j'étouffe, je vais me coller une maladie d'estomac... (*Il mange, boit, ne laisse pas une feuille de salade.*) Garçon !

LE GARÇON. — Monsieur !

M. ADALBERT. — L'addition... avec le détail, n'est-ce pas? J'aime bien me rendre compte

LE GARÇON (*revenant avec l'addition*). —Voilà, monsieur.

M. ADALBERT (*son binocle sur le nez*). — Les œufs... le sandwich... le jambon... le veau... la salade... Parfait ! Envoyez-moi le patron.

LE PATRON (*sa serviette sous le bras, arrivant avec le sourire*). — Monsieur m'a fait demander?

M. ADALBERT (*lui montrant sa carte*). — Parfaitement... je suis Adalbert, inspecteur à la préfecture de police. J'ai le regret de vous annoncer que vous avez une contravention.

LE PATRON (*qui devient vert*).— Moi !

M. ADALBERT. — Parfaitement ! Vous m'avez servi quatre plats... j'ai droit à deux.

LE PATRON (*à Adalbert qui se lève*). — Mais, monsieur... mais monsieur... Payez au moins la note !

M. ADALBERT (*avec dignité*). — Vous ne voudriez pas, mon cher ! (*Il sort.*)

II

SALADE

Deux poilus en permission se promènent dans une petite ville de l'arrière où le régiment est au repos ; ils traînent, regardent les bijoux à la vitrine des bijoutiers, les livres à la devanture des libraires et s'arrêtent enfin devant le restaurant de l'Ecu où ils lisent sur la porte : 3 francs le déjeuner et 3 fr. 50 le dîner ; mais il est quatre heures et c'est tout juste s'ils veulent goûter. Ils entrent.

DUHAMEL. — Qu'est-ce qu'on prend?

MORAND. — On peut toujours prendre un kilog de rouge. L'est bon votre rouge ?

L'HOTELIER. — C'est un petit vin du pays que je fais venir directement de Béziers.

DUHAMEL. — Ça ira !

MORAND. — Ça ira ! Maintenant on pourrait peut-être casser la croûte. Tu as besoin de quelque chose, toi?

DUHAMEL. — Je vas te dire, j'ai envie d'une laitue avec des œufs durs.

MORAND. — Tiens, moi aussi, je vas demander une laitue avec des œufs durs. Eh! patron ?

L'HOTELIER. — Une laitue avec des œufs durs, du pain.. parfait ! (*Il revient et met une nappe sur la table.*)

MORAND. — Oh ! ce n'est pas la peine.

DUHAMEL. — C'est un luxe auquel on n'est pas accoutumé.

L'HOTELIER. — Allez donc, allez donc, ce n'est pas plus cher ! (*Il s'en va et apporte deux petits saladiers avec une demi laitue dans chaque et un œuf coupé en quatre.*) Je l'assaisonne?

DUHAMEL. — Si vous voulez. (*Ils regardent tous deux l'hôtelier qui, avec des précautions de pharmacien, mêle le vinaigre, l'huile et la moutarde*).

L'HOTELIER. — Vous allez vous régaler !



MORAND. — Fameux !

DUHAMEL. — Le pinard non plus n'est pas mauvais.

MORAND. — C'est bien cette petite boîte-là, on y reviendra.

DUHAMEL. — Pour sûr, tant qu'on sera ici autant qu'on en profite... Patron, l'addition ?

LE PATRON. — Vous ne voulez pas du fromage, un peu de dessert?

DUHAMEL. — Ma foi, ce



n'est pas la peine. Ça sera comb'en ?

LE PATRON (*simple*). — Sept francs.

MORAND. — Quoi? Sept francs ?

LE PATRON. — Ça ne doit pas vous étonner, le prix est marqué sur la porte?

DUHAMEL. — Où donc ça qu'est marqué le prix de la salade.

LE PATRON. — Il ne s'agit pas de la salade, il s'agit des dîners, deux plats au choix. Les œufs un plat, la salade un autre plat. Ce n'est pas de ma faute, prenez-vous-en au ministre du ravitaillement. Il n'aime pas la salade, cet homme ; mais la loi, c'est la loi et je ne peux pas faire autrement qu'observer la loi : c'est sept francs !

DUHAMEL (*sortant de l'argent*). — Ben mince, mon cochon ! La prochaine fois, j'apporterai mes pissenlits...

MORAND. — Quant au pinard, il n'est pas si bon que ça... à ce prix-là !... (*Ils sortent indignés.*)

III

CHEZ GODEFROY DE BOUILLON

Un bouillon. M. et Mme Limace entrent dans le restaurant et s'asseoient devant une table.

Mme LIMACE. — Toutes ces courses... j'ai une faim !

M. LIMACE. — Moi aussi, mais il faut se méfier, on a droit seulement à deux plats. C'est la guerre, il convient de se priver mais non pas de rester sur notre appétit. (*Il appelle la petite bonne.*) Le menu, s'il vous plaît, mademoiselle.

LA PETITE BONNE. — Voilà, monsieur.

M. LIMACE. — Qu'y a-t-il d'avantageux?

LA PETITE BONNE (*souriant*). — Oh! C'est à peu près la même chose.

Mme LIMACE (*qui a consulté la courte liste des plats*). — De la raie au beurre noir.

M. LIMACE. — Si tu veux : moi je prendrai un éperlan.

Mme LIMACE. — Tu sais que tu ne digères pas la friture.

LA PETITE BONNE. — La nôtre est très légère. . Et après?

M. LIMACE. — Qu'est-ce que vous appelez un tourne-dos?

LA PETITE BONNE. — C'est une espèce de bœuf grillé.

Mme LIMACE. — Ne te lance pas dans des plats que tu ne connais pas !

M. LIMACE. — Le bœuf, c'est du bœuf. On sait ce que c'est.

Mme LIMACE. — Si tu crois que c'est avantageux ..

LA BONNE. — Une raie... un éperlan... deux tourne-dos. (*Elle s'en va.*)

Mme LIMACE (*à qui on apporte la raie au beurre noir*). — Il n'y en a pas beaucoup.

LA BONNE. — C'est une raie !

M. LIMACE (*devant une assiette sur laquelle semble s'ennuyer un petit bâton de friture*). — Qu'est-ce que c'est que ça?

LA BONNE. — Un éperlan !

M. LIMACE. — Un seul.

LA BONNE. — Dame !... (*Elle s'en va.*)

Mme LIMACE (*mettant son lorgnon*). — On servirait un plat comme ça à l'hôtel de l'*Ecu* à Châteauneuf-de-Randon, que diraient messieurs les voyag urs ?

M. LIMACE. — Pourvu que les tourne-dos soient plus importants... (*Fouillant dans son assiette.*) Il y avait peut-être un poisson dans la friture. C'est tout juste si je m'en suis aperçu !

LA BONNE *apporte les tourne-dos imperceptibles.* — Voilà !

M. LIMACE. — Mais c'est une dérision !

LA BONNE (*sèche*). — Un tourne-dos, ce n'est pas gros comme un gigot.

Mme LIMACE (*faisant signe à son mari*). — Ne te fais pas remarquer. (*Quand la bonne s'est éloignée.*) Avec ta manie d'aller dans les restaurants chics, nous sortirons d'ici en mourant de faim !

M. LIMACE. — Que veux-tu? Nous allons nous rattraper sur le boulevard. Nous irons chez le pâtissier et nous mangerons des gâteaux. Je te connais, tu aimes encore mieux les friandises que la viande.

Mme LIMACE. — Des gâteaux? Imbécile !

M. LIMACE. — Quoi !

Mme LIMACE. — Naturellement ! Tu m'offres des gâteaux aujourd'hui parce que tu sais bien que c'est mardi et que les pâtisseries sont fermées !

IV

LES HORS-D'ŒUVRE

Dans un restaurant célèbre pour ses hors-d'œuvre, quatre seulement, mais quatre copieux, arrivent Marius Bourdelade et son ami le timide Emilien Fouque.

MARIUS. — Assieds-toi, petit, et écoute-moi bien. Ne t'occupe ni des garçons ni de la carte, fais comme moi. Je ne suis pas né d'hier et pour ce qui est de connaître les restaurants, il n'y en a pas deux comme moi.

ÉMILIEN. — Je ferai comme toi, Marius. Mais cet établissement me paraît vraiment chic et je pense que la facture va être salée.

MARIUS. — Fie-toi à moi. (*Appelant.*) Garçon, les hors-d'œuvre.

LE GARÇON *apporte sur la table une boîte de filets de harengs, un saladier de pommes à l'huile, un ravier de cervelas et du bœuf en salade.*) — Ces messieurs prendront après?

MARIUS. — Vous êtes bien pressé, mon garçon. Nous ne sommes pas à l'heure. Nous commanderons ce que nous avons à commander le temps venu... Prends, petit. (*Il tend la boîte de filets de harengs à Emilien qui, modestement, en prend deux très minces.*)

MARIUS. — Tu n'as donc pas faim ! Sers-toi... ne te gêne pas. (*Il lui remplit son assiette et remplit la sienne, puis il couvre le tout d'une demi-livre de pommes de terre.*) Tu comprends, avec leur histoire de deux plats, on arriverait à pâtir. Moi, j'ai une doctrine : l'homme qui travaille doit se nourrir. C'est le producteur qui doit consommer. (*Il vide la boîte de harengs et finit le saladier de pommes de terre.*) Mange, petit, c'est déjà froid ! Quand tu te sentiras moins d'appétit, nous taperons sur le bœuf en vinaigrette et ce cervelas qui sent l'oignon d'ici.

EMILIEN. — Il y en a pour cher dans tout ça?

MARIUS. — Ne t'occupe pas ! Ces hors-d'œuvre, c'est quinze sous, que tu en manges ou que tu n'en manges pas. La maison profite sur ceux qui n'en mangent pas, voilà tout. Je ne suis pas un mufle, je me rends compte des choses. (*La bouche pleine.*) Regarde la petite en face, elle mange un filet et une pomme de terre, la maison gagne douze sous sur elle. (*Vidant le ravier de cervelas.*) Sur nous, elle gagne un peu moins, mais du moment qu'elle ne perd pas... (*Il nettoie le plat de bœuf à l'huile.*) Tu ne manges pas vite !

EMILIEN — Je n'ai plus faim, j'ai mangé comme quatre.

MARIUS (*allumant une cigarette*). — Ma parole, moi aussi, je me sens bien.

LE GARÇON (*venant ôter les plats vides*). — On peut disposer des hors-d'œuvre... Qu'est-ce que ces messieurs prendront après ?

MARIUS. — Vous nous donnerez deux bonnes tasses de café.

LE GARÇON. — Mais ces messieurs ont encore droit à deux plats.

MARIUS. — On a droit ! On a droit ! On ne va pas manger sans faim, peut-être ! Nous savons nous priver, c'est la guerre, et si tout le monde faisait comme nous !

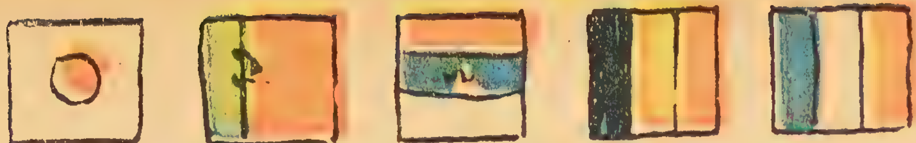
LE GARÇON. — Mais, monsieur, ce n'est pas l'habitude de...

MARIUS. — Dites-donc, je vous prie de me parler poliment. Et puisque c'est ainsi que vous traitez les clients, nous le prendrons autre part, le café !... Voilà vos trente sous... et je ne suis pas prêt de remettre les pieds dans votre baraque. (*A son ami.*) Viens, Emilien, ils nous prennent pour des Américains qu'ils veulent estamper...

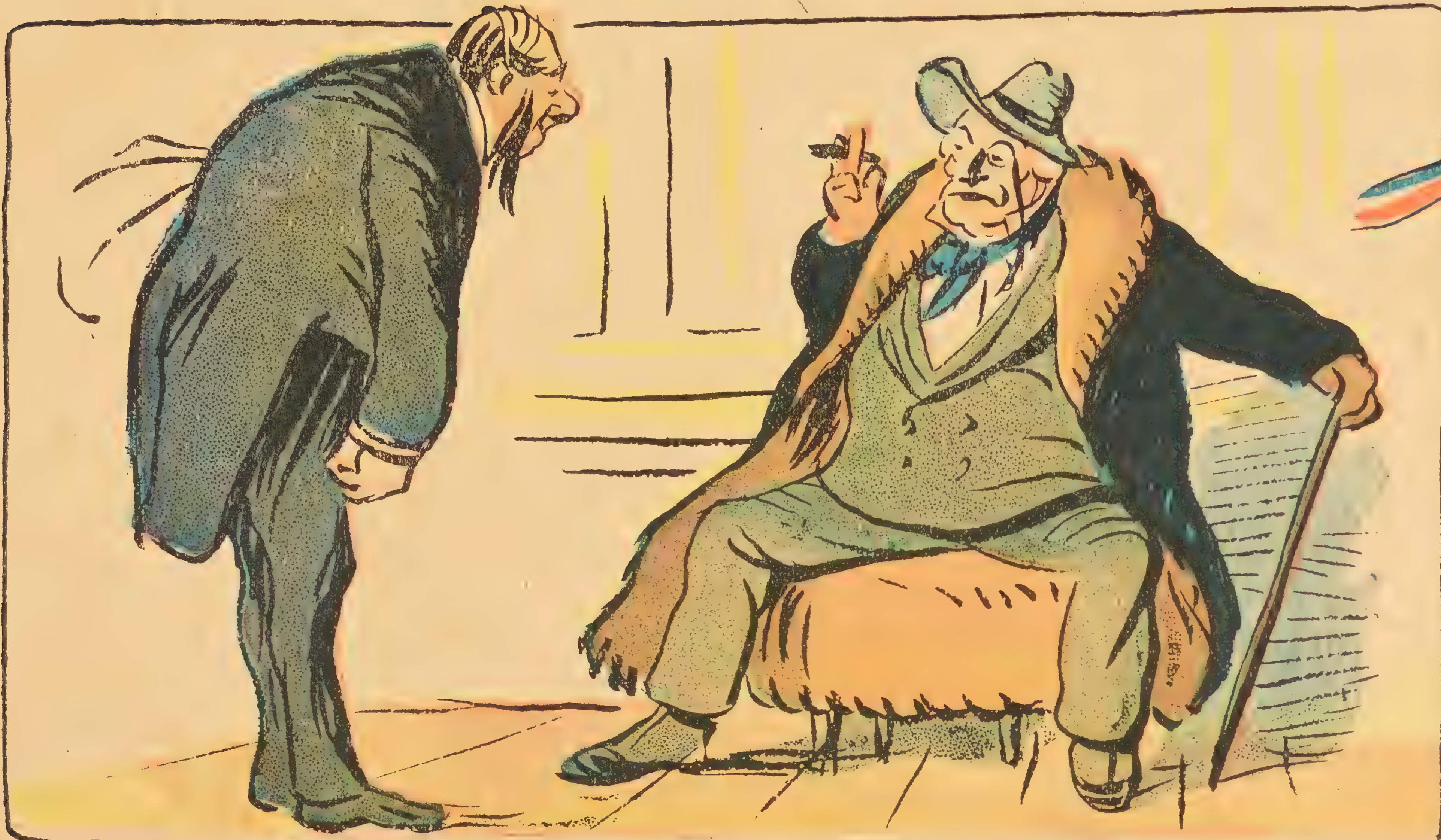
ROBERT DIEUDONNÉ.



(*Illustrations de Mars Trick*).



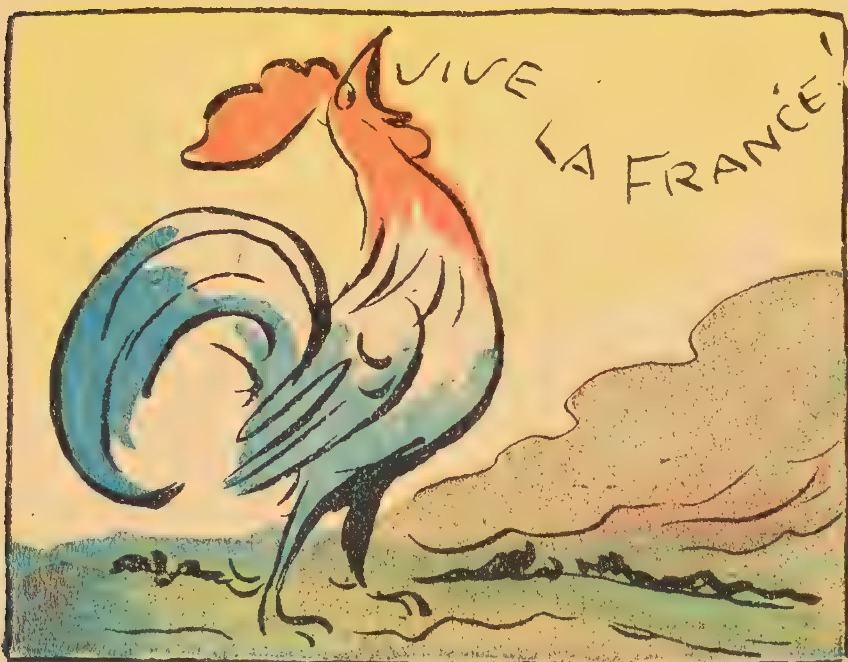
LE POULET A[...]



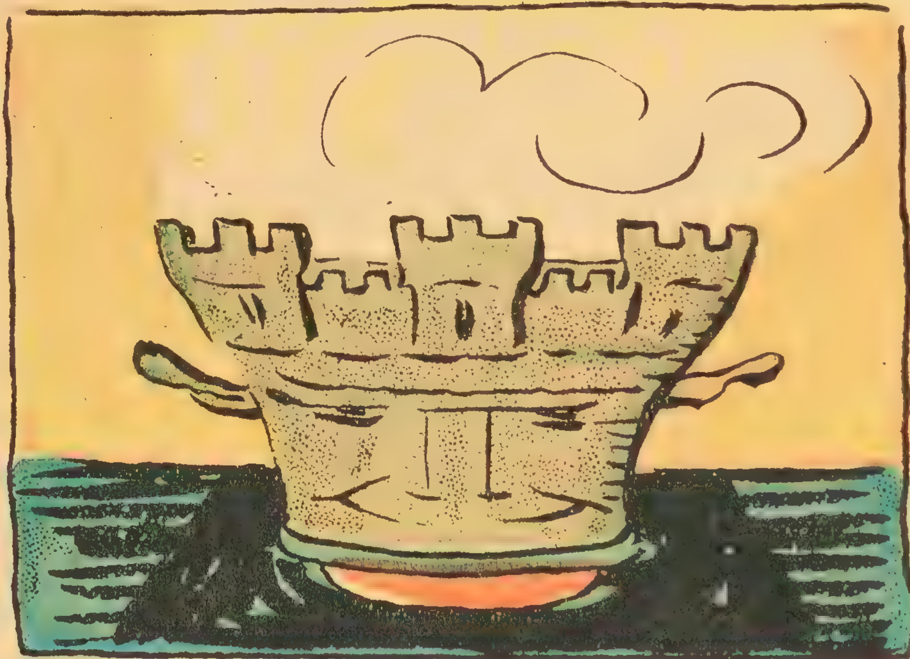
— *Or, ça, Maître d'Hôtel — dit le Baron, — je veux ici traiter demain quelques amis et m'en remets à votre zèle ingénieux pour réaliser un menu pas trop menu...*



...qui fasse honneur, du même coup votre cabaret et à la toute glorieuse Cu[isine] française...



— *Je proposerai le « Poulet à l'Entente » : c'est un petit coq gaulois à la fois ferme et tendre...*



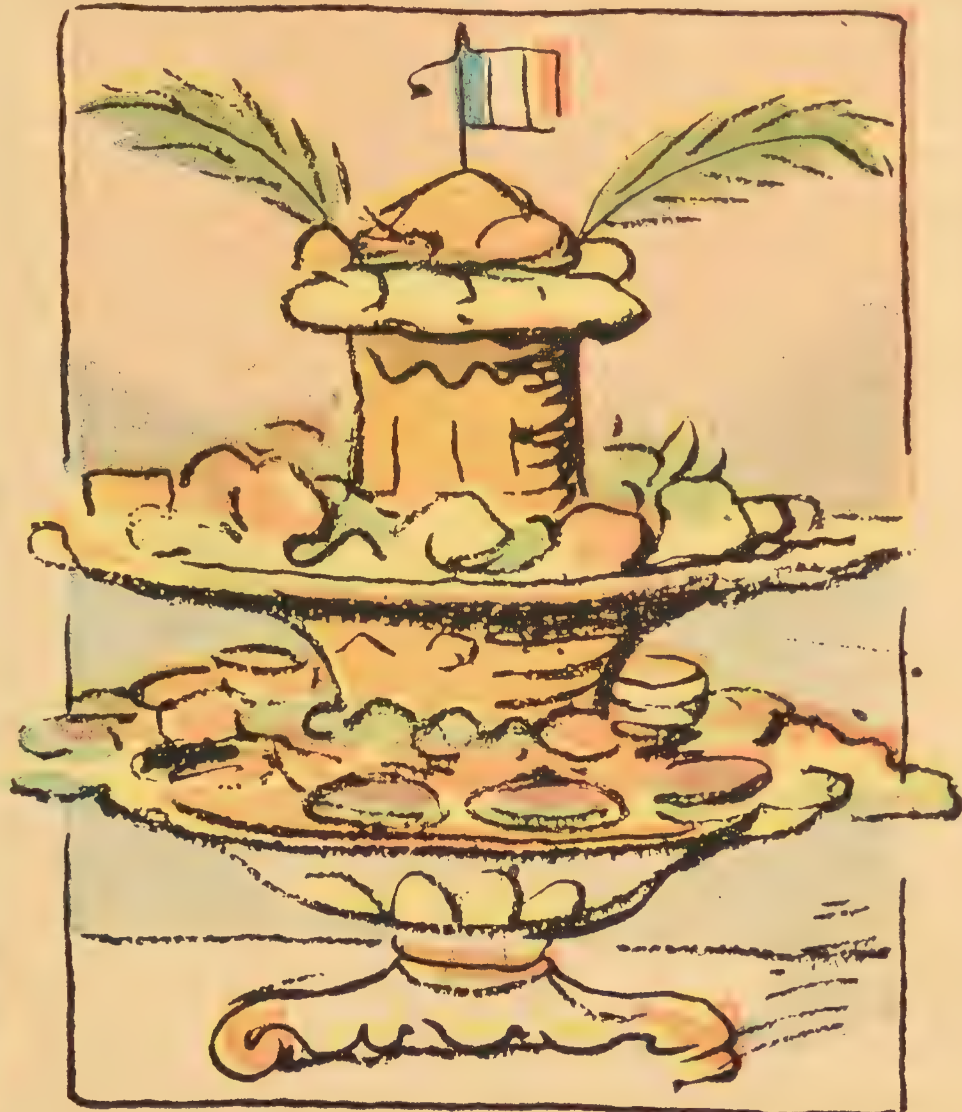
...que je cuis à la Parisienne, c'est-à-dire à charbon très réduit.



Je le dresse sur une harmonie[use] timbale milanaise à la napolita[ine] Marengo...



Ayant ainsi rendu un déférent hommage au bloc infrangible et bientôt victorieux des Alliés...

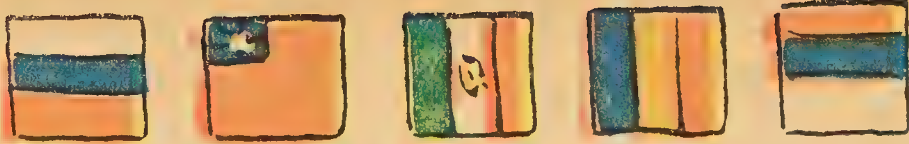


..je m'ose flatter de mettre sur table une composition des plus séduisantes.



J'en jure par Sardanapale, Lucull[us], Apicius, Vatel, Carême, Savarin, Ch[a]teaubriand et Béchamel !

L'ENTENTE »





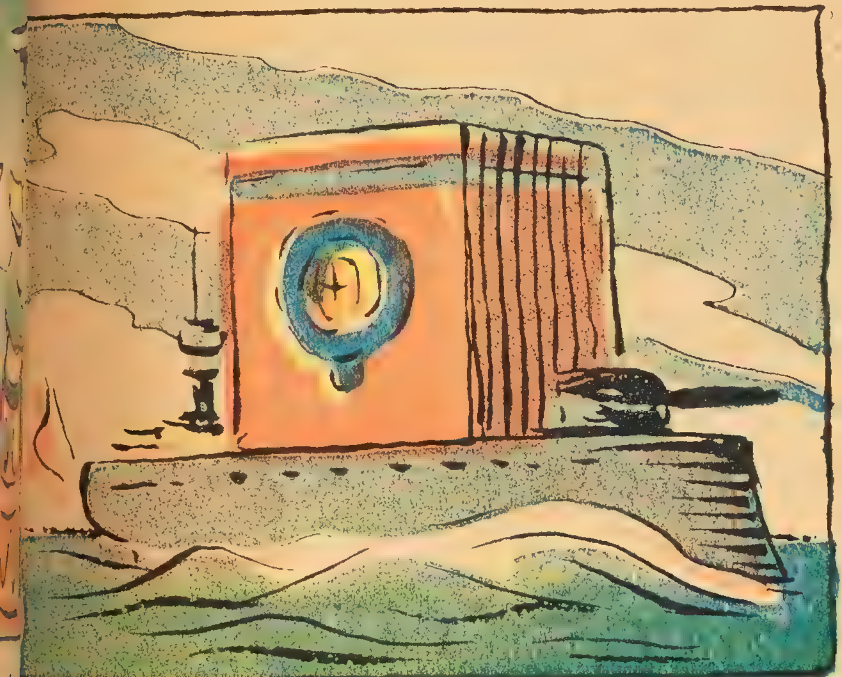
...sans néamoins contrevenir aux réglementations et restrictions de l'heure présente.



— Ceci vaut — répondit le Maître d'Hôtel, — de mander incontinent le Chef.



Et parut le Chef qui se recueillit quelques instants, puis s'exprima en ces termes :



...et l'agrémente de pudding au jambon d'York mariné à l'anglaise.



Je le garnis de Portugaises d'Ostende et d'une salade russo-japonaise au caviar du Montenegro...



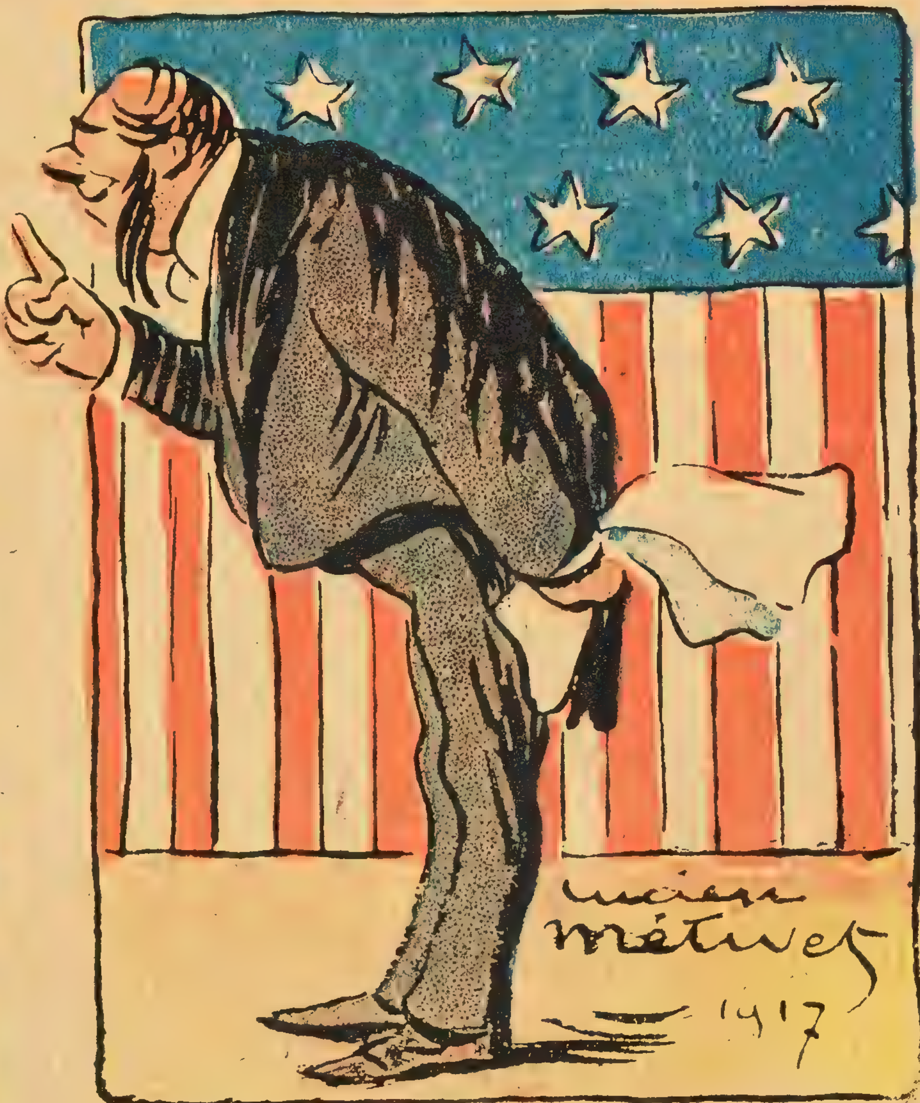
...sans oublier laitues roumaines aux fines Serbes (ce sont là calembours de cuisine).



Ayant ainsi parlé, le Chef salua avec une modestie pleine de dignité.



— Parfait ! — déclara le Baron — mais, mon brave ami, ça ne fait qu'un plat...



— Aussi, commencerons-nous par le Homard à l'Américaine, répliqua le Maître d'Hôtel.



(L'Echo de Paris.) (Dessin d'Abel Faivre.)

— *Notre kronprinz vient de recevoir les feuilles de chêne.*
— *C'est bien ; pourvu qu'on garde les glands pour nos cochons.*



(L'Écho de Paris.) (Dessin d'Abel Faivre.)

— *Le Sous-Secrétaire d'Etat est parti.*
— *Oui... Il reviendra... quand la robe montante remplacera la robe descendante.*



(Le Journal.) (Dessin de Poulbot.)

— *Voilà un imbécile qui vient de se battre avec le petit du charbonnier.*



(Le Petit Bleu.)

— *Ah ! ah ! mon pauv' vieux, vous voilà au régime des deux plats. Qu'est-ce que vous avez mangé?*
— *Six huîtres, une entrecôte, un macaroni, un brie, une tarte, du café, une fine et un cigare... Que voulez-vous? c'est la guerre, il faut savoir faire des sacrifices !*



(Le Petit Parisien.) (Dessin de Gassier.)

— *Et nous, Fritz, quand nous donnera-t-on le régime des deux plats !*

LES MEILLEURS DESSINS *(suite)*



(*Le Petit Bleu.*) (Dessin de Duhamel.)

— Sire ! actuellement, Verdun nous coûte 300 000 hommes...
— Ce n'est pas suffisant. Continuez ! !



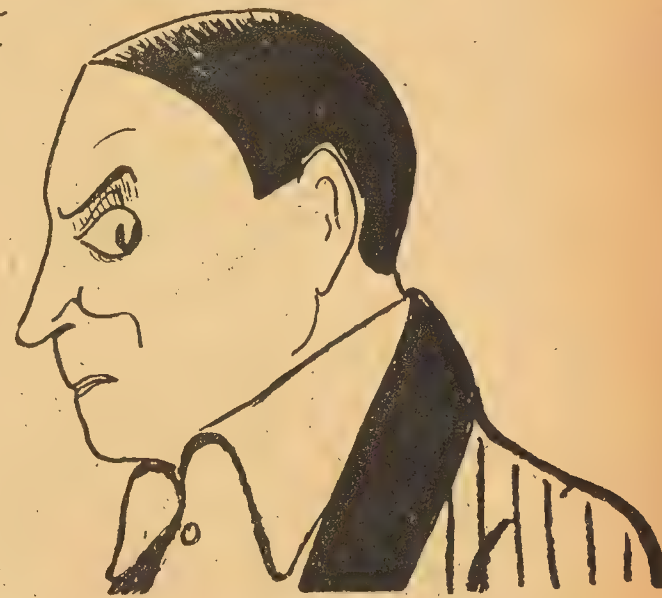


(*L'Œuvre.*) (Dessin de Leroy.)

PRIVATIONS

Huit jours sans feu ou *Deux jours sans gâteaux.*

JEUDI prochain, *la BAIONNETTE* publiera un numéro spécial sensationnel :



CHARLOT

Correspondant de guerre

Texte et dessins de

CAMI

Dans cette étourdissante et irrésistible aventure dont **Charlot** est le héros, CAMI, notre inimitable et national CAMI, a créé, autour d'une intrigue follement joyeuse, les types les plus effarants, les situations les plus imprévues et les inventions les plus abracadabrantes qu'il soit possible d'imaginer.

L'inénarrable voyage de **Charlot** à bord de *l'Entre-Côtes* !

Ses aventures en compagnie de l'épique « Capitaine à roulettes ! »

Son entre ue sensationnelle avec le Kaiser !

Feront certainement la joie des lecteurs de la *Baïonnette* et iront porter un peu de gaieté à nos chers Poilus.

Le texte désopilant de **Charlot correspondant de guerre,** n'est d'ailleurs pas le seul attrait de ce numéro spécial dont les illustrations
Le populaire humoriste professe une véritable admiration pour l'illustre comique anglais Ch rlie Chaplin, universellement connu sous le
extrêmement originales et personnelles nous révèlent un CAMI caricaturiste, égal en fantaisie outrancière au CAMI écrivain.
nom de **Charlot.** De son côté, **Charlot,** Empereur du Cinéma, est un des plus fervents et des plus enthousiastes lecteurs de CAMI.

Les quelques lignes suivantes, extraites d'une lettre de Charlot à Cami, montreront à nos lecteurs l'opinion du grand humoriste anglais sur notre célèbre collaborateur. En voici la traduction :

Mon cher ami,

« J'ai lu vos livres *l'Homme à la tête d'épingle* et « *Pour lire sous la douche !* » Ce sont des œuvres de Maître, d'un fin humour, avec d'exquises nuances, alternées de passion, de bouffonnerie et de sublime grotesque ! Avec une merveilleuse dextérité, vous jonglez avec les contrastes et le ridicule, dans un style qui nous étonne par sa simplicité et duquel par dessus tout jaillit le RIRE ! Je désire que ma sincère appréciation de vos livres vous prouve qu'il m'ont fait un très grand plaisir.

CHARLIE CHAPLIN.

CAMI, à son tour, a voulu rendre hommage à l'illustre humoriste anglais et c'est ainsi qu'il eut l'idée d'écrire cet extraordinaire « **Charlot, correspondant de guerre** », qui fera le régal de tous les amateurs d'humour et de grand rire français !



(*Le Carnet de la Semaine.*) (Dessin de Bécan.)

— Oui, mon cher, 190 francs la tonne ! Alors, j'ai préféré acheter une zibeline.



(*Le Rire.*) (Dessin de Kern.)

— Moi, ce que je trouve chic dans les crises, c'est qu'elles se combattent. Ainsi, avec le nouvel éclairage restreint, du diable si on peut voir que je n'ai pas changé de chemise depuis six semaines, à cause de la crise du blanchissage.



(Dessin de Leroy.)

— Mais, vous savez, mon filleul, deux plats seulement!
— Nous nous rattraperons sur le dessert...

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.)

Le gérant : TINESSE.

2e Année. — N° 90. — 22 Mars 1917. Le Jeudi. — 25 Centimes. Abonnements : France : 12 fr. — Étr. : 20 fr.

(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.) (30, rue de Provence, PARIS. — Tél. Bergère : 39-61.)

LA BAÏONNETTE

CHARLOT

correspondant de Guerre



texte et dessins de

CAMI



CHARLOT Correspondant de Guerre

PAR

CAMI



A Charlie CHAPLIN
A CHARLOT, empereur du Cinéma
Son admirateur et ami
CAMI

PREMIER TABLEAU

ON DEMANDE UN CORRESPONDANT DE GUERRE

(La scène représente une rue de Chicago.)

CHARLOT. — Mon maillet de travail sous le bras, je me dirige vers la grande usine de Conserves alimentaires où j'exerce la profession de « Planteur de clous de girofles ». Mais que vois-je? Quelle est cette foule qui fait queue devant **La Camisole de force tri-quotidienne**, journal important de Chicago?

(Il aperçoit l'affiche suivante collée sur le mur de **La Camisole de force tri-quotidienne**).

ON DEMANDE
UN
CORRESPONDANT
DE GUERRE

Correspondant de guerre ! Voilà qui ferait mon affaire ! Je suis las de planter, du matin au soir, à grands coups de maillet, des clous de girofle dans les pâtés en conserves ! Mais ils sont au moins cinq cents à faire la queue pour cette unique place ! Oh ! quelle idée ! (*Il part à toute allure et revient, quelques minutes après, en dissimulant un écriteau sous sa jaquette. Juste en face de* **La Camisole de force tri-quotidienne** *se trouvent les bureaux du journal concurrent* **Le Grincement dominical**. *Charlot accroche rapidement, sans se faire remarquer, l'écriteau contre le mur du* **Grincement dominical** *et s'éloigne d'un pas frétillant. Sur cet écriteau on peut lire :*



Son maillet de travail sous le bras, Charlot se dirige vers l'usine de conserves.

ON DEMANDE
PLUSIEURS
CORRESPONDANTS
DE
GUERRE
ON EST MIEUX PAYÉ
QU'EN FACE !

A peine les postulants correspondants de guerre aperçoivent-ils l'écriteau de Charlot qu'une bousculade terrible se produit. Tous se précipitent de l'autre côté de la chaussée et se mettent à faire la queue devant les bureaux du **Grincement dominical**. *Pendant ce manège, Charlot revient lentement sur ses pas et arrive devant la porte de* **La Camisole de force tri-quotidienne**, *juste au moment où le garçon de bureau s'apprête à introduire les candidats.)*

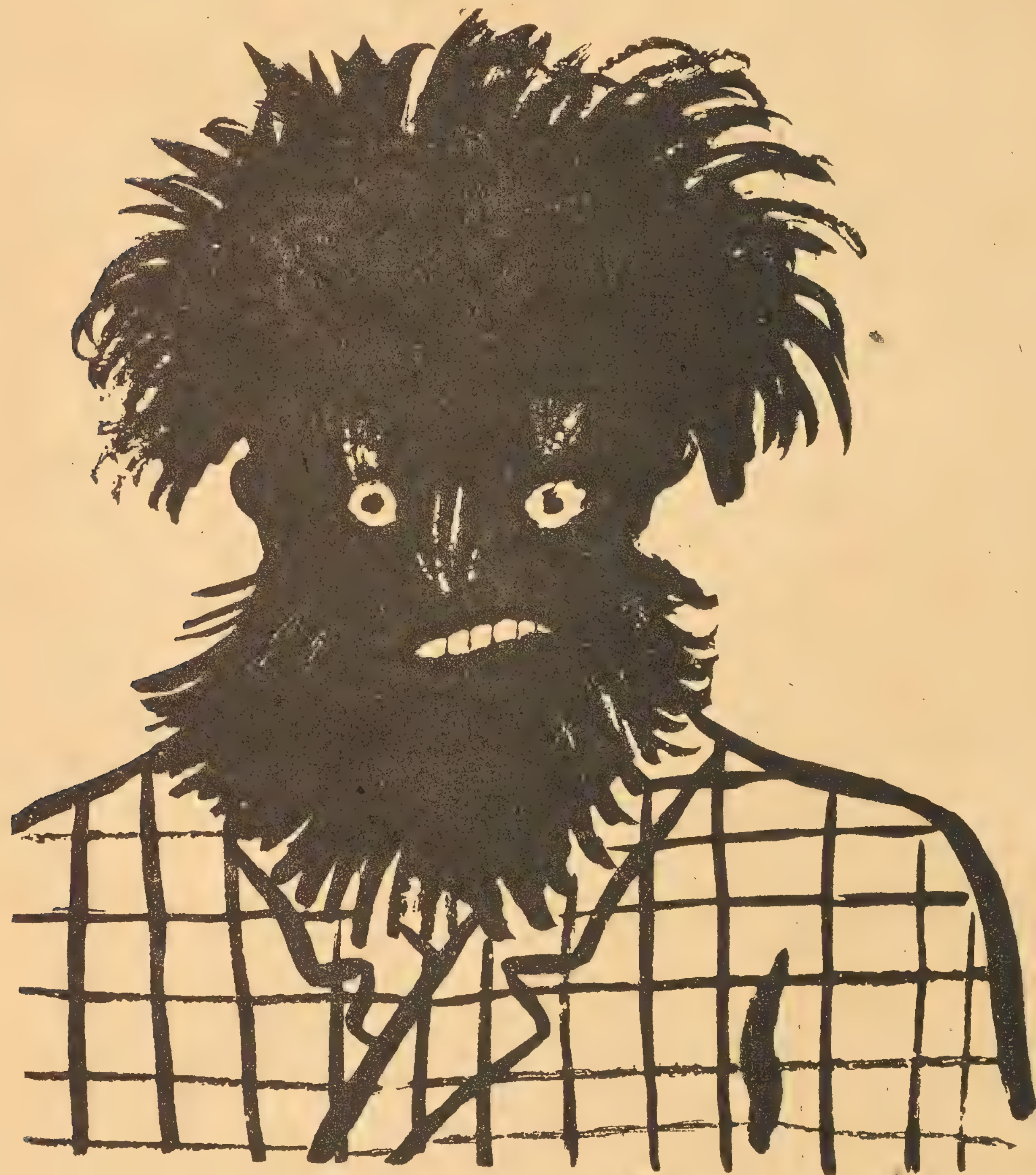
LE GARÇON DE BUREAU TAILLÉ EN HERCULE (*entr'ouvrant la porte, un revolver dans chaque main*). — Par ici les postulants ! Pas de bousculade ! Avancez un par un ! (*S'apercevant que Charlot est seul*). Tiens ! vous êtes seul?... Cependant... tout à l'heure... j'avais cru voir...

CHARLOT. — Oui, garçon de bureau taillé en hercule, tout à l'heure on faisait queue devant votre journal, mais à présent, regardez, ils sont tous en face ! Votre infernal concurrent, **Le Grincement dominical**, a placardé lui aussi une affiche et, comme il promet des appointements supérieurs aux vôtres, tous les candidats se sont précipités de l'autre côté de la rue.

LE GARÇON DE BUREAU TAILLÉ EN HERCULE. — Je comprends, c'est encore un sale tour de ce damné directeur du **Grincemen dominical** ! Ce goitreux putride ! cette loque pestilentielle ! voulait nous empêcher

d'engager un correspondant de guerre! Mais, heureusement, vous êtes là, vous ! Entrez, brave garçon, le patron va vous recevoir tout de suite ; et que mon nez soit changé en pied de veau si vous n'êtes pas accepté ! (*Il va prévenir le directeur et revient.*) Par ici, bonne face de loyal garçon, par ici crème d'humanité ! Entrez ! (*Il ouvre la porte du bureau directorial.*)

CHARLOT. — Mais il n'y a personne...



Le directeur de **La Camisole de force tri-quotidienne** *à sa sortie de la cheminée.*

LE GARÇON DE BUREAU TAILLÉ EN HERCULE. — Vous pouvez entrer, M. le Directeur est dans la cheminée. Mais il descend tout de suite.

CHARLOT. — Dans la cheminée?

LE GARÇON DE BUREAU TAILLÉ EN HERCULE. — Oui. Il est en train de ramoner la cheminée du bureau avec le rédacteur en chef. (*Il se retire.*)

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE », *surgissant de la cheminée, la tête et les vêtements noirs de suie.* — Excusez-moi, vieux garçon, mais les affaires sont les affaires ! Vous permettez, un brin de toilette. (*Il prend une boîte de poudre de riz et se poudre la tête et les mains.*) La correction avant tout ! Vous venez pour la place de correspondant de guerre? Je sais que vous avez résisté héroïquement à la tentation machiavélique de ce torchon visqueux de **Grincement dominical**. Parfait ! Avez-vous des références? Car vous devez bien penser que, dans un journal de notre importance, on n'accepte pas le premier venu. Vous êtes journaliste naturellement ?

CHARLOT. — Non. Je suis planteur de clous de girofle à la grande usine de Conserves alimentaires.



— *Voilà un peu de ce qui fut la perle des belle-mères !..*

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE ». — Parfait. Et vous voulez devenir correspondant de guerre ?



— *Par ici, les postulants ! Pas de bousculade...*

CHARLOT. — Oui. J'ai besoin de voyager, de m'étourdir, de braver les dangers, de courir les aventures... d'oublier !

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE ». — Je devine : des chagrins, des peines cruelles?

CHARLOT. — Oui. (*Sortant avec tristesse une boîte de conserves de la poche droite de son pantalon.*) Tout ce que j'aimais sur terre est là-dedans ! Pauvre Dolly ! chère femme adorée ! frêle petite chose !

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE. » — Votre femme est dans cette boîte de conserves!

CHARLOT (*douloureusement*). — Hélas ! oui ! un peu de ce qui fut ma chère Dolly est là-dedans ! Affreux souvenir ! La pauvre créature travaillait avec moi dans l'usine de conserves. Un jour, elle tomba dans la machine à pâté d'alouettes et disparut au détour de l'engrenage en m'envoyant un dernier baiser ! Impossible de retrouver le moindre vestige de ma pauvre Dolly dans l'énorme quantité de chair à pâté qui sortait de la broyeuse mécanique. Devant mon désespoir profond, le directeur de l'usine me permit d'emporter, à titre gracieux, une boîte de pâté d'alouettes de la tragique série.

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE ». — Pauvre petite femme ! C'est horrible !

CHARLOT. — Ce qui me console un peu, c'est qu'elle soit tombée dans la machine à pâté d'alouettes ! Alouette, oiseau gracieux ! C'est encore assez poétique ! Mais combien mon désespoir eût été plus grand encore si le hasard l'avait fait tomber, comme ma belle-mère, dans la machine à...

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE ». — Quoi ! votre belle-mère aussi fut...

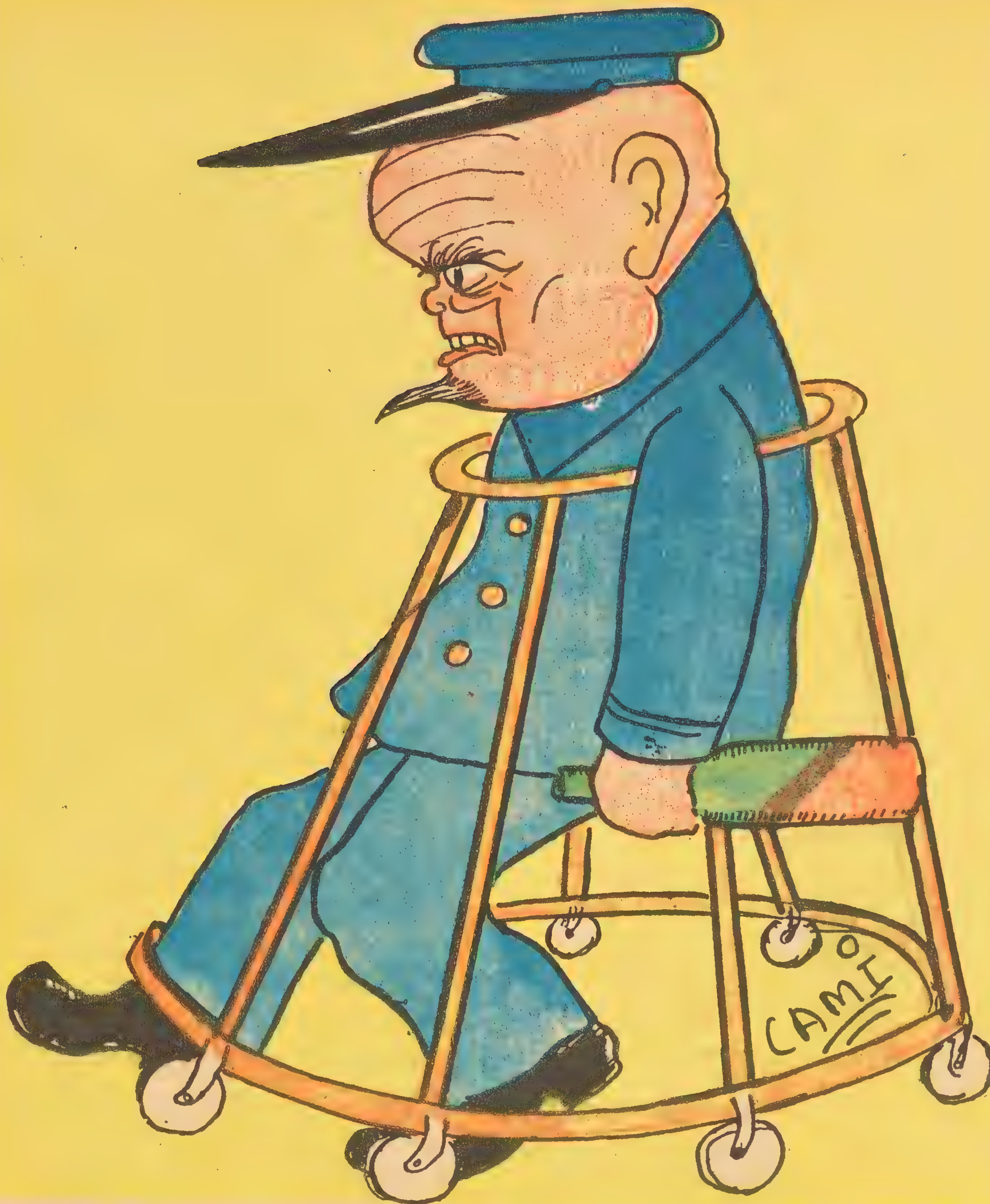
CHARLOT. — Oui. Elle aussi, par une triste soirée d'automne, fut happée par la machine à pâté de chèvre ! (*Il sort pieusement une seconde boîte de conserve de la poche gauche de son pantalon.*) Voilà un peu de ce qui fut la perle des belles-mères ! Pauvre chère vieille personne ! Jamais je ne me sépare de ces deux boîtes de conserves qui représentent tout ce qui me reste ici-bas de ma femme et de ma belle-mère ! Comprenez-vous maintenant pourquoi je veux devenir correspondant de guerre? (*Il remet les deux*

boîtes de conserves dans leur poche respective.)

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE » (*se passant le buvard sur les yeux*). — Pénible ! pénible ! Voyons, vous n'avez plus personne de votre famille dans les poches, vieux camarade? Alors parfait ! Parlons affaires ! Vous me plaisez ! Vous êtes l'homme qu'il nous faut ! A partir d'aujourd'hui, vous êtes correspondant de guerre de **La Camisole de force tri-quotidienne.** Vous partirez dans deux jours pour l'Europe sur l'*Entre-Côtes*, notre bateau spécial à coque en l'air.

CHARLOT. — A coque en l'air ?

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE ». — Oui, j'ai remarqué que les torpilles frappent toujours la coque des navires. J'ai donc pensé qu'en faisant construire un navire qui navigue le pont dans l'eau et la coque en l'air, les torpillages devenaient impossibles.



Le capitaine de " l'Entre-Côtes "

CHARLOT (*convaincu*). — Devenaient impossibles.

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE ». — Cher correspondant de guerre, dans deux jours à bord de l'*Entre-Côtes !*

CHARLOT. — Dans deux jours à bord de l'*Entre-Côtes !*

DEUXIÈME TABLEAU

L'ÉTRANGE CAPITAINE DE " *L'ENTRE-COTES* "

*(La scène se passe à bord de l'*Entre-Côtes.*)*

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE » (*à Charlot.*) — Vous voici à bord de l'*Entre-Côtes* qui va lever l'ancre dans cinq minutes pour vous transporter en Europe. Vous êtes-vous procuré le matériel nécessaire au parfait correspondant de guerre ? Avez-vous des armes?

CHARLOT. — Mon maillet ferré à glace suffira.

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE ». — Ferré à glace???

CHARLOT. — Oui, pour ne pas glisser sur les crânes chauves. L'homme qui en reçoit la caresse peut se considérer comme élu par le Seigneur pour de plus hautes destinées ! Jim, le cow-boy, en fit la rude expérience lorsqu'il me provoqua en duel. A cette heure, le pauvre Jim lance son lasso parmi les anges !

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE ». — Parfait ! Ah ! voici le " capitaine à roulettes " qui s'avance sur la coque. Je vais vous présenter ; c'est un rude marin, terrible éponge à whisky. Mais homme de devoir et d'honneur ! Pour conserver l'équilibre, il circule sur l'*Entre-Côtes* dans un de ces appareils à roulettes à l'usage des enfants qui ne savent pas encore marcher. De cette façon, il peut se saoûler comme un porc, sans craindre de s'effondrer et de manquer de dignité devant son équipage.

(Le directeur présente Charlot au capitaine à roulettes.)

LE CAPITAINE A ROULETTES (*d'une voix pâteuse et se frappant le front d'un air mystérieux*). — La solution est là !

CHARLOT (*au directeur.*) — Quelle solution?

LE DIRECTEUR DE « LA CAMISOLE DE FORCE ». — Le capitaine vous expliquera. C'est un homme remarquable ! Mathématicien hors ligne ! Calculateur prodigieux ! Chercheur sans pareil ! Mais je vous quitte et regagne le port ! Envoyez-nous des reportages sensationnels à faire crever de dépit **Le Grincement dominical** et votre avenir est assuré ! Adieu ! (*Il quitte l'*Entre-Côtes.)

LE CAPITAINE A ROULETTES (*d'une voix douce dans son porte-voix*). — Veuillez avoir l'extrême obligeance de lever l'ancre ! (*L'équipage exécute la manœuvre.*) Et à Dieu vat ! (*L'*Entre-Côtes *quitte le port et prend la mer.*) Et maintenant, je redescends dans ma cabine pour achever mes opérations et continuer mon cher problème ! (*Il se frappe de nouveau le front mystérieusement.*) La solution est là !

CHARLOT. — Quelle solution?

LE CAPITAINE A ROULETTES. — C'est vrai, vous ignorez le secret, le but de ma vie ! Descendez avec moi dans ma cabine, je vous expliquerai. (*Il roule vers sa cabine suivi de Charlot. Le plancher de la cabine, la table, les sièges, la couchette sont couverts d'une formidable quantité de cahiers de toutes sortes. Des paniers garnis de bouteilles de whisky complètent l'ameublement.*)



Le capitaine est un calculateur prodigieux.

CHARLOT. — Vous écrivez vos Mémoires, capitaine à roulettes?

LE CAPITAINE A ROULETTES. — Non, tous ces cahiers sont couverts de chiffres et d'opérations. Ce sont les innombrables calculs qui me permettront de résoudre bientôt le problème dont je poursuis la solution depuis plus de vingt ans. Sachez donc qu'un jour, pendant une de mes premières traversées, un passager, connaissant ma réputation de mathématicien prodigieux, me posa le problème suivant :

« Etant donné qu'un navire mesure 210 mètres de l'avant à l'arrière, 47 mètres de largeur et

75 mètres de la cale à l'extrémité du mât de misaine. Que son jaugeage est de 3 400 tonnes et son poids total de 150 000 kilogrammes. Étant donné que ce navire marche à raison de 15 nœuds à l'heure, et que la longueur de sa chaîne à ancre est de 727 mètres, trouver l'âge du capitaine? »

CHARLOT (*s'esclaffant*). — Mais c'est un problème connu ! C'est le fameux problème humoristique à solution impossible!

LE CAPITAINE A ROULETTES (*furieux*). — A solution impossible ? Vous avez dit à solution impossible! Mais si je vous disais que je l'ai trouvée, moi, la solution !!!

CHARLOT. — Hein?

LE CAPITAINE A ROULETTES. — Rien n'est impossible ! Voilà vingt ans que je cherche à résoudre ce problème et la solution est là ! (*Il se frappe le front.*)

CHARLOT. — Quoi ! vous savez l'âge du capitaine ?

LE CAPITAINE A ROULETTES. — Oui, monsieur ! La solution est là ! Mais je ne veux rien dire encore ! Je n'ai accompli que la moitié de ma terrible besogne ! (*Désignant ses cahiers.*) Il me reste encore à faire les preuves de toutes ces opérations ! Songez donc, vieux camarade, que si la plus petite erreur s'était glissée dans ces milliers d'opérations, la solution générale serait fausse et tout serait à recommencer!

CHARLOT. — Mais vous en avez au moins pour dix ans à faire les preuves de ces opérations !

LE CAPITAINE A ROULETTES. — Je sais... je sais, c'est du travail, un rude travail, mais ceci est un précieux stimulant pour le calculateur infatigable ! (*Il prend une bouteille de whisky et boit.*) Oui, un précieux stimulant, en vérité... (*Le capitaine prend un cahier et continue ses opérations.*)

CHARLOT (*se retirant sur la pointe des pieds, à part*). — Chère vieille tête de mule ! Un coup de maillet entre les deux yeux serait une charité. (*Il sort.*)

LE CAPITAINE A ROULETTES (*plongé dans ses calculs*). — 2 fois 2 : 4. Je pose 4 et je retiens 8... (*Il continue son terrible labeur.*)

TROISIÈME TABLEAU

RENCONTRE IMPRÉVUE

(*Même décor d'*Entre-Côtes *en plein océan.*)

LA VIGIE (*consultant l'horizon*). — Alerte ! capitaine ! Un train express arrive droit sur l'*Entre-Côtes* !

LE CAPITAINE A ROULETTES (*accourant à toutes roulettes sur la coque*). — Un train express ? En plein océan?

CHARLOT. — La vigie badine sans doute !

LA VIGIE (*vexée*). — Je badine ! Regardez plutôt !

CHARLOT (*regardant par la lunette marine*). — C'est ma foi vrai ! J'aperçois nettement la locomotive et une douzaine de wagons.



CAMI par CAMI.

LE CAPITAINE A ROULETTES. — Cela ne me paraît pas normal !

LA VIGIE. — Le train mystérieux arrive à toute vapeur ! Nous n'aurons jamais le temps de l'éviter !

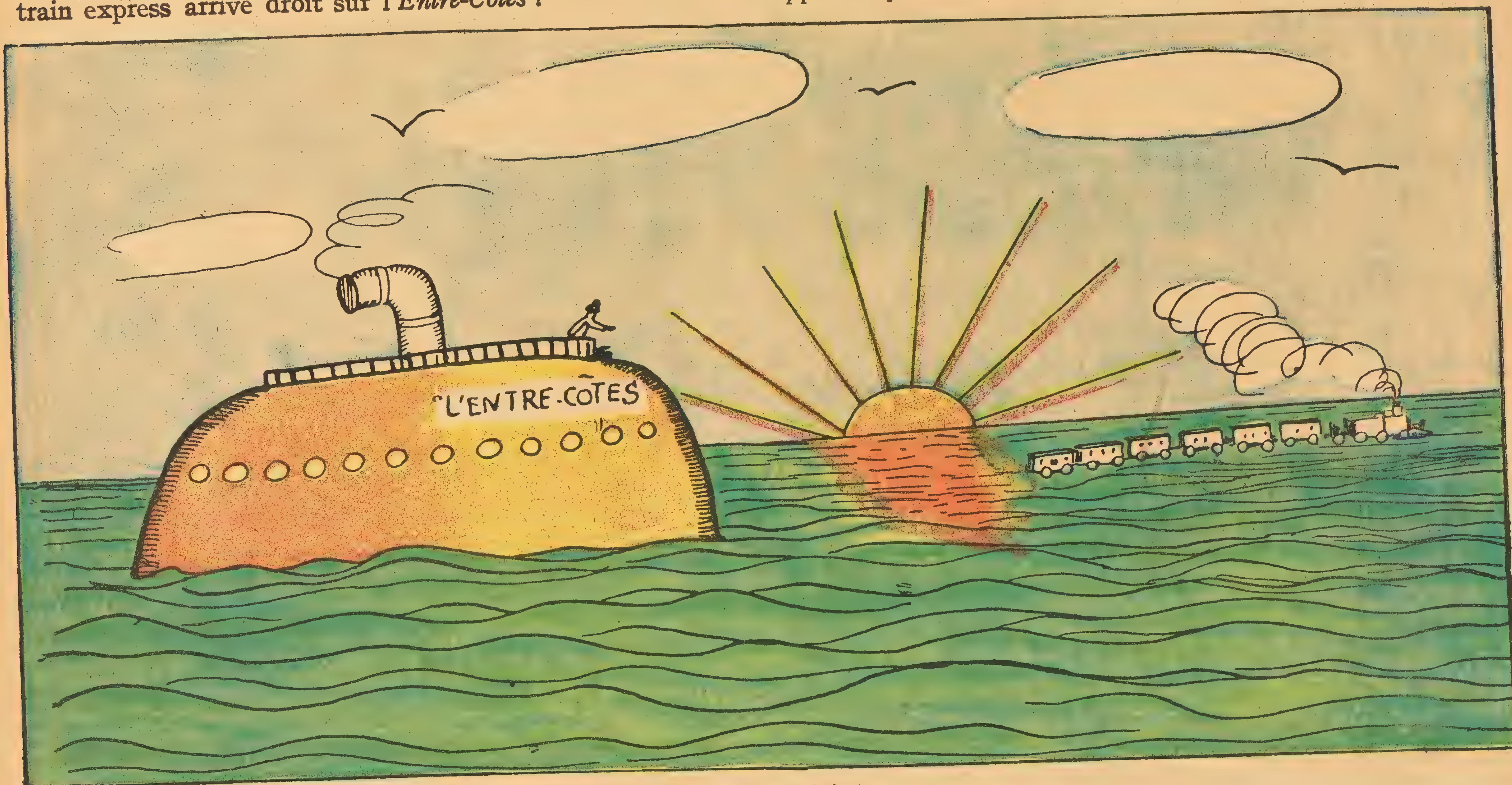
LE CAPITAINE A ROULETTES (*dans son porte-voix*). — Veuillez avoir l'obligeance de faire fonctionner la sirène d'alarme.

CHARLOT. — Ce train mystérieux se rapproche de seconde en seconde ! Nous allons être broyés !

LE CAPITAINE A ROULETTES. — Qui m'aurait dit que je terminerais ma rude carrière de marin écrasé par un express en plein océan !

CHARLOT. — Ah ! votre signal d'alarme a été entendu !

(*Le train mystérieux stoppe brusquement à 50 mètres de l'*Entre-Côtes*. Des têtes de voyageurs se montrent aux portières. Le mécanicien de la locomotive prend un porte-voix et s'apprête à parler.*)



Le train express en pleine mer.

LE MÉCANICIEN DU TRAIN EXPRESS. — Rangez-vous sur la droite! Laissez passer le *Hambourg-New-York-Express*

CHARLOT (*dans son porte-voix*). — Le *Hambourg-New-York-Express ?*

LE MÉCANICIEN DU « HAMBOURG-NEW-YORK-EXPRESS » (*avec orgueil*). — Ya ! C'est le premier train allemand qui traverse les mers ! C'est kolossal!

CHŒUR DES VOYAGEURS DU « HAMBOURG - NEW - YORK-EXPRESS ». — Deutchland über alles !!!



Je suis dans un canot, seul avec le capitaine.

CHARLOT. — Plus facilement?

LE MÉCANICIEN DU « HAMBOURG - NEW - YORK - EXPRESS ». — Ya ! Avant que les capitaines des vaisseaux ennemis soient revenus de leur surprise, en apercevant un train-express sur l'océan, nous sommes déjà loin ! Nous profitons de la stupéfaction ! D'ailleurs, en nous apercevant beaucoup s'imaginent rêver et ne croient même pas à la réalité de ce que leurs yeux ont vu ! Mais ceci n'est qu'un commencement, nous perfectionnons et bientôt nous aurons des passages à niveau avec des gardes-barrières montés sur bouées de liège. Ce sera kolossal !

CHŒUR DES VOYAGEURS. — Kolossal ! Deutchland über alles ! (*Le* Hambourg-New-York-Express *s'éloigne à toute vitesse.*)

(*Pendant ce temps, l'*Entre-Côtes *s'est rangé sur la droite. Le* Hambourg-New-York-Express *passe lentement à côté de l'*Entre-Côtes.)

CHARLOT. — Ah ! je comprends maintenant ! Le train est monté sur sous-marins !

LE CAPITAINE A ROULETTES. — Oui, on aperçoit distinctement les douze sous-marins attachés les uns derrière les autres et sur lesquels sont rivés la locomotive et les wagons en chêne-liège !

CHŒUR DES VOYAGEURS BOCHES. — Admirez, admirez et soyez éblouis par le génie de la grande Allemagne !

CHARLOT. — Vite, interviewons au passage le mécanicien du train maritime (*Dans son porte-voix.*) Pourriez-vous m'expliquer l'utilité d'une pareille invention? Les simples sous-marins me paraissent plus pratiques !

LE MÉCANICIEN DU « HAMBOURG-NEW-YORK-EXPRESS ». — Erreur ! Nos sous-marins étaient traqués par la flotte des Alliés ! Grâce au train maritime, nous pouvons passer plus facilement !



Dans la lutte, le capitaine est tombé à la mer.

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DE CHARLOT

7 *septembre.* — La mer est agitée. Le capitaine a fait lancer une caisse de cachets de quinine par-dessus bord pour calmer cette agitation.

8 *septembre.* — Malgré les cachets de quinine, la mer est de plus en plus agitée. Le vent souffle avec violence. Le capitaine, cependant si poli d'ordinaire, a lancé une pluie d'injures sur son équipage stupéfié sous prétexte que la pluie abat le vent.

9 *septembre.* — Malgré la pluie d'injures, le vent ne s'est pas apaisé. C'est une terrible tempête qui se prépare. La mer est complètement démontée ! Le capitaine a fait jeter à l'eau le maître mécanicien, muni d'une boîte à outils, pour essayer de la remonter.



Il disparut en criant une dernière fois : la solution est là »

10 *septembre*. — Le mécanicien et la boîte à outils ne sont pas encore revenus. La tempête est complètement déchaînée. L'*Entre-Côtes* menace de se retourner sous la violence des vagues et du vent. Pour caler le navire, le capitaine fait rapidement ficeler et transporter dans la cale les paquets d'eau qui tombent sur l'*Entre-Côtes*.

11 *septembre*. — Nous avons quitté l'*Entre-Côtes* sur les canots de sauvetage. Je suis dans un canot, seul avec le capitaine à roulettes et ses innombrables cahiers de calculs. Le capitaine, absorbé par ses opérations, ne paraît pas s'apercevoir de la gravité de notre situation.

12 *et* 13 *septembre*. — J'ai faim. Horreur! Le capitaine, qui a aperçu mes deux chères boîtes de conserves, me déclare qu'il est temps d'en ouvrir une ! Je lui raconte l'histoire des deux boîtes sacrées ! Le capitaine insiste malgré tout ! Jamais ! plutôt la mort !



La petite amie astucieuse.

14 *septembre*. — La faim nous tenaille horriblement ! Le capitaine me propose de manger d'abord le pâté de chèvre et de n'entamer celui d'alouettes, celui de ma chère Dolly, qu'à la dernière extrémité. Vais-je céder ? Allons-nous manger ma belle-mère?

15 *septembre*. — C'est fait ! C'est horrible ! Mais les forces humaines ont des limites ! Nous avons mangé le pâté de chèvre ! Le capitaine l'a trouvé exquis, mais pas assez épicé ! Pauvre chère belle-maman ! Pardon !

16 *septembre*. — Le capitaine déclare qu'il est temps d'entamer le pâté d'alouettes ! Ah ! ça non ! jamais ! Chère petite Dolly ! Le capitaine s'est élancé sur moi traîtreusement, pour me dérober la boîte de pâté d'alouettes. Un combat terrible s'est engagé entre nous. Dans la lutte, le capitaine est tombé à la mer ! « Lancez-moi mes cahiers ! camarade, » m'a-t-il crié. J'ai exécuté ses dernières volontés. Le capitaine s'est débattu quelques minutes au milieu de ses innombrables cahiers, puis, brusquement, il a disparu en me criant une dernière fois : « La solution est là ! » Ses cahiers se sont engloutis avec lui. Pauvre cher vieux capitaine ; va-t-il poursuivre la solution de son infernal problème au fond de l'océan? Telle fut la fin tragique de cet extraordinaire mathématicien.

17 *septembre*. — Un vaisseau français vient de me repêcher évanoui dans mon canot et serrant sur mon cœur la boîte de pâté d'alouettes toujours intacte! Je vogue vers la France ! vers Paris !

QUATRIÈME TABLEAU

LE COMPLOT

(*A Paris. La scène représente la chambre du correspondant de guerre du* **Grincement dominical** *de Chicago.*)

LE CORRESPONDANT DU « GRINCEMENT DOMINICAL (*à sa petite amie astucieuse*). — Mon journal m'a chargé d'entraver par tous les moyens possibles et imaginables la mission de reportage de Charlot, le correspondant de guerre de **La Camisole de Force tri-quotidienne**. Voilà déjà un mois que Charlot est à Paris et, grâce au charme de tes yeux et à la puissance des vins capiteux, nous avons réussi à lui faire oublier son devoir. Mais, depuis quelques jours, Charlot semble fermement résolu à accomplir sa mission. Il est décidé à s'arracher aux douceurs de la vie parisienne pour se rendre sur le front. Que faire? Qu'imaginer encore pour le retenir ici?

Le correspondant du **Grincement dominical.**

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Il ne faut plus essayer de le retenir à Paris. Il faut le conduire sur le front !

LE CORRESPONDANT DU « GRINCEMENT DOMINICAL ». — Deviens-tu folle, petite amie astucieuse !

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Non. J'ai une idée ! Tu sais que je suis artiste de cinéma. Depuis quelques jours, nous tournons un film patriotique dans la banlieue parisienne. Alors, rien de plus simple. Nous déjeunons avec Charlot, nous le grisons et...

LE CORRESPONDANT DU « GRINCEMENT DOMINICAL ». — Et nous le conduisons complètement gris au milieu des Poilus de cinéma ! Il se croira sur le front ! Merveilleuse idée !

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Je donne le mot à mes camarades artistes et nous ferons prendre à Charlot une interview qui le couvrira de ridicule, lui et **La Camisole de Force tri-quotidienne** !

LE CORRESPONDANT DU « GRINCEMENT DOMINICAL ». — Fameuse idée. Ah ! Charlot ! rival détesté ! A nous deux !



— *Il faut que je déniche un personnage important à interviewer.*

CINQUIÈME TABLEAU

PRISONNIERS !

(*La scène représente une forêt dans la banlieue parisienne.*)

CHARLOT (*complètement gris*). — Alors, cher confrère, vous dites que nous sommes sur le front?

LE CORRESPONDANT DU « GRINCEMENT DOMINICAL » — Oui. Ne voyez-vous point les tranchées? (*Il lui montre les tranchées remplies d'artistes de cinéma.*)

SA DERNIÈRE CRISE



I

Pris d'un accès subit, nous disent les journaux
Le Kaiser à Potsdam, imiterait Charlot !
Il a pris son maillet, ses souliers, son chapeau
Et Bethmann, épaté, trouve qu'il est beau !

II

Il imite Charlot ! On a dû le doucher,
Il ne s'aperçoit pas, dans sa crise hystérique
Que ce maillet devient, entre ses mains tragiques
Le maillet sanglant du boucher!


CAMI

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE (*à voix basse*). — Tout va bien. Charlot est abominablement gris et les artistes sont prévenus !

CHARLOT. — Oui, voilà une tranchée ! Je vais interviewer le caporal! (*Il s'élance en titubant vers la tranchée de cinéma.*)

LES POILUS DE CINÉMA (*surgissant de la tranchée*). — En avant ! en avant ! Chargez !

LE CAPITAINE DE CINÉMA. — Arrêtez la charge ! Quel est cet idiot qui vient se mettre devant l'appareil? Voilà dix mètres de gâchés à cause de ce crétin ! A refaire ! (*A Charlot.*) Sortez donc de là vous ! Vous ne voyez donc pas que vous nous empêchez de charger!

CHARLOT (*s'éloignant en toute hâte*). — C'est effrayant ! Sans cet officier plein de délicatesse qui a arrêté la charge pour me laisser passer, j'étais un Charlot mort ! Notons ce premier épisode sur mon carnet de reportage (*Il note.*) Il faut que je déniche un personnage important à interviewer.



— Sortez donc de là, vous nous empêchez de charger.

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE (*bas*). — Patience, mon bonhomme ! Je t'ai préparé une interview dont tu me diras des nouvelles ! (*Haut.*) Pourvu que nous ne nous soyons pas égarés ! Ciel ! si nous allions tomber dans les lignes ennemies ! dans les lignes boches !

CHARLOT (*d'une voix pâteuse et poursuivant une idée fixe d'ivrogne*). — Moi, ça m'est égal ! pourvu que je puisse interviewer un grand de la terre !

(*A ce moment, quatre figurants de cinéma habillés en soldats boches s'élancent sur Charlot et ses compagnons.*)

LE CORRESPONDANT DU « GRINCEMENT DOMINICAL » (*jouant l'effroi*). — Ça y est ! nous sommes pris !

CHARLOT. — M'est égal; pourvu que je puisse interviewer un puissant de ce monde !

(*Les soldats figurants entraînent les prisonniers et les conduisent dans une maison voisine où se trouvent réunis le Kaiser de cinéma et ses officiers d'état-major.*)



— C'est Mortné, le comique, qui s'est fait la tête du kaiser.

CHARLOT. — Le Kaiser !

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE (*bas au correspondant du Grincement*). — C'est Mortné, le comique, qui s'est fait la tête du Kaiser ! Nous allons rire !

SIXIÈME TABLEAU

UNE INTERVIEW SENSATIONNELLE !

LE KAISER DE CINÉMA (*sévèrement à Charlot*). — Approchez ! Que faisiez-vous dans nos lignes ! Espion sans doute?

CHARLOT. — Non, Sire. Je suis Charlot... reporter égaré... correspondant de guerre de **La Camisole de Force triquotidienne** de Chicago...

LE KAISER (*avec empressement*). — Oh ! prenez donc la peine de vous asseoir ! J'aime beaucoup votre intéressant journal ! **La Camisole de Force** est mon journal préféré !

CHARLOT. — Sire ! c'est trop d'honneur... et votre chaleureux accueil m'encourage... Si j'osais...

LE KAISER. — Osez ! mon cher Charlot, osez ! Je n'ai rien à refuser au correspondant de **La Camisole de Force** !

CHARLOT. — Eh bien ! Sire, suis-je trop ambitieux en sollicitant de votre Majesté l'honneur d'une interview?

LE KAISER. — Mais comment donc ! Avec plaisir ! J'adore les interviewes (*A ce moment la moustache à pointes terribles du Kaiser se décolle et tombe sur le sol.*)

CHARLOT (*ahuri*). — Oh !

LE KAISER. — Je comprends votre petit cri de surprise. Comme tout le monde vous ignoriez qu'elle était postiche ?

CHARLOT. — J'avoue, Sire... que... je ne comprends pas...

LE KAISER. — Vous allez comprendre. Cette moustache terrible, aux pointes menaçantes, fait partie du système de terrorisation que nous pratiquons depuis toujours en Allemagne. Ce système, vous ne l'ignorez pas, consiste à frapper par tous les moyens l'imagination des peuples. C'est pourquoi, dès mon avènement au trône d'Allemagne, je dus me composer une tête susceptible d'en imposer au monde entier et d'inspirer à tous les pays une crainte salutaire ! N'ayant guère plus de poils sur la face qu'un œuf à la coque, j'eus l'idée, comme vous pouvez le voir, mon cher Charlot, d'orner mon visage de cette terrible paire de moustaches à pointes provocantes qui firent trembler l'Europe pendant de longues années !

CHARLOT. — Sire, me permettrez-vous de prendre quelques notes?

LE KAISER. — Mais comment donc ! Cela n'a d'ailleurs plus d'importance ! Hélas ! depuis la guerre, mes moustaches ne font plus trembler personne ! (*Il soupire. Un aide de camp lui tend ses moustaches sur un plateau.*)

CHARLOT. — Sire, je comprends à présent pourquoi de nombreux journalistes ont affirmé vous avoir vu complètement rasé depuis la guerre?

LE KAISER. — C'est vrai, je ne les porte pas tous les jours. C'est ce qui occasionna ces articles contradictoires sur mon physique. (*Se tournant vers un jeune homme portant lorgnon, à tête pacifique de mouton, et habillé en civil de vêtements étriqués.*) Mackensen ! faites chauffer la colle, je vous prie !

CHARLOT (*sursautant*). — Quoi ! Sire ! ai-je bien entendu? Est-ce possible? Quoi ! le fameux Mackensen, ce foudre de guerre, est...

LE KAISER (*désignant le petit jeune homme à tête d'agneau*). — Est devant vous ! Oui, mon cher !

CHARLOT. — Mais, cependant, si j'ai bonne mémoire, Sire, j'ai vu son portrait !... C'est un homme à face énergique d'oiseau de proie, aux yeux d'aigle, au nez de vautour...

LE KAISER. — Naïf ! naïf ! Je peux bien vous le dire à vous. le correspondant de **La Camisole de Force**, mais le Mackensen dont vous connaissez le portrait, le Mackensen dont l'agence Wolff a lancé la photographie à des milliers d'exemplaires chez nos ennemis et chez les Neutres, ce Mackensen n'existe pas !

CHARLOT. — Cependant... Sire...

LE KAISER. — Il n'existe pas ! vous dis-je ! C'est toujours le même truc que les moustaches ! Notre système de terrorisation ! Le vrai Mackensen, jeune homme de génie, d'ailleurs, le voilà ! Mais, en vérité je vous le demande, pouvions-nous lancer sa photo tel qu'il est, le cher jeune homme, avec ses lorgnons, ses cheveux frisés et sa bonne tête d'agneau pascal ? Non ! n'est-ce pas ! Notre système de terrorisation s'y opposait ! Il fallait frapper l'imagination de nos ennemis et des Neutres ! Alors, nous avons lancé un portrait de Mackensen truqué de toutes pièces ! Un célèbre peintre animalier fut chargé de peindre un portrait de Mackensen — oiseau de proie. — Et c'est ce tableau photographié que tous les journaux ont reproduit ! Système de terrorisation, vous dis-je !

CHARLOT. — Très curieux, Sire, très curieux ! Puis-je prendre quelques notes?



— *Vous ignoriez qu'elle était postiche !*

LE KAISER. — Oui. Vous pouvez révéler ce secret aux lecteurs de ***La Camisole de Force.*** D'ailleurs, le truc des généraux truqués ne réussit guère mieux que celui de mes moustaches ! hélas !

CHARLOT. — Mais alors, Sire... si j'ai bien compris... toutes les photographies des généraux allemands seraient...

LE KAISER. — Fausses ! truquées ! archi-truquées ! Oui, mon cher ! C'est ce qui vous explique d'ailleurs la série véritablement unique au monde de gueules et de mufles innommables que nous avons mis en circulation sous le titre de maréchaux et généraux allemands !



(Furieux du succès universel de Charlot, Guillaume, à Potsdam, passe son temps à faire des imitations du célèbre comique.) (Les Journaux.)

La dernière crise.

CHARLOT. — Le fait est, Sire, que, sauf votre respect, vous avez mis en plein dans le mille !

LE KAISER. — Oui, mais les trognes les plus ignobles n'ont réussi qu'à provoquer l'hilarité chez nos ennemis et à exciter la verve des caricaturistes. Ainsi, Hindenburg, notre dernière création, création soignée, je puis le dire, n'a guère plus réussi que les autres !

CHARLOT. — Comment, Sire, le maréchal Hindenburg aussi n'existe pas...

LE KAISER. — Il existe ! Mais jamais, heureusement pour lui, il ne fut affligé d'un mufle semblable à celui que notre peintre animalier lui a confectionné pour la photographie. Au contraire, le véritable Hindenburg est très bien de sa personne. D'ailleurs, j'oubliais de vous le dire, et notez ce détail important, Hindenburg est une jeune fille.

CHARLOT. — Sire ! ai-je bien entendu? Le maréchal Hindinburg serait...

LE KAISER. — Une gracieuse et ravissante jeune fille. La France a bien eu sa Jeanne d'Arc ! Nous avons notre Hindenburg nous ! Seulement, nous préférons ne pas le dire, toujours à cause de notre système de terrorisation. Si l'on savait que le maréchal Hindenburg est une pure et chaste jeune fille, cela n'inspirerait pas la terreur ! Et il faut inspirer la terreur à tout prix ! à tout prix !

CHARLOT. — Sire, je ne pourrai donc pas révéler ce secret?

LE KAISER. — Révélez Révélez ! Je vous autorise, car, je vous le répète, Hindenburg a fait fiasco comme les autres. Après cette tête-là, le peintre animalier se déclare impuissant à peindre quelque chose de plus kolossalement bestial ! Alors, mieux vaut ne plus rien cacher ! Tenez, voici justement Hindenburg qui me porte le pot de colle que Mackensen vient de faire chauffer.

CHARLOT (*apercevant la ravissante actrice de cinéma qui joue le rôle d'Hindenburg.*) — Oh ! l'admirable ! la merveilleuse créature ! Ciel ! que cette Hindenburg est donc belle !

LE KAISER. — Ah ! mon gaillard ! Vous admirez Hindenburg !

CHARLOT. — Sire, me permettrez-vous de prendre quelques clichés de cette ravissante Hindenburg pour ***La Camisole de Force?***

LE KAISER. — Prenez ! prenez tous les clichés que vous voudrez ! Je verrai ainsi un groupe poétique : Mackensen enlaçant Hindenburg ! Qu'en pensez-vous?

CHARLOT. — Oui, Sire, cela fera très bien en première page ! (*Charlot prend quelques clichés. Pendant ce temps, le Kaiser a recollé ses moustaches, mais les pointes tournées vers le sol.*) Sire, avant de partir, m'autorisez-vous à prendre une photographie de votre auguste visage?



LE KAISER. —Mais faites donc, avec plaisir !

CHARLOT (*prend le cliché. Puis s'apercevant que le Kaiser a la moustache à l'envers*). — Oh ! Sire ! je n'avais pas fait attention ! j'ai pris le cliché et votre moustache est tournée les pointes en bas !

LE KAISER. — Cela ne fait rien. Au contraire ! On ne m'a pas encore vu ainsi en photo. Je sens que nous allons avoir de l'orage et je les porte toujours les pointes en bas lorsque le temps est orageux, par prudence... à cause de la foudre ! Adieu !

(*Charlot est reconduit, avec le correspondant du* Grincement dominical *et la petite amie astucieuse, jusqu'au taxi qui les reconduit vers Paris.*)

CHARLOT (*dans le taxi, hurlant de joie*). — Je la tiens l'interview sensationnelle ! Je la tiens !

SEPTIÈME ET DERNIER TABLEAU

LE TRIOMPHE DE CHARLOT

(*La scène représente la chambre de Charlot à Paris, quelques jours plus tard.*)

CHARLOT (*seul*). — Le soir même de mon extraordinaire entrevue avec le Kaiser j'ai adressé mon interview sensationnelle à **La Camisole de Force tri-quotidienne** de Chicago (*avec orgueil*). Oui, je peux le dire sans prétention, pour un début dans le journalisme c'est un début ! J'attends avec impatience une lettre de félicitations du directeur de **La Camisole de Force** ! (*exhumant de sa poche la boîte de pâté d'alouettes dans laquelle repose un peu de ce qui fut sa chère Dolly*). Ah ! chère pauvre petite chose ! chère Dolly, c'est toi qui me porte bonheur, je le sens ! Oh ! chère petite âme d'alouette, laisse-moi te chanter la douce chanson qui te faisait rêver jadis (*il pose la boîte de conserve sur la table, prend sa guitare et chante :*)

SOUS LES CHUTES DU NIAGARA

Quand vient le soir, au clair de lune,
Sous les chutes du Niagara,
Chacun chante avec sa chacune
Ce doux refrain tout bas :

Refrain

Sous les chutes du Niagara,
Gare à... gare à...
Gare à l'Amour, ma jolie !
Gare à ton cœur en folie !
Gare à... gare à...
Sous les chutes du Niagara,
Gare à... gare à...
Gare à Cupidon, ma mie !
Gare à sa flèche jolie !
Gare à ... gare à...
Sous les chutes du Niagara,
Gare !



GUILLAUME. — *Voulez-vous jouer avec moâ, master Charlot ? Prenez cette couronne, vous allez me sacrer empereur du monde.*

CHARLOT. — *Boum ! Voilà !!!*



Mais on frappe à ma porte ! (*Charlot interrompt brusquement sa mélodie et remet précipitamment sa chère Dolly dans sa poche*). Entrez !

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE (*se précipitant à genoux aux pieds de Charlot*). — Oh ! Charlot ! me pardonnerez-vous jamais?

CHARLOT. — Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas ! Parlez « Petite amie astucieuse » !

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Vous allez comprendre ! Le correspondant du ***Grincement dominical*** vient de me plaquer indignement. Alors, prise soudain de remords, je viens vous révéler son odieuse trahison à votre égard...



— Voici une lettre recommandée que je vous apporte.

CHARLOT. — Son odieuse trahison à mon égard?

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Oui, son odieuse trahison dont je fus, hélas ! la complice !

CHARLOT. — Que voulez-vous dire? Parlez, « Petite amie astucieuse » !

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Je veux dire que, grâce à mon infâme complicité, le correspondant du ***Grincement dominical*** s'est joué de vous.

CHARLOT. — S'est joué de moi?

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Oui, car l'interview sensationnelle sur laquelle vous fondez vos plus chers espoirs ne fut qu'une machiavélique et formidable fumisterie !

CHARLOT. — Qu'entends-je? Quoi ! Le Kaiser... l'interview.

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Comédie ! Bouffonnerie imaginée pour vous couvrir de ridicule, vous et ***La Camisole de Force tri-quotidienne*** ! Oui ! grâce à la complicité d'artistes de cinéma et grâce surtout à votre état d'ébriété, le misérable correspondant du ***Grincement dominical*** put mener à bien sa ténébreuse machination. Oh ! Charlot ! Charlot ! me pardonnerez-vous jamais !

CHARLOT. — Oh ! rage ! double et triple rage ! Avoir été le jouet d'une aussi monstrueuse mystification !

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Pardon ! pardon !

CHARLOT. — Dire que, sous l'empire de la boisson, j'ai envoyé cette interview insensée à ***La Camisole de Force tri-quotidienne*** !

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Pardon ! pardon !

CHARLOT. — Dire qu'à l'heure qu'il est, mon article a paru dans ce respectable journal ! C'est le renvoi honteux ! C'est le déshonneur !

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Pardon ! pardon !

CHARLOT. — Mon avenir dans le journalisme moderne est brisé ! ***La Camisole de Force tri-quotidienne*** va sombrer dans le ridicule ! C'est le triomphe de son rival ***Le Grincement dominical*** ! Ah ! c'est à se faire sauter la cervelle d'un coup de mailloche ! Mais on frappe ! Entrez !

LE FACTEUR A BARBICHE EN POINTE (*entrant*). — Voici une lettre recommandée que je vous apporte.

CHARLOT. — Allons, c'était fatal ! C'est une lettre d'Amérique ! Mon renvoi accompagné d'injures, sans doute !

LA PETITE AMIE ASTUCIEUSE. — Oh ! pardon ! pardon !

CHARLOT (*ouvrant la lettre et lisant*) :

« Mon cher correspondant de guerre,

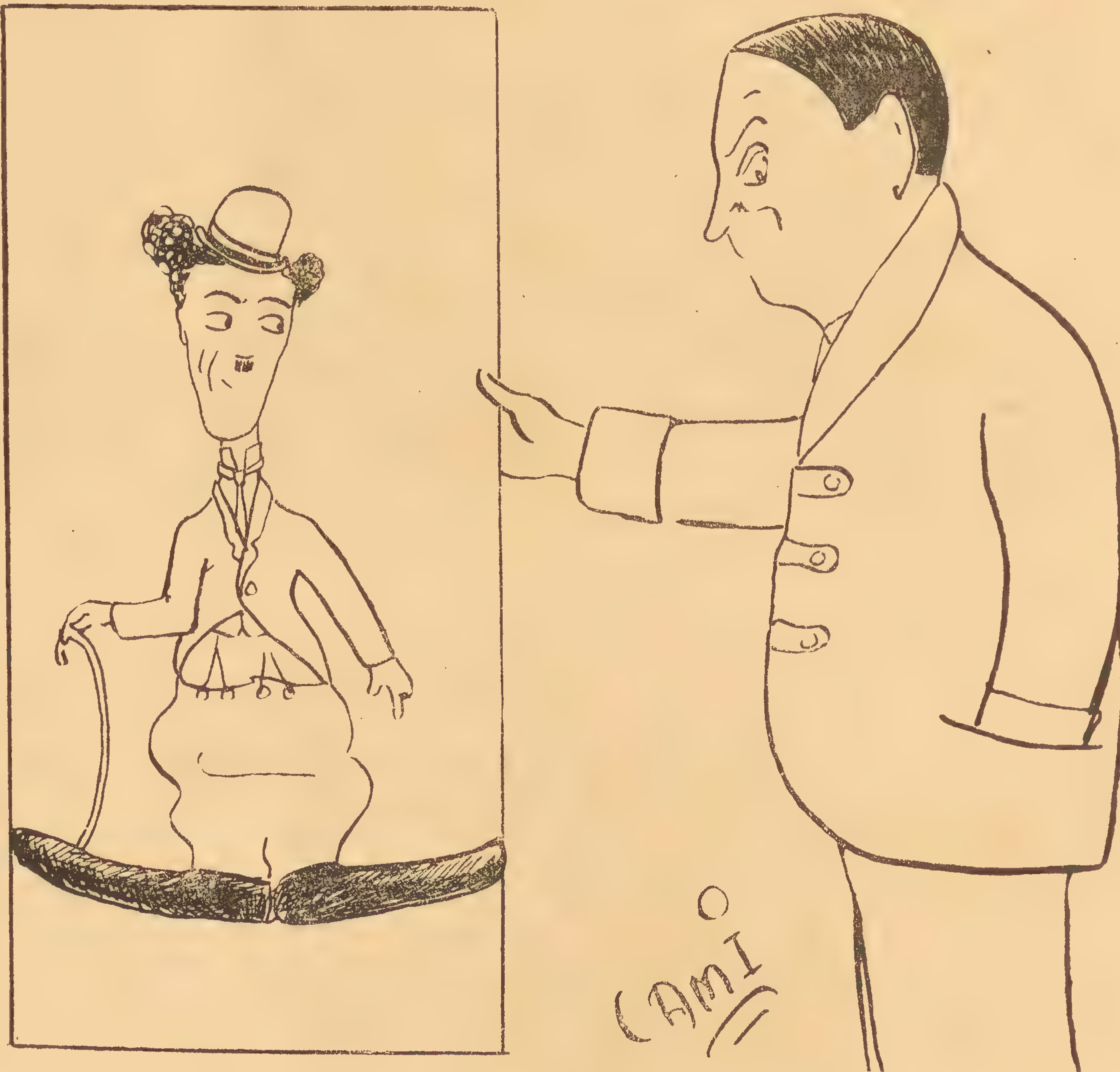
« Succès fou ! triomphal !! prodigieux !!! inouï !!! colossal !! sans précédent !!!! 315 éditions dans la même journée !!! Foule en délire !!! Tout Chicago vous réclame et veut vous acclamer ! Revenez par retour ! Votre fortune est assurée, et la mienne aussi ! Le directeur du ***Grincement dominical*** est vert de rage ! Il a télégraphié à son correspondant de Paris qu'il le fichait à la porte pour n'avoir pas réussi à prendre une interview aussi sensationnelle que la vôtre !!!... Ci-inclus chèque ! Baisers frénétiques !

« *Signé :* LE DIRECTEUR DE ***La Camisole de force.*** »

CHARLOT (*s'écroulant de bonheur*). Ah! çà, par exemple !... Ah ! çà, par exemple !!! Ah ! çà, par exemple !!!...

RIDEAU

CAMI



CHARLOT. — *Cami, cher vieux garçon, vous auriez pu me dessiner sur une feuille plus large! Mes pieds sont tout à fait inconfortables sur cette page trop étroite.*

CAMI. — *Crise du papier, vieux.* *CHARLIE*

315e ÉDITION

Chicago, le 28 Février 1917. 10e Année. — No 11127.

LA CAMISOLE DE FORCE

LE SEUL JOURNAL RELIÉ PAR SANS FIL AVEC TOUS :: :: : LES G. Q. G. : :: ::

TRI-QUOTIDIENNE

LE SEUL JOURNAL AYANT DES CORRESPONDANTS DE GUERRE DANS TOUTES LES :: :: : TRANCHÉES : :: ::

BUREAUX : 2342, Saltpork Street, CHICAGO

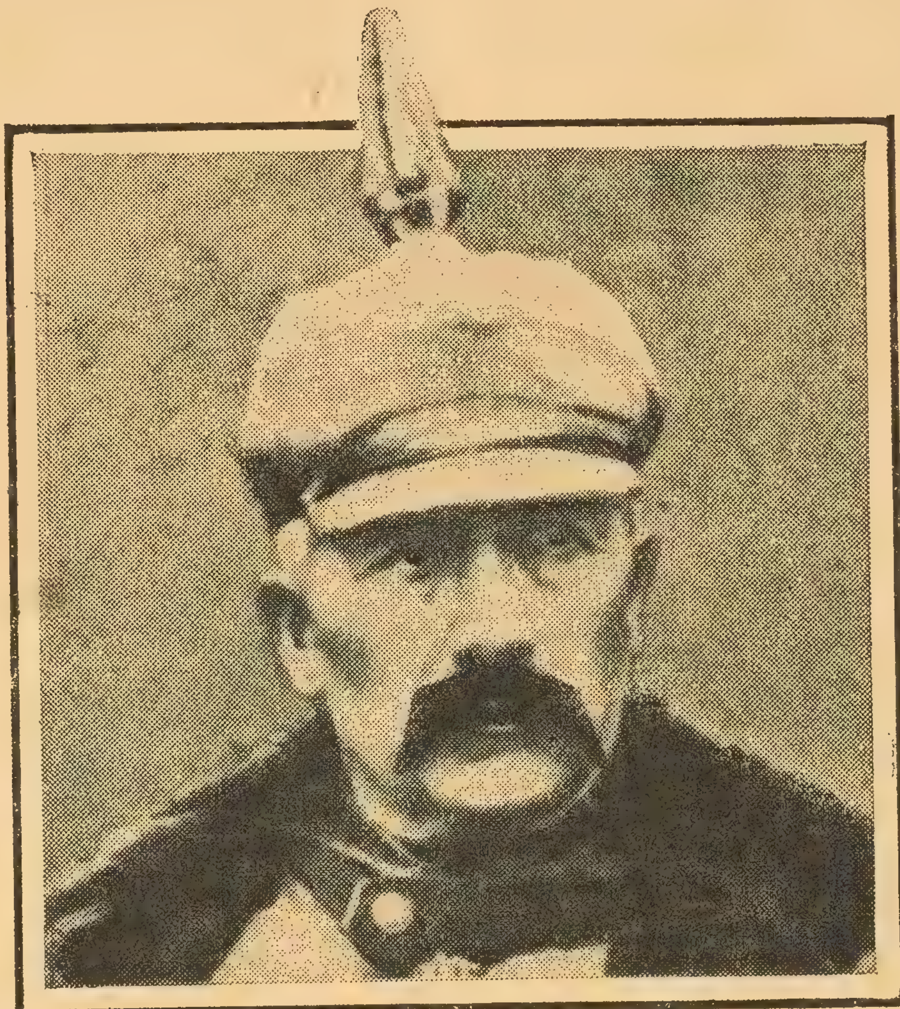
SENSATIONNEL RADIO DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL EN EUROPE

UNE INTERVIEW DU KAISER

TOUS LES GÉNÉRAUX ALLEMANDS TRUQUÉS
HINDENBURG EST UNE GRACIEUSE JEUNE FILLE
MACKENSEN A UNE TÊTE D'AGNEAU PASCAL
LA VÉRITÉ SUR LES MOUSTACHES DE L'EMPEREUR



MACKENSEN.



LE KAISER, par temps d'orage.



FALKENHAYN.

Le plus grand reportage dans le monde.



HINDENBURG.

Les plus extraordinaires photos de la guerre.

Voir pages 1 à 47 les phénoménales découvertes de notre envoyé spécial.



JALOUSIE !

Ne jalousez pas Charlot, Sire !
Votre orgueil peut se rassurer !
Jamais CHARLOT ne fera rire
Autant que vous fîtes pleurer !

Année. N° 91. 29 Mars 1917. Le Jeudi. 25 Centimes. Abonnements : France : 12 fr. — Etr. : 20 fr.

LA BAÏONNETTE



— *Eh, les gars ! la paix est signée !*

Poissons d'Avril

DESSINS DE FABIANO, GUS BOFA, GEORGES BARBIER, CAPY, LEROY, ORDNER, etc.
Texte de MAC ORLAN et REDELSPERGER



Les Poissons d'Avril

PAR MAC ORLAN

> Force poissons en ce temps règneront,
> Frais et salez, vieulx, pourris et nouveaux,
> Dont ceux d'Avril le bruit emporteront.
> Principalement entre ces juvenceaulx.
>
> *Pronostication d'Habenragel.*

Cette pronostication d'Habenragel, qui parut vers la fin du XVe siècle, proclame dans le quatrain ci-dessus la renommée du poisson d'avril entre tous les poissons. Du Laurier, dit Bruscambille, dans ses « prédictions crotesques » pour l'an 1619, paraît le confondre avec le maquereau et sa compagne. L'erreur de ce comédien provient de l'insuffisance de ses données scientifiques, du peu d'abondance de ses lectures et d'un désir d'extravaguer facilement sur des équivoques vulgaires dont cette confusion lui offrait un choix, d'ailleurs peu délicat.

Le poisson d'avril est un poisson évidemment fabuleux et, par cela même, victime des définitions les plus fantaisistes. Dans la famille des poissons, certains navigateurs, comme le capitaine Robert Boyle, n'hésitent pas à le placer à côté du serpent de mer, de la baleine de Jonas, dit le gobe-mouche fuséiforme macroglosse, et du kraken ou poulpe mélancolique des profondeurs abyssales.

La sardine géante qui obstrua le port de Marseille et qui semble un croisement récent dû à la science des pisciculteurs provençaux, n'a rien de commun avec le poisson d'avril qui, de même que les maquereaux et harengs, apparaît à certaines époques de l'année, précisément le 1er avril, pour disparaître de la circulation en se résorbant dans la mort.

Ayant parcouru la collection complète des voyages imaginaires, nous n'avons pu découvrir les traces de cet animal pourtant populaire. Et ceci prouve que la source populaire, en toutes choses, est très souvent la meilleure. Elle résout des problèmes obscurs parce que les savants les troublent à merveille, perdant l'objet de leurs investigations sous un déluge d'explications rassemblées par le procédé dit de midi à quatorze heures. La source populaire, bien plus directe en sa simplicité même, indique la véritable voie. C'est pourquoi nous ne retrouvons trace du poisson d'avril dans aucun ouvrage traitant de la vie des poissons d'eau douce et d'eau salée. Les océanographes semblent l'ignorer ou le cachent sous une appellation grecque ou latine qui le dissimule aux yeux des profanes. Cependant, le poisson d'avril, aussi célèbre que la sardine de Nantes et le rouget de Marseille, mérite une place dans les divisions et subdivisions de l'espèce. Il est regrettable que Frank T. Bullen, qui écrivit les *Idylles de la Mer* avec une sensibilité charmante et pleine d'humour, n'ait pas cru devoir lui consacrer quelques lignes. Nous nous permettons de réparer cet oubli parce que nous en avons le droit aussi bien qu'un autre ; que nous connaissons les poissons aussi bien que quiconque, et que nous serions très content qu'un écrivain famélique fît pour nous, dans l'avenir, ce que nous faisons ce jour pour le poisson d'avril.

❖ ❖



... à côté du serpent de mer.

Physiquement, ce poisson appartient à la subdivision des ganoïdes, par simple esprit de contradiction, car il pourrait tout aussi bien appartenir à la subdivision des cyclostomes, avec un peu de bonne volonté. Il possède, pour son usage personnel, une vessie natatoire en forme de sac à malices. Cette vessie natatoire lui permet de se tenir en équilibre dans la vie. Selon le sel qu'elle distille, elle permet au poisson de vivre plus ou moins longtemps, de connaître même le succès. Savoir nager constitue, pour le poisson d'avril, l'expression même de son intelligence, souvent plus espiègle qu'on ne saurait l'attendre d'un poisson, si, par exemple, l'on considère le hareng comme un modèle d'intelligence chez les animaux aquatiques.

Comparé au poisson d'avril, le hareng n'est qu'un veau, si l'on peut dire. Il est malheureux qu'on ne puisse mettre le poisson d'avril en bocal. Il charmerait tout le monde par son aisance et sa gentillesse. Mais l'essence même de ce petit personnage est sa mobilité extrême et son extrême fugacité. La nature l'a bâti ainsi qu'une plaisanterie, sans insister. On le distingue à peine. Il apparaît, s'évanouit, laisse derrière





(Dessin de d'Hache.)

— De Sa Majesté ? Mais c'est mon bâton de maréchal !

— Juste cie l ! !



(Dessin de Le Chevallier.)

POISON D'AVRIL



(Dessin de Mars Trick)

— *Pas chentils, camarades françosen ! Vous m'aviez dit : « Fiens, la paix est signée! »*
— *Pauv'vieux Fritz !.. Tu l'as gobé, l'poisson d'avril !...*



(Dessin de Manfredini.)

— *On va créer l'*insigne spécial des locataires ayant payé leur loyer...
— *J'mords pas, mon 'ieux... C'est le poisson d'avril des proprios !...*



Etant, comme chacun sait, le peuple le plus spirituel de l'Univers, c'est nous qui avons inventé le poisson d'avril.



Depuis notre pain KK jusqu'à notre petit doigt, tout est drôle, kocasse, fin et joli komme nous-mêmes !...



Notre bon vieux Dieu allemand était lui aussi, un de nos poissons d'avril ! En lui appuyant sur le nombril, il crie Kamarad ! comme un homme !



Toujours de plus en plus forts, rien ne nous arrête ! (excepté les Français sur les bords de la Marne !)



Un fin poisson d'avril ! c'était notre traité de paix ! Mais personne n'a kompris ! c'était trop kolossal !...



Et notre marche triomphale à reculons sur Paris ! ! c'était une attrape pour les Parisiens, les boniches et les sergents de ville!



(Dessin de Capy.)

En réalité, nous ne mentons que pour déguiser la réalité !...



Que nous tirions du sucre... de la canne d'un parapluie... c'est tout de même du sucre de canne !...



Il me semble que c'est clair komme un et un font katre !

C. Q. F. D.

KONFÉRENCE SUR LE POISSON D'AVRIL



La sardine géante...

lui un sillage de rires et meurt quand sa vessie natatoire crève comme une bonne blague.

Le poisson d'avril se nourrit et se reproduit par l'effort d'une pensée féconde et rapide. C'est un cas physiologique pouvant présenter un intérêt, étant donnés l'époque et le prix du poisson sur les marchés parisiens.

❖ ❖

Nous voici donc arrivé à cette question d'actualité en ce temps remarquable où la sole vaut 20 francs le kilo, aux Halles.

Le poisson d'avril est-il bon à manger?

Le poisson d'avril est comestible ; il nourrit son homme pendant une journée. Pour l'ordinaire, on ne le mastique pas, on se contente de le gober, tel un œuf. S'il est bon, il passe. La facilité avec laquelle on le gobe offre un sûr garant de sa fraîcheur et de sa qualité. Dans le cas contraire, il se montre très dur à avaler et le consommateur ne fait aucune difficulté pour le rejeter purement et simplement.

En général, sa digestion est laborieuse. Les gens qui ont gobé le poisson d'avril sont tristes et, comme disent les anciennes chroniques, « mérancolieux ».

Ce malaise ne persiste pas et, au demeurant, n'inspire aucune pitié. Des ricanements accueillent ceux qui en souffrent et l'exemple de leur infortune n'empêche pas la consommation du produit. Le remède contre cette indisposition est purement moral. Il suffit, en effet, d'offrir un poisson d'avril à une autre personne, pour voir son propre malaise disparaître à mesure qu'on aperçoit les signes d'un malaise semblable chez la personne qui vient d'accepter cet aliment.

Mais, disons-le, le poisson d'avril nourrit ses victimes, car, en général, il nourrit leurs illusions les plus chères et, si notre législation ne nous laisse qu'un plat à manger le premier jour de ce mois, tenez pour certain que le poisson d'avril en fera les frais.



Sa digestion est laborieuse.

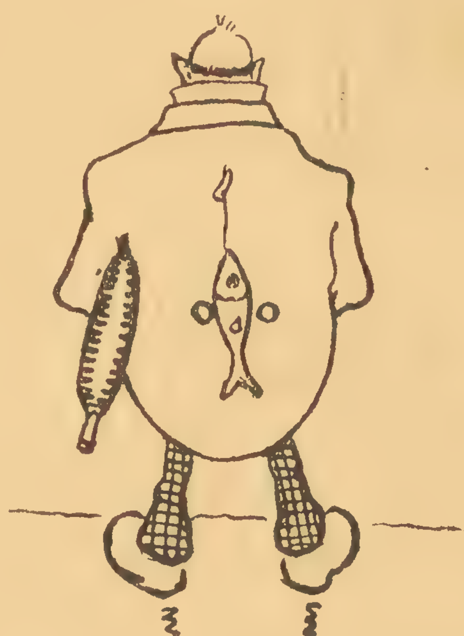
❖ ❖

Le poisson d'avril se pêche un peu partout. Sa capture est d'une facilité déconcertante et, pour ainsi dire, à la portée de tout le monde. Comme la cuite, qui n'est pas non plus un poisson d'eau douce, il est facile à prendre.

Presque toujours les pêcheurs de poisson d'avril se caractérisent par une grande simplicité de mœurs et d'intelligence. Leur face ronde et douce porte des yeux à fleur de tête et des oreilles qu'ils tendent comme des filets où le poisson va bénévolement donner.

Les pêcheurs de poissons d'avril le prennent donc avec les oreilles et plus leurs pavillons auditifs sont larges, plus ils peuvent capturer de gros poissons. Cette pêche ne demande l'emploi d'aucun effort musculaire. Comme Baudelaire, et en général tous les pêcheurs de fond, elle hait le mouvement qui déplace les lignes.

C'est donc à sa porte, quand, tranquillement assis sur un petit banc, le pêcheur de poisson d'avril se chauffe béatement aux premiers rayons d'un soleil avare, que le poisson va le trouver pour se précipiter, aussi droit qu'un carreau d'arbalète, dans les oreilles candides de cet enthousiaste dandin.



Il est malheureux qu'on ne le puisse mettre en bocal.



Et des oreilles qu'ils tendent comme des filets.

Pierre Mac Orlan.

(Illustrations de l'auteur.)



NOTRE COLLECTION

La *Baïonnette* a, depuis sa transformation, publié les 90 numéros suivants :

1. Le Kaiser rouge.
2. Têtes de Turcs.
*3. Le Clownprinz.
4. Bouillon de kultur.
5. Impérial gaga.
*6. Elégances berlinoises.
7. Leurs Espions.
8. Nos Poilus.
9. Les Civils.
10. Naturalisés.
11. Les Perruches.
12. Les Pessimistes.
13. Les Optimistes.
*14. Leurs Officiers.
15. Les Marraines.
*16. Nos Infirmières.
*17. Nos Gosses.
*18. Kamerad.
*19. Leurs ventres.
20. L'Agence Wolff.
21. Les Remplaçantes.
22. Permissionnaires.
23. Nos Prisonniers.
24. Nos Aviateurs.
25. Noël de guerre.
26. Ferdinand le menteur.
27. Les Rois.
28. Taisez-vous, méfiez-vous.
29. Les Gretchen.
30. Les Pépères.
31. La vie chère.
32. Raemaekers.
33. Les Stratèges en chambre
34. Le système D...
35. Leurs Intellectuels.
36. Kaiser Carnaval.
37. A bas l'alcool.
38. Les Loustics.
39. Les Profiteurs.
40. Les Mamans.
41. La Danse macabre.
42. Nos Chauffeurs.
43. Modes de guerre.
44. Les Bleuets.
45. Machines de guerre.
46. L'Impôt sur le revenu.
47. Nos Marins.
48. Nos Blessés.
49. Kamelotland.
50. Les Tommies.
51. Les Pirates.
52. Rosalie.
53. Les Canards.
54. La Question des loyers.
55. Nos Amis les Russes.
56. Les Fraülein.
57. Les Pacifistes.
58. Les Gendarmes.
59. C'est la guerre!
60. La Guerre et les Femmes.
61. Le Communiqué de 15 h.
62. Les Bourreaux de Lille.
63. Notre Sœur l'Italie.
64. Un mois à Potsdam.
65. Nos Africains.
66. Le Dictateur aux ventres.
67. Avant, Après.
68. La Chasse.
69. Les Mercantis.
70. Ils n'ont pas pris Verdun
71. Les Crises.
72. T'en fais pas!
73. Ouf! On ne les reverra plus.
74. Les Prophètes
75. Chez eux.
76. Le Pinard.
77. On les aura!
78. Les Etrennes des poilus.
79. Des canons! des munitions!
80. Fétiches et Mascottes.
81. Les Nouveanx Riches.
82. Le Théâtre aux armées.
83. Images de France.
84. La Paix allemande.
85. Taxons! Taxons!
86. Les G. V. C.
87. Les Toubibs.
88. Les Filleuls.
89. Menus de guerre.
90. Charlot Ct de guerre.

Tous ces numéros sont en vente au prix de 25 centimes, à l'exception de ceux marqués d'un astérisque qui sont épuisés et qui ne se trouvent qu'en collections. Chaque volume cartonné, contenant un semestre, soit 13 numéros, est envoyé franco contre mandat de 4 francs. (Etr. port en sus).





— *Monsieur le locataire, le propric généreux vous abandonne les vingt-quatre termes que vous lui devez...*



— *Absolument!... Constantin devient notre ami... il marche avec Venizelos à la tête de 300.000 Grecs !*



— *Madame... madame*
— *Quoi !*
— *Le beurre est à douze sous la livre et le boulanger fait des croissants.*



Bethmann-Hollweg est décidé à signer des traités, non plus sur du papier, mais sur de la toile indéchirable.



— *Je viens de trouver le moyen de transformer en pain de sucre ce qui nous restera d'obus après la guerre.*



— *Pas possible !*
— *Si... il y a trop longtemps que je suis embusqué... je pars au front !*





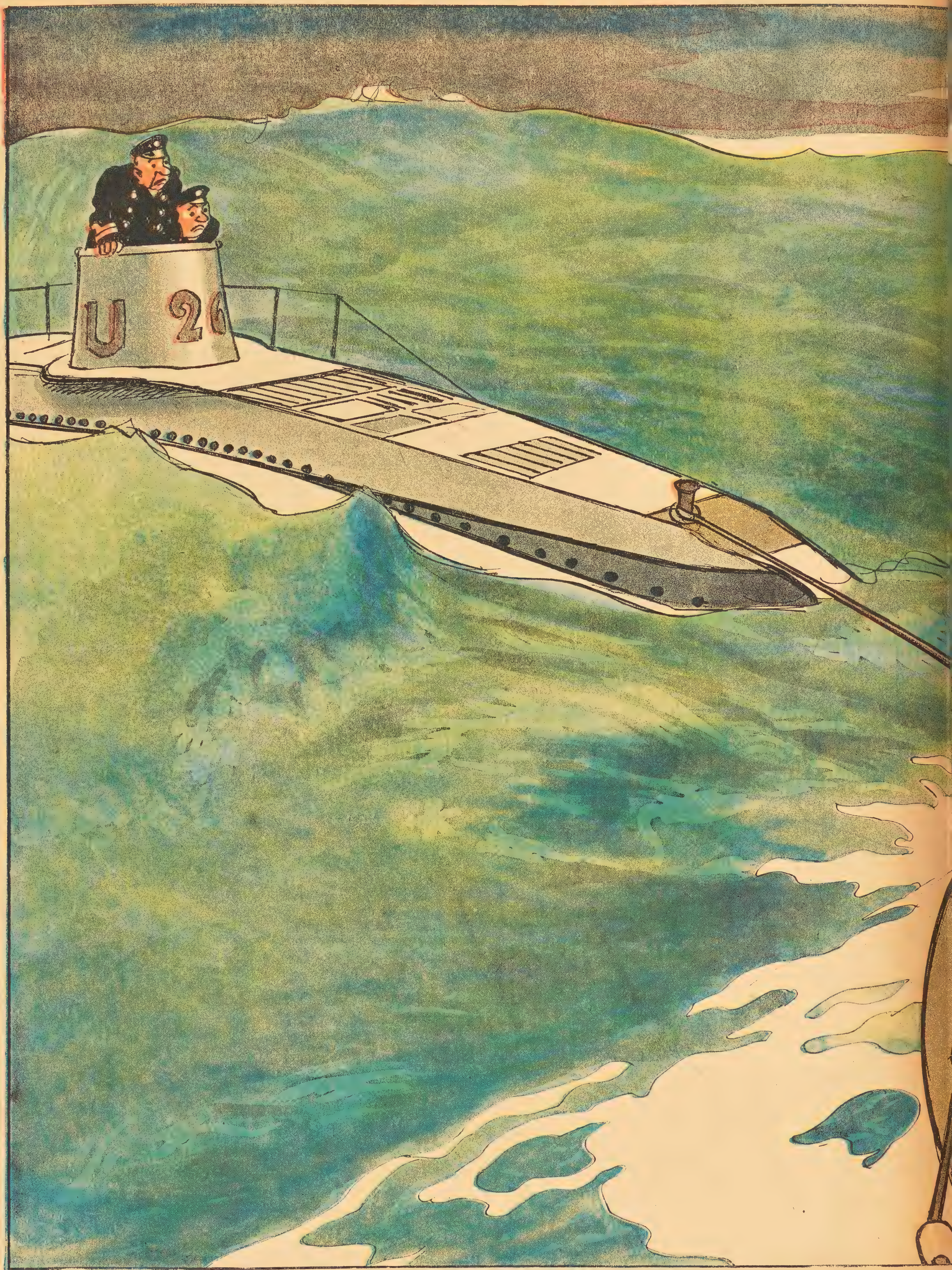


(Dessins d'Henriot.)

— *Du charbon... eh fouchtra, ch'en ai, depuis ce matin, de quoi vous chauffer pendant trois hivers de suite!*

— *A partir de demain, les théâtres joueront tous les soirs !*

— *J'ai été vraiment trop muffe... A partir d'aujourd'hui, je suis décidé à respecter les droits de l'humanité !*

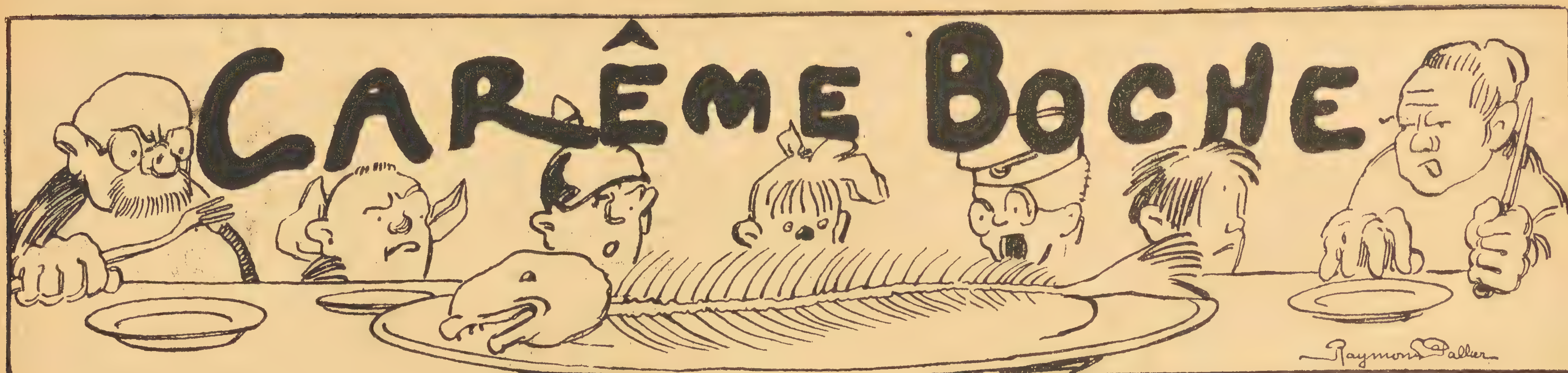


(Dessin de Fabiano.)

— *Ohé, les Boch*



! ! *Poisson d'avril.*

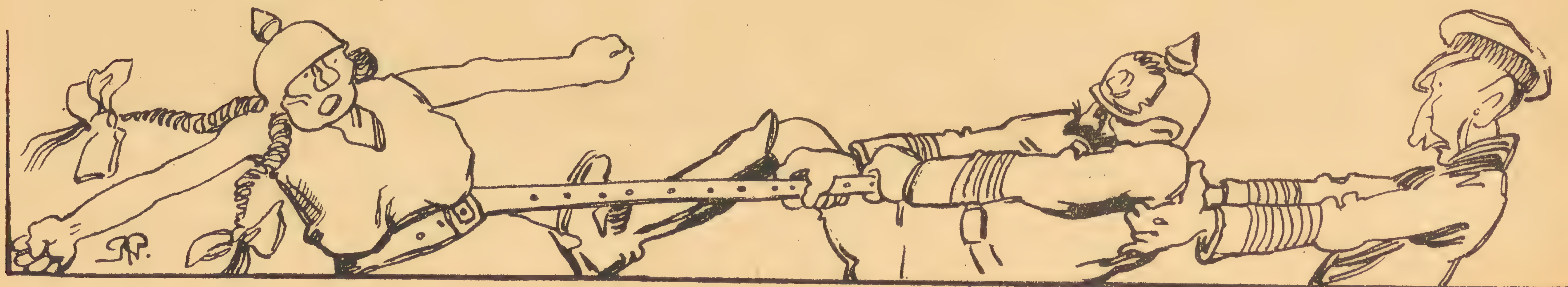


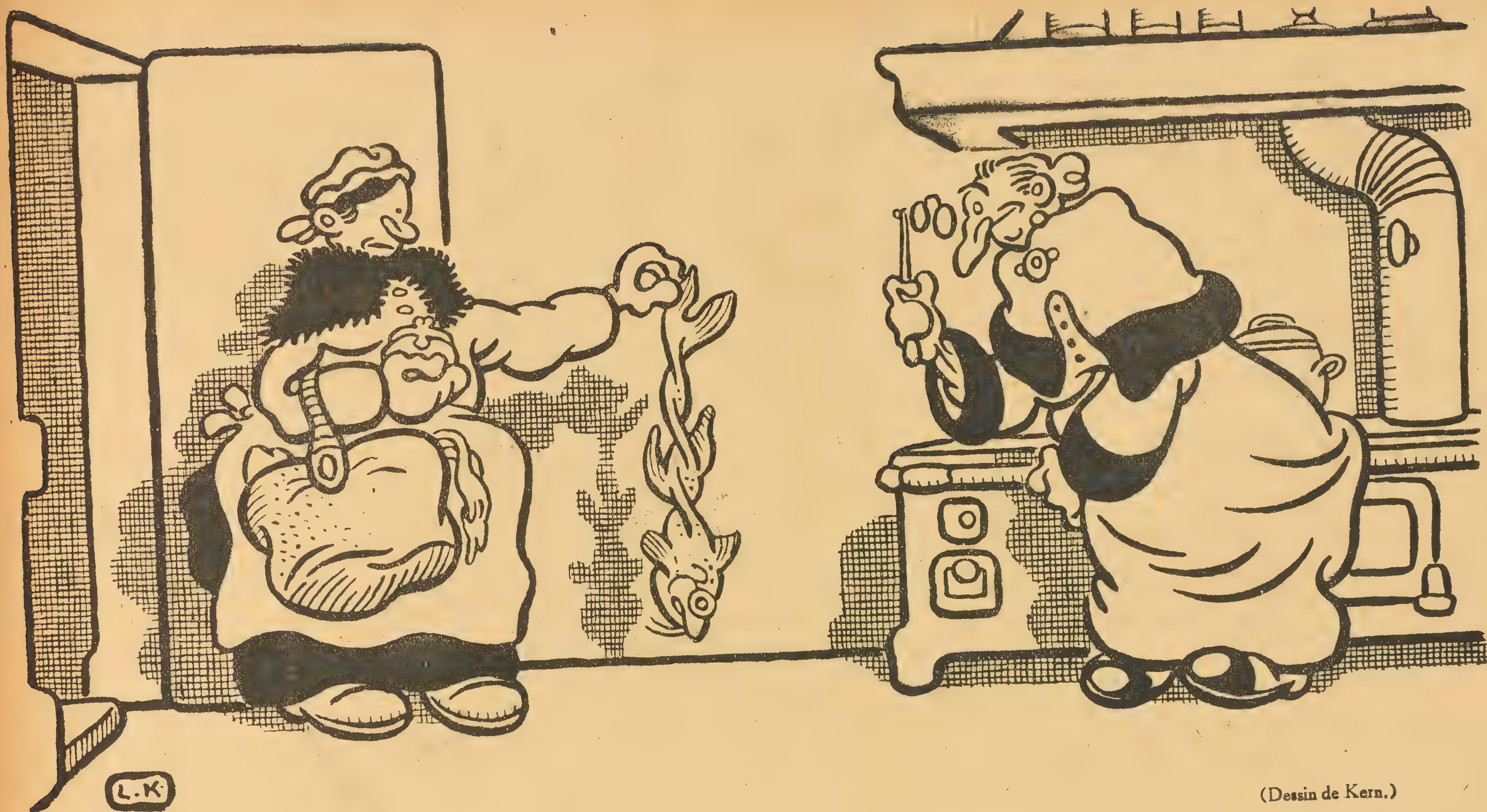
PAR JACQUES REDELSPERGER

Messieurs les hobereaux des Empires du Centre,
Il paraît que ça ne va point.
On commence chez vous à se serrer le ventre,
On ne parle plus d'embonpoint ;
Vous promenez partout un air sombre et funeste,
Un teint de cadavre blafard,
Et ce n'est, certes, pas un repas indigeste
Qui vous insuffle le cafard.
Vos corps émaciés ont force ressemblance
Avec celui du hareng saur,
Et le Kaiser a beau vous parler d'abondance,
Il n'adoucit pas votre sort,
Car on vous voit réduits à ramasser les miettes
Des paquets de nos prisonniers ;
D'ailleurs, votre pays est celui des Diètes,
C'est donc normal que vous jeûniez ;
D'autant, pour compenser la faim qui vous tenaille,
Que vous trouvez l'occasion,
Sous vos dolmans usés de faire fine taille,
Sans le secours du ceinturon.
On nous raconte aussi que gretchens et matrones,
Si corpulentes autrefois,
Flottent dans leurs corsets qui semblent des couronnes
Que supporte un piquet de bois ;
Le mollet décharné danse dans le bas flasque,
Dégingandé comme un chiffon,
Et le ventre se creuse avec des airs de vasque,
Le nombril en rosace au fond,
Pendant que la figure à la peau molle semble
Du papier qu'on vient de mâcher...
Tout cela ne fait pas un merveilleux ensemble
Un portrait digne de Boucher...
De Boucher ! Oh ! pardon !... voilà de l'ironie
Déplacée en cet entretien
Avec des gens pour qui la viande est bannie
De chaque repas quotidien ;
Aussi, pour deviser sur un mode moins aigre,
Et comme il serait puéril
De parler gras à des estomacs qui font maigre,
Voici quelques poissons... d'Avril :
C'est une nourriture aussi fine que saine,
Mais vous avez manqué de flair,
Ces poissons, vous comptiez les pêcher dans la Seine
Ce fut dans la Marne et l'Yser.
Vous espériez aussi, dans la plaine roumaine,
Blés et pétroles à vil prix,
Mais quel poisson d'Avril ! effroyable déveine,
Ils étaient tous brûlés et frits.
Quand le Kronprinz voulut, sur les bords de la Meuse,
Goûter un peu de son poisson,
Nivelle lui servit (sa recette est fameuse),
Un petit plat de sa façon ;
Où le royal gaffeur rencontra tant d'arêtes
Qu'il n'osa pas finir le plat,
Disant : « Mais, sapristi ! ce sont des baïonnettes
Que toutes ces arêtes-là. »
Quant au sire Bethmann-Hollweg, il se figure
Que nous avalons son poisson,
Parce que cuit dans un court-bouillon de Kulture?
Mais il fait trop voir l'hameçon...
Il n'a pas cette main légère et délicate
Qu'exige le poisson d'Avril,
Lequel demande un peu de sel, beaucoup de patte,
Et pas trop de temps sur le gril ;
C'est un mets jovial qui fait rire un peu jaune
Le convive à qui l'on le sert,
Lequel s'il est grincheux, fait un nez long d'une aune
Comme il advient pour le Kaiser,
Qui depuis quelque temps enrage et se tortille,
Sachant que nous lui ménageons
D'autres poissons d'Avril à manger en famille,
Un peu plus gros que des goujons ;
Ah ! certes il en aura, cuits à toutes les sauces,
Et pour chacun de ses repas
Qu'il ira digérer assis au bord des fosses
Où sont enterrés ses soldats.
Poisson d'Avril ! l'espoir de s'offrir une messe
A Paris, comme le bon Roi ;
Ou de voir Constantin maintenir sa promesse
De nous jeter en désarroi.
Poisson d'Avril ! l'espoir de se payer la tête
Du sultan sinistre et maboul
Pour se faire sacrer grand-prêtre du Prophète
Dans une mosquée de Stamboul !
Poisson d'Avril ! l'espoir de boire une rasade
De Veuve Cliquot ou d'Ay,
Nos crus se changeront de suite en limonade
Dans son gosier tout rétréci.
Poisson d'Avril ! de croire affoler l'Angleterre
Par des engins toujours nouveaux ;
De prendre son éternûment pour le tonnerre,
Les cris des blessés pour bravos...
Mais le plus beau poisson d'Avril qu'on lui cuisine,
Ce sera de lui faire voir
Tous les Français, soldats d'armée ou bien d'usine,
Mettre bas les armes un soir
Pour... avoir simplement le geste ample et plus libre
Et lever les mains vers les cieux
Er criant à tous vents, dans l'air joyeux qui vibre :
Hourra ! l'on est victorieux !

JACQUES REDELSPERGER.

(Illustrations de Raymond Pallier.)





(Dessin de Kern.)

— *Qu'est-ce que c'est que ça?*
— *C'est le rouget que vous m'avez dit d'acheter. Le blocus sous-marin est si serré, qu'a dit la marchande, que le poisson éprouve les plus grandes difficultés pour passer.*



(Dessin de Depaquit.)

— *Poisson d'avril? Non, papa, poisson de septembre.*
— *???*
— *A cause de la bataille de la Marne.*



(Dessin de Ray Ordner.)

QUAND ON JOUE AVEC LE FEU

— Comme vous v'là arrangée, ma pauvre madame Poinot !

— C'est en voulant faire un poisson d'avril à Ernest... je l'ai réveillé en criant : « Alerte ! » Alors il m'a pris pour un Boche et il m'a f... un de ces marrons !



(Dessin de Leroy.)

— Et Fritz, qui m'avait promis que je pourrais acheter mes robes rue de la Paix, le 1er avril !!

LES MEILLEURS DESSINS



(*London Mail.*)

— Ce serait terrible, si la guerre finissait avant que j'ai terminé ce cache-nez ! qu'est-ce qui mettrait ça, en temps de paix ?



(*Ruy Blas.*) (Dessin de Morriss.)

— Madame a l'air contente...

— J'te crois ! l'auteur m'a remarquée. Il m'a dit comme ça que j'étais de dix mesures en avance sur les autres.



(*La Roulante.*) (Dessin de Bils.)

— Eh ben! ça va, avec les Boches ?

— Y a un léger froid entre nous.

LES
TIRAGES DE LUXE
DE
"LA BAIONNETTE"
Sur JAPON et VÉLIN

NOUS rappelons à nos lecteurs que nous avons fait tirer sur papier de luxe — japon et vélin, tirages à nombre limité, exemplaires numérotés, — plusieurs des numéros de *La Baïonnette*.

Le numéro RAEMAEKERS est complètement **épuisé**, tant en exempl. japon qu'en exempl. vélin.

Du numéro LA DANSE MACABRE (de Paul IRIBE), il reste encore *quelques* exemplaires sur japon impérial, grandes marges, **exemplaires contresignés** par l'artiste et numérotés (L'exemplaire : **20** fr.) et quelques exemplaires sur vélin grandes marges, numérotés (L'exemplaire : **3** fr.).

Du numéro CHEZ LES TOUBIBS (de Gus BOFA et VILLEMOT) il reste encore quelques exemplaires sur vélin grandes marges, (L'exemplaire : **3** fr.).

LES MEILLEURS DESSINS *(suite)*



(*Le Pays de France.*) (Dessin de Ray Ordner.)

— *Que ça dure dix ans, que ça dure vingt ans, mais que ça finisse ! !...*



(*La Victoire.*) (Dessin de Hermann Paul.)

— *Et nous parlons toujours.*



(*Sketch*, Londres.) (Dessin de Jarry.)

LE VOYAGEUR (furieux, au moment où le train s'ébranle). — *Pourquoi n'avez-vous pas mis mes bagages dans le fourgon, triple idiot?*

LE PORTEUR. — *Il y a plus de bon sens dans votre malle que dans votre tête, monsieur. C'est vous, qui êtes dans le mauvais train.*



(*Jugend*, Münich.)

— *Madame la fournisseuse des armées n'est pas là ? Présentez-lui les compliments de Madame la Conseillère aux fournitures de guerre.*

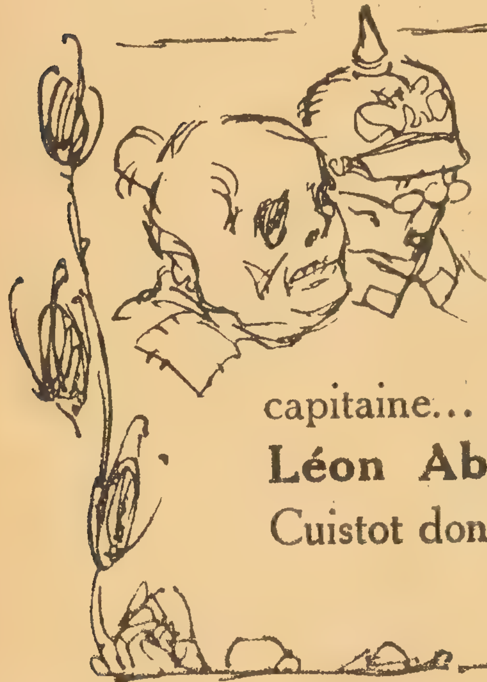
(Ce dessin d'un de leurs compatriotes montre, sous leur véritable aspect, les élégantes Bavaroises.)



(*London-Mail.*)

— *Oui, nous avons décidé de travailler désormais, au lieu de bavarder.*

— *La guerre a des conséquences stupéfiantes !*





LES CUISTOTS

Doit-on écrire **Cuistots** ou **Cuistauds** ? *Grammatici certant...* De quelque façon qu'il s'orthographie, ce modeste poilu remplit un des rôles les plus importants de cette grande guerre. On peut s'imaginer une compagnie sans caporaux, sans sergents... sans capitaine... on ne la voit pas sans cuistot ! **Gus Bofa, Capy, Delaw, de Gastyne, Gazan, Ordner, Léon Abric** et **Léo Larguier** chantent dans le prochain numéro de la **Baïonnette** les louanges du Cuistot dont ils ont tous pu, de plus ou moins près, apprécier les rares et utiles mérites.



POISSONS D'AVRIL

(Dessin de Georges Barbier.)

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.)

★

Le Gérant : F. TINESSE.

Collection de *La Baïonnette*
en volumes trimestriels

A coups de Baïonnette

Chaque Volume : 4 francs

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, Rue de Provence, 30 — PARIS

DÉJA PARUS :

Tome I

Le Kaiser rouge. — Têtes de Turcs. — Le Clown-Prinz. — Bouillon de Kultur. — Impérial-Gaga. — Elégances berlinoises. — Leurs Espions. — Nos Poilus. — Les Civils. — Les Naturalisés. — Les Perruches. — Les Pessimistes. — Les Optimistes.

Tome II

Leurs Officiers. — Les Marraines. — Nos Infirmières. — Nos Gosses. — Kamerad! — Les Remplaçantes. — L'Agence Wolff. — Leurs Ventres. — Nos Permissionnaires. — Nos Prisonniers. — Nos Aviateurs. — Noël de Guerre. — Ferdinand le Menteur.

Tome III

Les Rois. — Taisez-vous! Méfiez-vous! — Les Gretchen. — Les Pépères. — La Vie chère. — Raemaekers. — Les Stratèges en chambre. — Le Système D... — Leurs Intellectuels. — Kaiser-Karnaval. — A bas l'Alcool. — Les Loustics. — Les Profiteurs.

Tome IV

Les Mamans. — La Danse macabre. — Modes de Guerre. — Nos Chauffeurs. — Les Bleuets. — Machines de Guerre. — L'Impôt sur le Revenu. — Nos Marins. — Nos Blessés. — Kamelotland. — Les Tommies. — Les Pirates. — Rosalie.

Tome V

Les Canards. — La Question des Loyers. — Nos Amis les Russes. — Les Fraülein. — Les Pacifistes. — Les Gendarmes. — C'est la Guerre. — La Guerre et les Femmes. — Le Communiqué de 15 heures. — Les Bourreaux de Lille. — Notre Sœur l'Italie. — Un Mois à Postdam. — Nos Africains.

Tome VI

Le Dictateur aux Ventres. — Avant, Après. — La Chasse est fermée. — Les Mercantis. — Ils n'ont pas eu Verdun. — Les Crises. — T'en fais pas! — Ouf!!! On ne les reverra plus!. — Les Prophètes. — Chez eux. — Le Pinard. — On les aura. — Les Etrennes des Poilus.

Le 8e Volume paraîtra le
1er Août 1917